UNIV. OF ARIZONA
843.89 H22a mn
Hamp, Pierre/La peine des hommes. Le lin
3 9001 03987 5532

LE LIN

L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL..... 1 VOL.
MARÉE FRAICHE.....
VIN DE CHAMPAGNE.. } .... 1 VOL.
L'ENQUÊTE..... 1 VOL.
LE TRAVAIL INVINCIBLE.... 1 VOL.
LES MÉTIERS BLESSÉS..... 1 VOL.
LA VICTOIRE MÉCANICIENNE. 1 VOL.
LES CHERCHEURS D'OR..... 1 VOL.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES 2 VOL.
UN NOUVEL HONNEUR..... 1 VOL.
LE LIN..... 1 VOL.

VIEILLE HISTOIRE ..... 1 VOL.
GENS..... 1 VOL.
GENS, *DEUXIÈME TABLEAU*..... 1 VOL.

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

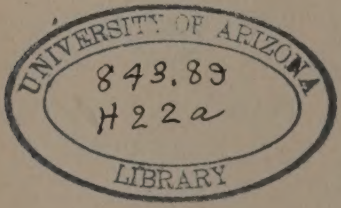
LE LIN

treizième édition

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle, (VI^me^)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DOUZE EXEMPLAIRES IN-8° COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DOUZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a a l, SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 750, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY PIERRE HAMP, 1924.

Au mois d'août 1914, le manuscrit de cet ouvrage resta à mon logis de la Madeleine-lez-Lille où s'installèrent, moi parti, les soldats allemands. Le cheval d'Attila n'est pas nécessaire pour empêcher l'herbe de pousser. Les cent pas de la sentinelle suffisent à abolir la verdure. Les compagnies qui disposèrent du lieu de mon travail respectèrent les usages militaires ; les soldats aiment prendre ce qui leur plaît et se débarrasser de ce qui les gêne. Tout papier est bon à faire du feu.

Quand le remuement des armées et l'écroulement des empires eurent permis aux pauvres gens de revenir chacun chez soi, je compris un peu plus la terrible humanité. Sauf de corps, seul homme survivant pour deux familles, je fus en un instant vieilli de dix ans de travail détruit. La guerre avait passé comme la vague ou le vent, une force triste dévastant avec la même tranquillité que la forêt émet le parfum et l'étoile la lumière. Combien encore faudrait-il de milliers d'ans pour que l'homme fût bon à l'homme ? Je ne trouvai pas la preuve du mal fait avec plaisir, au contraire les guerriers résignés furent ici lamentables, ordu-riers.

530103

A-t-on connu dans cette guerre beaucoup de soldats joyeux ? Non, nous n'avons pas cette affreuse raison de désespérer de nous-mêmes. On a tué, incendié, mais ce n'est point par goût. Tant qui l'ont fait s'en seraient bien passé. Ce mal fut une fatalité plutôt qu'une élection. Nous fûmes plus tristement lâches à l'accepter que joyeusement braves à le combattre. Nous nous subissons nous-mêmes, haineux sans bien savoir pourquoi, vaillants par obligation, patriotes par tremblement plus que par enthousiasme. Nous endurons des épidémies de meurtre comme des convulsions et nous ne cessons pas d'invoquer le droit, la justice et l'amour. Encore quelques milliers d'années de patience et nous les pratiquerons. Nous faisons déjà beaucoup d'hygiène : vertu physique. On sait se laver quand on a tué. Mon domicile devenu campement était balayé par des fileuses de lin, femmes sans travail, que la mairie envoyait. Elles évacuaient les papiers que les soldats avaient précipités des tables et des armoires pour faire place à leurs nécessités.

Ces chômeuses contentes de gagner leur journée mettaient soigneusement aux ordures ou au feu les pages sur lesquelles j'avais décrit leur rude vie dans les filatures et les tissages. Je ne leur adresse aucun reproche ; chacun de nous fit bien son métier : elles de filer et de tisser le lin, puis de balayer les maisons, moi écrivant un livre sur leur misère, et le récrivant après qu'elles ont aidé à le détruire.

Les hommes peuvent très bien s'infliger de grands malheurs par l'exercice de la probité professionnelle, chacun accomplissant de son mieux le pire pour l'autre.

Qu'on excuse mon entêtement à reconstituer cet ouvrage. Sa destruction me laissait du regret et ne pas le refaire me donnait des remords. Je devenais coupable. Longtemps j'avais cru gagner par le travail ce paradis : la justice.

J'ai trouvé la peine et le moyen de m'en contenter. C'est plus sûr.

Les pauvres femmes balayeuses de l'ordure militaire et de mes manuscrits sont retournées aux usines, et moi à mon livre écrit pour elles.

Je le leur dédie respectueusement.

AUX FILEUSES DE LIN

« Voyez les lys des champs. Ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous le déclare, Salomon lui-même dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. »

Jésus-Christ.

L'odeur citronnée du lin roui dans la rivière Lys acidulait le vent câlin du Courtraisis.

Frappant à pieds nus les chemins du bord de l'eau, les hommes au travail roulaient les brouettes lourdes de charges mouillées. Les prairies à herbe courte sertissaient de vert la rivière d'argent. L'eau précieuse, unique pour si bien décoller la fibre de la paille enrichissait ce pays. Dans un champ de lin en graines restaient des fleurs aussi bleues que les yeux de Julia Vandael, belle fille à corps puissant capable des mêmes durs travaux qu'un homme. Elle ne se plaignait jamais d'avoir trop à faire et le faisait sans hâte.

Elle s'assit à terre ; sa chevelure parut prolongée dans les pailles blondes du lin qui couvraient le pays. La rivière y nouait un ruban d'argent. La fille mêlait sa beauté à celle de la douce matière. Dans le champ grené aux tiges bien droites par cet été sans orages, les dernières fleurs regardaient sourire la gaillarde rouisseuse. Le vent calme de cette année heureuse avait terrassé peu de lin et on n'en voyait qu'en bordure pourrir vert contre le sol. Les ailes des moulins tournaient doucement à la brise qui étalait

l'odeur du roui. Comme le carillon de Courtrai volait sur la plaine, Julia Vandael se dressa ; elle épousseta sa robe de toile car Constant Leynseele venait ; c'était l'heure de descendre ensemble travailler à la Lys.

A vingt-sept ans il avait beaucoup voyagé : jusqu'aux fabriques de conserves de Nebraska, et en Argentine où on cultive pour la graine le lin à fleur blanche. Il était revenu aux usines de rouissage artificiel de Normandie ; puis avait fait des briques à la flamande dans les chantiers du Nord de la France. Il rapportait dans son bissac de toile à carreaux blancs et bleus des dollars, des pesos, des francs et des cadeaux pour Julia Vandael, la belle fille du pays où il voulait être marchand. Il aimait son village et le commerce. Cette énergie des ouvriers à devenir petits patrons faisait diminuer la fortune des gros industriels privés de main-d'œuvre. Il n'en restait plus traitant un million de kilogs de lin par an dans cent bacs mouillés en Lys. Les propriétaires des prairies riveraines louaient aujourd'hui en vingt parcelles le même terrain pour lequel ils n'avaient avant 1914 qu'un seul locataire. L'homme riche ne trouvait plus d'ouvriers. Ceux-ci voulaient être à leur compte, achetaient du lin, un bac. Constant Leynseele espérait cette heureuse vie, associé au père Vandael, roublard marchand de bottes.

Ces hommes adoraient le métier de leur pays. La rivière qui donnait à la vieille plante textile une douceur impossible dans aucune autre eau du monde, cette race qui depuis des siècles faisait à cet endroit le travail de rouir, composaient une force dont le Courtraisis tirait plus de richesse que si le lent flot de la Lys avait roulé des paillettes d'or.

Constant Leynseele et Julia Vandael étaient liniers de main et de cœur par la puissance de l'eau et des ancêtres qui depuis le vieux temps caressaient la belle matière.

Constant dit :

— C'est du plaisir cette année de travailler à la Lys. On n'a pas perdu d'heures.

La chaleur de ce bel été facilitait le rouissage dans l'eau tiédie et activait le séchage sur pré. La plante immergée dans la douce rivière puis frappée de grand soleil devenait de la plus belle qualité qui fût possible, pour la joie de ceux qui la maniaient et le profit de ceux qui la vendaient. Les fermiers du Courtraisis souhaitaient la pluie, et les liniers le soleil. Les cultivateurs qui louaient aux trempeurs d'herbe textile les prairies de Lys avaient des cultures au delà des étendages et enduraient mal ce trop beau temps. La terre argileuse de Flandre, fendillée attristait les paysans.

Constant Leynseele et Julia Vandael descendirent prendre leur poste au bord de la rivière, devant les trois bacs du père Vandael. Les milliers de caisses de bois où trempait le lin garnissaient de Werwicq à Deinze les rives de la Lys. Les bacs ne touchaient point le bord. La longueur des perches d'arrimage les maintenait en pleine eau où ils enfonçaient sous le poids des pierres qui émergeaient seules au-dessus de la masse de lin noyé.

François Lietaer, compagnon de Constant Leynseele maniait déjà les bottes amenées des granges du bourg par les chariots bas, commodes pour y prendre les charges. Les deux hommes à la figure tachée de rousseur saisissaient comme des adversaires les fardeaux de tiges, régulièrement liés de trois cordons de paille.

Julia Vandael faisait équipe avec les hommes pour tout le travail au sec mais leur laissait la besogne quand ils tiraient après huit jours d'immersion, la botte gonflée à soixante kilogs au lieu de huit, poids sec.

Comme ils étaient à belle allure, suants et alertes, bien cadencés dans leurs vieux gestes de métier, le vicaire Raepsaet passa sur le chemin du bord de l'eau. On voyait

de loin sa soutane noire dans les prairies blondes de lin ensoleillé. Il avait une rude figure blême piquetée de brun par les crins de barbe. Ses dents crasseuses ombraient son sourire ; un chapeau velu le coiffait jusqu'aux oreilles sales. Son regard de grande autorité allait droit et restait longtemps sur les hommes à qui il tendait sa main malpropre. Le bord devant de sa ceinture était usé par le geste d'y insérer le crucifix. Il ne parlait que flamand aux ouvriers, étant aussi ennemi de la langue française que d'une hérésie. Constant Leynseele, secrétaire du syndicat chrétien aidait la cause flamingante. Le vicaire Raepsaet lui donna des nouvelles de De Vriese l'activiste enfui en Hollande. Ils parlaient de cet homme avec ferveur.

Constant Leynseele dit :

— M. Julius Debakker, ce gros meinherr, a maintenant une machine à laminer le lin qui est encore une invention de De Vriese. Celui qui a donné la fortune au pays ne peut plus y revenir à cause des Fransquillons.

Il nommait ainsi les Belges de langue française. Le vicaire Raepsaet rappela ce que les hommes du pays de Lys devaient à De Vriese :

— Avant lui il n'y avait que de gros propriétaires. Il a créé les petits liniers. C'est un libérateur.

De Vriese rouissait maintenant en Hollande, ne pouvant plus le faire en Belgique d'où il était exilé, condamné à cinq cent mille francs d'amende et vingt ans de travaux forcés pour aide aux Allemands pendant la guerre de 1914-1918. Il avait le premier commencé le rouissage artificiel traitant les lins dans des bacs d'eau chaude, au lieu de les tremper en rivière. Les fermiers des plaines de Lys qui louaient le pré furent ses ennemis comme les marchands enrichis par le vieux procédé. Tenant tout le bord de la Lys, ils défendaient, par leur propriété et leur fortune, aux hommes de peu d'argent, d'entreprendre le métier. Le

riverain faisait la loi avant De Vriese qui avait enseigné aux gens à se passer de la rivière dont les berges se louaient cent vingt francs par sept mètres, largeur nécessaire à mouiller un bac. La jouissance du pré était due en long jusqu'au bout de propriété pour le séchage des chapelettes. Le novateur avait dit que n'importe où loin de la Lys avec de l'eau et du feu, on rouirait le lin. Il heurta des habitudes séculaires. La haine des hommes ne le découragea pas car il adorait son métier. Constant Leynseele se souvenait qu'à minuit on voyait sa lanterne vers les bacs en ciment remplis d'eau tiède. De Vriese prenait des paillettes, des résidus de la Lys et les chauffait pour obtenir le pullulement des bactéries mangeuses des gommes qui liaient la fibre de lin à la paille. Il espérait parvenir à un rouissage plus régulier qu'en rivière, en gouvernant la composition et la température de l'eau. Il se plaignait de la dureté des marchands anglais à qui il devait cacher que le lin était traité en vase clos.

En haut du pré restait le vieux bac de De Vriese. Le père Vandael s'en servait. Cette citerne en ciment couverte de bois goudronné était l'ancêtre des grands rouissoirs qui sifflaient maintenant les ouvriers à la vapeur, comme font les usines.

— Les Fransquillons, dit Constant Leynseele, ont fait condamner De Vriese. Il n'était pas traître à la Flandre, mais dégoûté des Anglais. Ceux de Courtrai ont résisté dix ans à acheter son roui en bac. Par amour du lin il est devenu activiste. Les Anglais avaient méprisé son travail, les Allemands l'ont aidé. Il a été vers ceux qui le comprenaient le mieux. De Vriese est un activiste du lin. Quand un homme aime le métier de son pays on ne doit pas le mettre à l'amende et au bagne pour ruiner sa vie. Car il n'a rien voulu que travailler à son honneur d'ouvrier. De Vriese aura sa statue devant l'église.

L'esprit conservateur de l'industrie anglaise avait repoussé le rouissage artificiel. Les acheteurs des filatures irlandaises furent pour De Vriese de rudes ennemis qui décelaient à l'odeur la fermentation en vase clos. La Lys ne laissait aux fibres qu'un doux relent, tandis que l'eau dormante imprégnait la matière d'une puanteur dont les Anglais s'écartaient. De Vriese jalousait la rivière qui accomplissait dans le mystère de son courant, un travail dont les hommes profitaient sans bien le comprendre. Il voulait lui prendre son secret. Il pensait lin et rien autre. Réussir en son métier lui était comme sauver sa Patrie. Il pouvait donner sa fortune, son travail, sa vie, à l'orgueil professionnel. Toucher du lin valait pour lui autant qu'à un avare toucher de l'or. La plante textile le ravissait d'amour. Il ne vivait que pour elle. En son métier il était saint, en sa patrie il était traître, parce qu'il avait haï ceux qui méprisaient son travail. Sinn-feiner contre ces orangistes d'Irlande qui vivaient à Courtrai pour acheter le lin flamand, flamingant contre l'empire britannique, il adorait le dieu Lin par-dessus les Patries et les royaumes. Ce rouisseur forcené envoyait de Hollande au vicaire Raepsaet de l'argent pour la cause flamingante et des perfectionnements pour le travail. Le dernier était le laminage par deux rouleaux de caoutchouc qui exprimaient les gommes que le rouissage avait commencé de dissoudre. Cette machine fonctionnait chez M. Julius Debakker, propriétaire du plus grand routoir artificiel. La vieille habitude de n'accepter que les lins rouis en Lys était maintenant abolie. De Vriese exilé, laissait derrière lui le métier transformé. Les alliances de nations cesseraient avant son influence sur les gens du pays de Lys qui lui devaient une œuvre plus durable que les gouvernements : une nouvelle manière de travailler.

Dans les prés en pente vers la précieuse rivière, les rouissages à vapeur posaient leurs masses sombres parmi

l'étendue blonde de lin séchant au grand soleil. Des crasses naviguaient lentement sur l'eau moirée. Elles touchèrent le ballon rempli par l'équipe du père Vandael. Constant Leynseele plaignit le lin :

— La rivière change. Les usines en France y envoient leurs saletés. Voyez une fois : elle deviendra comme la Deule à Lille, alors le rouisseur en cuves fera dans l'eau préparée mieux que celui de la Lys.

L'équipe assaillie de soleil rangea les bottes dans le bac garni de paille pour empêcher l'écume de rivière de toucher le lin. Constant Leynseele debout sur la charge immergée y posa les grès qui firent sombrer la grande caisse où l'eau mystérieuse commençait son travail sur les pailles blondes. On disait qu'au troisième jour de trempage le lin sautait de la Lys, puis il retombait par le poids dont les empierreurs l'accablaient pour régler le niveau d'enfoncement. De Werwicq à Deinze, quinze mille hommes travaillaient à la rivière. Une péniche hollandaise vernie comme un meuble naviguait, chargée de lin en paille. Un coq y chantait. Des géraniums animaient de rouge les fenêtres de sa cabine proprette.

Les rouisseurs demandèrent aux mariniers de Hollande qui était le destinataire de la cargaison. Les hommes qui épaulaient la gaffe répondirent : Julius Debakker.

Ce marchand mettait à rouir sept cent mille kilogs par an et voulait plus mais ne pouvait, non qu'il manquât d'argent, mais d'hommes. On le vit venir sur la route où il jeta son cigare car il ne donnait pas l'exemple d'apporter le tabac allumé dans les prés à lin. Il possédait cinquante bacs en rivière et cinquante d'eau close. Il passa parmi les équipes d'hommes blonds couleur du Nord et d'hommes bruns couleur d'Espagne. Les chemises de coton boutonnées dans le dos pour ne pas accrocher les fardeaux portés à devant se tendaient sur de belles poitrines. Constant

Leynseele vérifia une poignée de tiges retirées le matin d'un bac en deuxième immersion depuis six jours. Il trouva la paille bien brisante, la fibre souple. Les hommes halèrent au cabestan le bac délesté de cailloux. Poussant rudement les leviers de bois logés dans le pivot, ils enjambaient le cable tendu et allaient vite pour les premiers tours qui amenaient à la rive le bac flottant, mais ils ralentirent comme la charge touchait terre et qu'il fallut l'y traîner. Constant Leynseele, beau corps qui écrasait la fatigue, mêla à son métier la force de sa foi. Sur l'aire blonde de beau lin, il chanta *De Vlaamsche Leeuw* : Le Lion Flamand.

Zij Zullen Hem Niet Temmen
Den Fieren Vlaamschen Leeuw...

Julia Vandael qui retournait les chapelettes se joignit au chant car sa foi était celle de Constant. Elle aimait le lin et la Flandre. Sa belle voix augmentait la force dans le cœur de l'homme aux mains sans répit qui assaillait le cabestan comme un ennemi. Il ruait sur le travail le chant de guerre :

Zoolang een Vlaming leeft
Zoolang de Leeuw kan klauwen
Zoolang hij tanden heeft.

Il le criait vers Lammertyn le Fransquillon, un homme de quarante ans, d'une très rude apparence et de grand soin dans ses paroles. Cet ancien conseiller communal ne saluait pas le vicaire Raepsaet.

Constant ôta de la vis du cabestan le levier et le brandit avant de le poser, car il ne savait comment user sa grande force. Il fit sonner sur la prairie le tonnerre de son rire. Hurler de la joie le reposait d'avoir peiné. La soutane du

vicaire Raepsaet s'éloignait dans le pays blond où il parlai aux hommes au travail et aux riches patrons qui l'aidaien d'argent mais se méfiaient du syndicat chrétien. Leynseel et son compagnon Lietaer saisissaient à bonne poigne le bottes dans le bac halé et maniaient en s'aidant du genou ces poids de soixante kilogs. Ils ruisselaient de la bavur du lin aux pailles vaincues par l'œuvre de l'eau. Le grands moustiques de la Lys pullulaient sur cette humi dité. La peine du travail ne se voyait pas à la figure de hommes difficiles à la fatigue. Le poids des fardeaux qu ne lassait pas leur corps marquait profondément dans l chemin de terre le dessin de leurs pieds nus.

Le lin brouetté au pré, l'équipe le dressait en chapelette à hauteur de genou, de même forme qu'un clocher d'égliso où ne manquait que la croix. Ce patient travail blondissai à perte de vue les prés riverains.

Lammertyn le Fransquillon ne commençait la disput que lorsqu'il le voulait bien et se privait aisément de colère tandis que Leynseele mettait dans sa foi une plus facil fureur. Il attaqua :

— Les Fransquillons ne seront pas toujours les plus forts sur nous. Ils ont le roi pour eux. Tant pis pour le roi Nous, Flamands, serons maîtres dans notre maison, parlant notre vieille langue qui fait honneur à un cœur de Flamand.

Lammertyn fut lent et calme à la réplique :

— Si nous devons tous parler flamand, dis-moi une fois pourquoi le curé parle français ? Ça est le poteau télégraphique qui tient tous les fils. Il veut être seul savant, savez-vous, et que nous ayons besoin de lui pour comprendre les autres hommes et nos propres frères de la patrie belge : les Wallons. Ne parler que flamand, c'est assez bon, dit-il, pour un ouvrier de la Lys. Mais le curé apprend l'italien quand il va à Rome. Julius Debakker, qui est flamingant

a mis pour une fois son enfant au collège en France.

— Tout le monde qui voyage dit Leynseele, apprend la langue des autres peuples. Mais si un homme ne parle pas chez lui comme ont parlé son père et sa mère, il est un esclave. Ceux de qui il doit parler la langue sont ses maîtres. Je veux être libre Flamand dans la libre Flandre.

— Tu seras un libre Flamand si ta femme fait ce que tu veux. Demande à Julia Vandael. On vous voit ensemble dans l'avant-midi et dans l'après-midi. C'est la mineure partie. Le soir on ne vous voit plus. Il fait noir. Ça est bon.

Leynseele adorait la fille, le lin et son pays. Femme, métier, patrie, n'étaient point des choses de quoi il riait. Ce rude fanatique ne s'amusait pas de sa croyance et de son amour. Il retint sa rage de sauter à la gorge du fransquillon.

Dans toute la plaine cheminaient les équipes parmi les chapelettes dressées en bel ordre jusqu'au delà de Courtrai. Les gestes de déployer la botte se répétaient souples et précis. Les hommes avaient leur métier dans le sang. Le temps sec permettait dix heures de besogne par jour. La filasse aurait une belle égalité de couleur, sans trace de pluie. L'équipe de Leynseele travaillait des pailles très blanches, à fibres fines. Le père Vandael n'achetait que d'excellente marchandise, car il raisonnait ainsi :

— C'est la même peine pour toutes les qualités. Mais sur la première on gagne plus d'argent.

La suppression du lin russe privait la filature européenne des quatre cinquièmes de sa fourniture habituelle. Pour remplacer cela, les anciens pays liniers : Bretagne, Normandie, Irlande, Hollande, Flandre, avaient semé comme autrefois la fine plante à fleur bleue et l'envoyaient rouir en Courtraisis. La politique mondiale retentissait dans ce vieux métier. Les salaires de 1920 avaient enrichi les

ouvriers ; le lin devenu rare se vendait si cher que les patrons payèrent sans prudence pour avoir des hommes. Encombrés de marchandises dont ils espéraient grand profit par la hausse et dont ils eurent fort préjudice par la baisse, ils diminuèrent leurs affaires pendant que les ouvriers économes achetaient du lin et s'établissaient. Il y avait maintenant sur la Lys des entreprises de un à cinq bacs auprès des soixante à quatre-vingt possédés par les plus gros patrons que les ouvriers menaçaient de grève quand beaucoup de lin était à l'eau. On devait leur céder ou le laisser pourrir.

Par un si beau temps, l'eau tiédie agissait vite. Il fallait de fortes équipes mais on ne pouvait les recruter. M. Julius Debakker s'en plaignit au vicaire Raepsaet :

— Pendant la guerre nos ouvriers de la Lys ont été en Normandie, en Hollande, enseigner à rouir. Ils ont créé la concurrence. Beaucoup ne sont pas revenus ; ils trimardent d'un endroit à l'autre. La valeur de notre pays n'est pas que par la rivière. Elle est par les hommes du lin.

— C'est une grande vérité, répondit le vicaire. De Vriese le disait déjà quand on lui reprochait que son traitement en bacs de ciment donnait à chacun la possibilité de rouir loin de la Lys, et qu'ainsi cela pouvant se faire n'importe où dans le monde notre pays en serait ruiné. Il répondait : « Cela appauvrira les propriétaires des rives de Lys, mais ne changera pas l'esprit des hommes dont les aïeux ont toujours roui du lin. Ils ne quitteront pas le pays, au contraire, puisque je leur donne le moyen d'y faire leur petite fortune. »

M. Julius Debakker finissait toujours par donner raison au vicaire Raepsaet. Il disait : « Je ne suis pas d'une famille où on discute contre un prêtre. » Sa chaise à l'église était au premier rang, à droite. Il s'y agenouillait chaque dimanche, en bel habit et bien résolu dans ses convictions. Utilisa-

teur du travail de De Vriese le banni, il possédait le plus important rouissage artificiel de la vallée de la Lys. Il ne l'augmenterait plus.

Constant Leynseele aurait peut-être un jour dix bacs en rivière et commencerait l'ambition d'en posséder vingt, tandis que M. Julius Debakker ne pouvait songer à en avoir deux cents. Il suppléait au manque d'hommes par la mécanique et installait des machines à égrener le lin, à le laminer.

Le carillon de Courtrai envoyait sur les équipes éparses l'heure de fin du travail. Des hommes partaient sur leur bicyclette nickelée où ils pédalaient à sabots. L'équipe de Vandael devait achever jusqu'au bout du pré le dressage des chapelettes. Ce fut fait à six heures et demie du soir ; le soleil encore puissant frappait fortement la rivière lumineuse.

— Il y aura bon profit pour nous cette année, dit Constant. Le jour le lin sèche vite et la nuit on peut courir vite, sur la terre dure, pour passer une charge de tabac en France.

Julia Vandael l'approuvait toujours. La récompense d'avoir bien fait leur métier depuis le matin était de revenir à deux le soir, sans hâte, fiers d'être ensemble, espérant le baiser qu'ils n'osaient que lorsqu'aucun regard n'était sur eux, ce qui était difficile en ce pays plat et de grand labeur où beaucoup de gens étaient toujours en route et se voyaient de loin. Unis dans la plus grande simplicité et rudement chastes, ils étaient graves. Constant se retourna vers le pré hérissé de chapelettes bien alignées. Il aimait contempler son travail. L'ordonnance du lin en séchage lui était un plus beau spectacle que la lumière qui frappait obliquement la Lys luisante. Réjoui par l'apparence de l'ouvrage, il regarda le visage de la fille pleine d'honnête amour et il fut un homme heureux. Le vent

venait du côté du soleil. Les moulins remuant sur la terre l'ombre grandie de leurs ailes accéléraient le geste du prieur qui a peur de ne pas gagner le Paradis : Ils se signaient, ils se signaient. Aux champs de blé échardonnés, pas une fleur parasite ne restait : rien que la pure vague des épis où naviguaient les hirondelles. L'homme et la femme qui s'aimaient marchaient dans la splendeur de la lumière mourante.

La Lys changeait de couleur ; une longue raie à l'horizon de la plaine répétait la fine rivière. La limpidité profonde du ciel semblait liquide. Toutes les nuances étaient douces en cette Flandre vernie d'humidité. En haut de l'étendage les arracheurs se hâtaient dans le champ de lin semé en mars. Ils saisissaient par le milieu les tiges qu'ils déracinaient à poignées. Les plantes couchées traçaient derrière chaque homme le chemin parcouru à reins fléchis.

Leynseele tira de la jonchée près de la route une tige verte et en mesura la hauteur, près d'un mètre

— Ce sera du beau, dit-il.

Il remit soigneusement au tas la plante que ses mains travailleraient.

Du fond du champ, trois femmes à l'ouvrage fini venaient : une vieille et deux fillettes de seize ans. Leurs sabots claquèrent sur la route. Julia leur dit bonsoir et prédit le beau temps :

— Il sèchera vite. Il s'égrenera bien.

— Du fameux, dit Constant, de la lourde graine et de la longue tige.

Tous rentrèrent ensemble dans le bourg linier. Julia Vandael habitait rue Haute : Hoogweg, où son père tenait échoppe de marchand de lin. Leynseele posa sa pipe sur le pavé du seuil. Le vieux Vandael à face rasée comme un diseur de messe, peignait la filasse qu'il achetait aux petits meilleurs de campagne ; il en composait des mélanges au

goût de sa clientèle et au mieux de ses intérêts. La chambre à lin ouvrait sur rue par un battant mobile à deux parties : haut et bas ; en poussant le volet supérieur le client pouvait de la rue voir le lin, ou bien le marchand s'accoudait au volet bas pour guetter l'acheteur.

Des dentellières montraient leurs orteils aux pas des portes. Les femmes de ce pays soigneuses de leurs parquets sablés n'y marchaient l'hiver qu'à pieds de bas et l'été pieds nus. Un pot de géranium empourprait une fenêtre où une jeune fille tenait sur ses genoux le coussin hérissé d'épingles à tête de verre. Les ouvrières de ce métier useur des yeux étaient visibles de la rue, car elles cherchaient le plus de jour possible, contre la vitre ou devant la porte.

Le bruit du marteau des égreneurs frappant les pailles s'arrêtait dans les maisons linières. Le métier de rouisseur se passait dans l'eau et le soleil ; celui de marchand dans l'ombre humide qui maintenait à la filasse sa douceur et son poids.

Le père Jan Vandael ne s'était mêlé que de deux choses dans sa vie : le lin pour le vendre aux Anglais de Courtrai ; le tabac pour le passer en France. On ne trouvait pas beaucoup d'acheteurs faciles à tromper sur le marché ni de douaniers très arrangeants quand deux heures du matin sonnaient à Meenen frontière. Jan Vandael s'était toujours donné beaucoup de peine avec sa force et avec son astuce pour gagner quelque argent. Toucher du lin le rendait heureux. Ce soir il en tenait de la main gauche une mèche qu'il lissait de la droite, à coups de paume. Cette fascinante matière blonde attirait comme une femme les doigts des hommes, jamais las de s'y poser. Rester longtemps sans fumer la longue pipe, sans boire la profonde chope de bière rendait Jan Vandael triste, mais plus grande encore était sa tristesse de ne pas toucher le lin.

Constant Leynseele dit comment allait le travail à la

Lys et qu'il faudrait la nuit voir le rouissage dans les vieux bacs de De Vriese. Le père Vandael découvrit la petite balle de vingt kilos de tabac derrière les grandes balles de lin :

— S'il faut se lever à nuit, porte ça en France.

Julia demanda :

— Pourquoi pas le donner à Oustrebon qui fait plus métier de tabac que de lin ?

— Voilà maintenant, dit le père Vandael, que tu as peur de la Douane. Moi tu ne m'as jamais empêché de partir. Si on n'avait eu que le lin au temps où les gros rouisseurs tenaient la Lys, pas beaucoup d'argent ne serait entré à la maison. Pour gagner, à la fraude, il faut de la meute et de la cavalerie. J'ai eu douze chiens mais jamais de chevaux sinon aujourd'hui je serais aussi riche que Julius Debakker. En 1914, au commencement de la guerre, quand les douaniers français se rassemblaient pour faire régiment tous ensemble, les gros fraudeurs à voitures ont porté à Roubaix trois mille kilogs de tabac par jour. Le tabac de Belgique a été jusqu'à Paris. Aujourd'hui j'achète des bacs à la Lys au lieu d'une voiture pour la fraude. La cavalerie ne suffit plus, il faut l'automobile ; c'est beaucoup d'argent risqué, mais passer une charge à dos c'est du plaisir pour un homme.

Il s'arrêta de travailler pour ne pas mêler à des teintes vues de jour, celles faussées par la lumière déclinante.

— On ne fait rien de bien, dit-il, avec les yeux du soir.

Ils entrèrent boire la bière dans la cuisine. Une fille de six ans cousait un chiffon rouge. Les bras vifs de sa grande sœur la levèrent elle et son ouvrage.

— Tu descendras, lui dit-elle, quand tu auras ri.

L'enfant criait au chat qui boulait l'étoffe sur le carrelage sablé. Julia mit la petite contre sa poitrine et la berçant l'embrassa à tous les coups de l'horloge à cadran d'étain dont le timbre sourd sonnait huit heures.

— C'est pas pour elle tout ça, dit la mère Vandael.

La gaillarde rieuse mit le café sur le fourneau luisant. Le chien dehors flairait les sabots encore chauds de Leynseele. L'odeur citronnée du roui veillait dans la maison linière. La mère Vandael usait à denteller ce qui restait de jour venant de la fenêtre aux rideaux soulevés. Le bruit menu des fuseaux jouait vivement sur le battement de la pendule à balancier de cuivre clair devant le mur blanc. A un long clou pendaient le grand arc sous housse de toile et le carquois de Constant. Ces gens ignoraient l'oisiveté. Sans précipitation à entreprendre, ils ne cessaient jamais d'accomplir. Leur race laborieuse était capable des plus fins aux plus gros travaux : le moulage des briques, le rouissage du lin, le portage du tabac et la finesse de la dentelle.

Le repas du soir tenait sur deux assiettes : harengs grillés, pommes de terre dans leur pelure à côté du pot de beurre pour les tartines. Malgré son aisance la famille Vandael ne changeait pas sa vieille manière de se nourrir. Et nul ne mangeait sans faire d'abord le signe de la croix.

Voués à ne penser qu'au travail, ces gens se disaient des choses de métier : aux femmes l'ordre, la propreté, le luisant du cuivre et la blancheur du linge. Aux hommes le lin et la fraude. Jan Vandael lent fumeur de pipe et fort buveur de bière cracha pour le fransquillon Lammertyn qui passait devant la chambre à lin.

Constant dit :

— La Flandre aux Flamands.

A quoi le provoqué répliqua :

— Le clergé n'a jamais roui ni teillé. Il n'est pas de notre métier ; il n'est pas de notre pays. Le jésuite qui a prêché ici pendant la guerre a soufflé sur sa main et a dit : « Voilà tout ce qui restera de la France. » Pour toi et les prêtres, la France c'est le diable.

Constant cria :

— L'Antéchrist ! l'Antéchrist !

Il disait ce mot avec fureur. Lammertyn riait car il n'avait pas peur de l'Antéchrist.

La colère tendit son aile d'ombre sur la figure de Constant qui écarquilla ses larges mains vers le mécréant :

— Un homme comme toi, il faut le frapper à la tête.

Le père Vandael prit à pleins bras le garçon en qui ce soir était tant de courage. Lammertyn partit en sifflant la *Brabançonne*.

Constant languissait le travail. Il devait voir à dix heures le lin des bacs, mais d'abord rendit visite au vicaire Raepsaet qui habitait près de l'église bâtie en briques.

Le prêtre aux fortes mains était assis devant une table abondante en livres et en journaux. Les ouvrages catholiques touchaient ceux flamands : les chants d'Albert Rodenbach ; les œuvres de Hugo Verriest, de Streuweh, de Vermeylen, et la Légende d'Ulenspiegel par Charles de Coster. L'ouvrier écouta la parole de l'homme qui avait autorité sur sa pensée.

— De Vriese est malheureux, dit le prêtre. Il attend que nous ayons gagné sa cause. Ce n'est pas aux Français de Bruxelles et de Paris à dire si un Flamand doit sortir de Flandre. C'est à nous de parler là-dessus en flamand qui est la langue la plus expressive et la plus vigoureuse de toutes les langues des hommes. Nous voulons le retour du bienfaiteur du pays : un bon catholique et un homme du lin. Soyons nombreux au syndicat chrétien pour obtenir l'amnistie par notre force électorale. Il faut chercher dans les communes de nouveaux adhérents. Ici nous en avons mille et les socialistes autant. Le village d'Harlebeke est socialiste, celui de Zweghem est chrétien ; à Heule nous sommes à égalité comme à Wevelghem.

Ce prêtre tenace, instruit au séminaire de Thourout,

parlait haut, chaque mot bien distinct, par habitude de prêcheur. L'ouvrier fanatique était content de cette autorité. Ce Flamand robuste et mal commode de caractère, aimait se ruer sur commandement. Catéchisé il descendit aux prés de la Lys. La rivière remuait des reflets d'étoiles. Le bruit d'un moulin à vent frappait doucement le silence de la plaine. Manquant de vent ce jour le meunier travaillait à la brise de nuit. L'essieu entraîné par les ailes palpitait comme un cœur d'homme. Les cimes des peupliers de la route semblaient porter ainsi que des fruits, les astres Constant Leynseele ouvrit le panneau du bac dont la rude odeur l'assaillit. Aux grandes installations comme celles de Julius Debakker, des hommes entrant dans les bassins asséchés pour en tirer les bottes étaient souvent étourdis par les relents de la fermentation enclose. L'énergie du travail de l'eau sur le lin se révélait à cette explosion d'odeur Constant Leynseele réfléchit que l'eau ne dormait jamais. Il devait lui, venir la nuit ôter le lin de la morsure de l'infatigable. Il était temps. L'ouvrier tira du bain à 32 degrés des tiges dont les fibres quittèrent aisément la paille. Ouvrant la vanne de purge, il lâcha l'eau puante qui courut dans le ruisseau de départ. Le vent en répandit l'odeur âcre dans la douce nuit. Au clair de lanterne les bottes dénoyées apparurent verdâtres dans les auges où le bain tarissait. C'était l'heure où autrefois De Vriese venait sur le pré, homme à la journée jamais finie car l'idée dans sa tête ne sommeillait pas plus que l'eau laborieuse dans la Lys et les bacs. Le démon qui était dans ce chercheur le rendait exceptionnel parmi les autres hommes. Sa passion était d'aimer la vieille plante. L'idée l'éveillait la nuit comme une main sur son épaule. Quand il remuait dans le lit, sa femme disait : Il pense lin.

Constant Leynseele marcha silencieux sur la terre aimable à ses pieds nus. C'était peu de fatigue de porter en ceinture

une charge de tabac à Halluin ou à Roncq : huit kilomètres. Il aimait frauder comme faire battre les coqs ou tirer à l'arc. A quatorze ans, il menait déjà du tabac sur toute la frontière entre Lille et Blanc-Misseron. Il avait guidé une meute de douze chiens dont six furent une nuit tués par les préposés de la capitainerie d'Orchies. Il conservait un rancuneux souvenir du brigadier qui lui avait crié : « Halte à la douane ». Le fraudeur alourdi de butin fuyait devant le soldat aidé par un chien silencieux. La bête lâchée arriva sur l'homme résolu qui la reçut à bout de couteau et l'étripa. Mais Constant gardait au bras gauche la trace de la forte morsure. Les balles de la douane passèrent bien près de sa peau. Constant aurait aimé se battre à la trique et à la lame avec cet homme qui l'avait voulu tuer de loin, un peureux qui encourageait son chien et s'abritait derrière un revolver.

Constant se signa devant l'église puis devant une maison où la lanterne à deux bougies indiquait un mort. A trois cents mètres avant la frontière, il s'allongea sur la terre et regarda les profils de l'ombre. Les douaniers couchés dans leur sac de peau de mouton n'étaient visibles qu'au ras du sol. Constant savait tous les endroits où ils pouvaient s'affûter. A l'horizon du pays plat, les astres luisaient aussi bas que les feux des maisons. La nuit traînait à terre son manteau d'étoiles. La charge aux reins et la trique en main pour assommer les chiens de la douane, l'homme de grande force et content du risque marcha selon sa ruse et eut grande chance, car le pays lui fut désert. Quand il revint, la nuit mourait dans une aurore incarnate où volaient des pigeons roux. De grands chariots de lin haut gerbé roulaient vers la Lys pâle au bas des prairies brumeuses. Les haies griffeuses arrachaient des pailles. Les bottes jaunes posées sur l'herbe douce doraient la terre. Au ciel de fins nuages rouissaient sur champ bleu. Une étoile luisait comme la lampe

du travailleur. Sur l'herbe où bougeaient des vapeurs, des fées blanches à cheveux d'or semblaient se lever en dépliant à gestes lents des voiles. Puis le rire rouge de la lumière commença sur la figure du ciel.

* * *

Constant Leynseele mit à sa boutonnière l'écusson de Flandre : le lion noir tenant la croix rouge à deux branches, et partit recruter pour le syndicat chrétien les rouisseurs d'au-dessus de Courtrai et les hommes des teillages. Il ne s'indignait pas aux traces de la récente occupation allemande : abris cimentés, ponts démolis. La libération de son pays datait pour lui du 11 juillet 1302 où les gens des métiers flamands avaient massacré la chevalerie française. Les bûchers du duc d'Albe en 1560, les déportations de Von Bissing en 1916, ne laissaient pas à cette race des liniers de Courtrai un souvenir aussi profond que celui du jour où leurs ancêtres avaient déchaussé de ses éperons d'or la chevalerie fleurdelysée de Philippe le Bel, roi de France. Leynseele, héritier de cette gloire et de cette haine en faisait encore sa foi. Ses ennemis étaient les Fransquillons, contre qui maintenant il luttait encore pour ne pas parler leur langue. Plus de six cents ans étaient passés depuis que la gendarmerie à la bannière blanche avança sur Courtrai pour venger le massacre des trois mille Français réveillés aux mâtines de Bruges à coups de carillons et rendormis au couteau s'ils ne prononçaient bien les deux mots difficiles à dire : « Schild en Vriend ». Écu et ami.

Le matin de la bataille, les Flamands communièrent avec la terre de leur pays. A défaut d'hostie, ils mangèrent de la boue. Équipés d'outils autant que d'armes ; tenant la lame et le maillet, ils marchèrent au combat comme au travail, pieusement, adroitement, et avec une telle rage de

dien faire l'ouvrage que pas un de ceux que leurs mains purent atteindre n'en sortit vivant. La fureur de la cavalerie cuirassée lancée contre eux vint s'embourber dans les prés be la douce Lys. Les crocs à harponner les ballons du rouissage en rivière mirent bas les féodaux vêtus de fer. La triomphale pietaille assomma, saigna, frappa la tête et ouvrit la gorge des nobles Français.

Constant Leynseele restait solidement fier d'être fils de ceux qui avancèrent sans habits de guerre, mais épaules jointes et couteaux affilés contre les armures de fer et les longues lances. La vieille haine de l'ouvrier de Flandre pour le chevalier armorié durait dans l'esprit du linier catholique qui voulait maintenant libérer son pays de l'oppression de parler français.

Devant un teillage de Bisseghem, les hommes au repos faisaient tabac. Au passage d'un chariot de lin sec qui montait de la Lys, ils mirent une main sur leur pipe, puis secouèrent le feu à terre avant d'entrer au travail. Le briseur déjà à son poste poussait les tiges rouies entre les rouleaux cannelés qui en fracturaient la paille interne sans nuire à la fibre. Les teilleurs travaillaient chacun à sa roue dont les douze palettes de noyer frappaient à cent soixante-dix tours par minute le lin présenté d'une main armée de la manicle de cuir. Quarante-trois hommes pieds nus baissaient la tête sur leur ouvrage. Le temps était passé du teillage à l'écang. On ne trouvait même plus dans les fermes le vieil outil ; les paysans venaient louer à quarante centimes de l'heure une place à l'usine à vapeur. La chênevotte projetée hors de la fibre par le frappement des palettes s'évadait dans le ventilateur. Tout était bois blanc et poussière grise en ce métier blond. L'atelier inflammable pouvait s'allumer comme une torche si une étincelle jaillissait d'un palier de l'arbre qui entraînait les quarante trois roues batteuses. Quand le feu commençait à rire à un bout du

teillage, les ouvriers n'avaient pas le temps de prendre leurs habits. Les poussières flottantes s'enflammaient comme dans une explosion.

Les poignées de matière aux mains des praticiens experts ondulaient sous le vent des palettes. Leynseele entrant dans un teillage demandait toujours si les hommes étaient contents du lin. Il se mit au travail à une planche vacante, car il voulait la gloire de montrer ce qu'il savait faire. Sur deux roues voisines, un vieux dégrossissait le travail, son fils l'affinait.

Leynseele dit :

— Voilà que le garçon en sait plus que le père.

Le vieux teilleur se fâcha :

— J'ai écaillé mieux que personne dans le pays et peut-être comme tu n'en seras jamais capable. Mais aujourd'hui je suis trop ancien pour le fin travail.

Un enfant de douze ans faisait son apprentissage sur des étoupes et des lins courts.

Les mains de Leynseele jouaient dans la belle matière qu'il avait en amitié. Il étala sur son genou la poignée teillée, la peigna à doigts écartés, la flatta du dos de la main. Il dit que c'était du bien beau lin pour l'écaillage en juillet. On travaillait le meilleur l'hiver car il restait alors plus gras par l'air humide. On ne moulinait au temps sec que le petit lin.

Leynseele passa la filasse sur le peigne à six dents et sur celui à douze. Il dit son amour du métier et de la Flandre :

— Nous sommes les rois du monde pour le lin. Resterons-nous dans notre pays esclaves des Fransquillons ? Nous voulons nos régiments flamands, notre Université flamande. Ce serait déjà fait si vous adhériez au syndicat chrétien, et tous portiez l'insigne du lion noir, le lion de Flandre qui a vaincu à la bataille des Éperons d'or ; le lion qui fera la révolution un 11 juillet, à l'anniversaire. Nous irons à

Courtrai en chantant : *De Vlaamsche Leeuw*. Les activistes de la guerre ont commencé du bon travail. Ce ne sera pas perdu.

Il remit une poignée de tiges sous les palettes et se réjouit dans son métier.

Les hommes l'approuvaient brusquement, tournant vers lui de sévères figures où manquait la pipe. Le lin blond élevé par leurs mains semblait le drapeau de leur pays autrefois le premier du monde en richesse textile : toile et drap.

Leynseele dit :

— Nous marcherons sur Courtrai et nous irons chercher notre liberté. De Vriese portera devant nous la bannière de Flandre.

L'homme de la chaufferie s'arrêtant de bourrer dans le foyer les pailles de chênevotte écoutait appuyé sur son ringard.

Constant continua sa marche de propagande. Il traversa la rivière pour parler aux rouisseurs de Loo. Les hommes seuls travaillaient aux bacs. Les filles de ce pays partaient aux filatures de Mouscron et de Lille. La qualité du rouissage changeait avec les communes. La plus douce fibre était à Wevelghem, Bisseghem, Lauwe, Marck, Loo. A l'Est de Courtrai on faisait de l'ouvrage moins fin car les hommes allaient en France pour les travaux agricoles d'été. Les femmes les remplaçaient à la rivière, aussi les bacs plus petits ne contenaient que douze cents kilogs. Cette année, le lin abondait. La Flandre reprenait la figure de sa vieille fortune ; l'eau de la Lys était garnie de paille bien au-dessus de Courtrai, dans les communes à qui Leynseele accordait peu d'estime pour la qualité du lin, mais il les aimait pour la docilité d'esprit. Il savait quelles maisons déployaient le 11 juillet le drapeau jaune à lion noir et quelles maisons pavoisaient le 21 juillet en mémoire

de 1830, fête nationale belge de la victoire contre les Hollandais ; là vivaient les mauvais hommes arborant le coq.

A Cuerne, la première commune à l'Est de Courtrai, des femmes étaient au dur métier de tirer les bottes hors des bacs de Lys. Une forte fille, belle comme la rivière, debout sur la charge immergée, échouait au bord les fardeaux de lin et d'eau. Des hirondelles passaient à ras de sa tête blonde. L'étendage ici faisait la plaine grise par la moins bonne qualité des pailles, tandis qu'elle était blonde vers Wevelghem.

Leynseele vit au fil de l'eau la carcasse gonflée d'un chien qu'il avait déjà écartée de son bac. La superbe ouvrière fit des reproches à l'homme venu du haut du courant :

— C'est défendu de ruer les charognes à la Lys. Ça descend de chez vous. Et ça va naviguer jusqu'à l'Escaut et à Anvers.

— Ça sort de France, dit Leynseele. Les Fransquillons pourrissent la Lys. Ils nous respecteront quand ils verront que nous savons nous défendre. Viendrez-vous avec la bannière à Courtrai ? Il faut envoyer tous les hommes, sinon il n'y aura jamais plus de Flandre. Elle parle la vieille mère Flandre. Elle appelle pour qu'on lui rende son honneur. Nous lui avons gardé l'honneur du lin. Il n'y a pas un pays au monde qui ait plus de fierté qu'elle dans le lin. Mais pourquoi ne sommes-nous pas enfants d'un pays libre ? Autrefois ici il y a eu l'Espagnol. Les pères n'ont pas eu peur. Et aujourd'hui nous ne saurions pas lutter contre les Fransquillons ? La Flandre est au Christ et à nous.

Il répétait sa foi à tout venant. Devant les bacs et dans les moulins à teiller il prêchait. Le dieu Lin et la mère Flandre animaient cet obstiné. Ses grands bras maigres ne faisaient point de geste quand il parlait ; il ne savait employer ses mains qu'au travail. Convertissant les femmes des bacs, il les aidait à remuer les bottes et menait au pré

la brouette basse à longs brancards, sans béquilles, faite pour y poser facilement les lourds poids. La joie du lin entrait dans son âme par ses mains. Cette plaine dorée où luisait la blanche Lys était sa patrie et son métier. Au milieu d'un pré restait le solide débris d'une casemate allemande construite contre les bombes d'aviation. Le ciment et la poutre de fer mêlés en grande épaisseur indiquaient la violence que les hommes avaient conçue pour se détruire. Des trous d'explosion demeuraient dans la prairie. L'herbe les couvrait et le lin dont la douceur blonde s'étendait autour de la rude construction de guerre.

Une bélandre naviguait au lent effort de trois hommes et une femme attelés au câble de halage. Leurs corps ligotés par la bretelle balançaient en cadence, les pieds tombant ensemble. Le lourd bateau verni avançait lentement, barré par une jeune fille. Leynseele mit la main au câble et ajouta le poids de sa force.

— Ce sont des étoupes, dit-il, que vous emmenez aux filatures de Gand où nous aurons notre Université. Dans ces pays-ci, nous sommes tous bons Flamands, prêts à marcher derrière les grandes bannières le 11 juillet. Vous autres, vous êtes d'Anvers. Anvers c'est la fortune et c'est le cœur de la vieille Flandre.

La femme aux seins comprimés par la bandoulière qui la liait au bateau, l'écoutait les yeux levés et la bouche ouverte. Les bateliers de somme, courbés dans leur rude et lent métier approuvaient cet homme qui traînait rudement son idée comme eux leur bélandre. Les quatre amarrés penchés pour tendre le lien de traction cadencèrent plus activement leur marche aidée par la poigne de Leynseele et la fierté de sa parole.

Au soir il rentra chez Meulemaere qui habitait au chemin de l'annemolen, une petite maison, dernière du bourg, si basse vers la terre que son mur blanc à deux fenêtres se

cachait sous le rebord du toit comme un visage de fille effrayée sous la main tendue. Meulemaere le père réparait ses chaussures et sentait la poix en plus du lin. Il était rouisseur en Lys pour M. Julius Debakker avec Pierre Meulemaere, son fils aîné, maigre gaillard de vingt-cinq ans aux grandes jambes de coureur, qui bourrait trente kilogs de tabac dans une ceinture de contrebandier.

Le père Meulemaere affûta le fil, le mit au pertuis du cuir et dit :

— Nous partons à Lille. On cherche des hommes ici à quinze francs par jour pour le rouissage en usine. J'ai demandé à être contremaître. J'emmènerai le garçon Oost. Le mien grand va à Nebraska. Il n'y aura bientôt plus d'hommes assez dans le pays pour l'Amérique. On part pour faire des briques, rouir le lin, mettre de la viande dans les boites, travailler la terre.

Les Meulemaere avaient deux filles servantes, une de quinze ans à Roubaix, et l'aînée de dix-neuf ans à Valenciennes. La mère se loua d'elles :

— Elles envoient leur mois. Il y a encore quatre enfants qui ne gagnent pas ici.

Elle releva les pommes de terre éboulées du tas, auprès d'une paillasse à la toile bleue souillée par la boue des chaussures. Pierre Meulemaere y dormait en rentrant de frauder. L'odeur des logis étroits où beaucoup de gens vivent était forte dans cette maison mal lavée. Mme Meulemaere avait trop d'enfants pour se libérer de la crasse. Sur le mur à la chaux dégradée luisait un crucifix.

— L'Amérique, dit Pierre Meulemaere, ce n'est pas loin. Il n'y a que la route d'ici Anvers à faire. Sur le navire on peut dormir tout le temps. Quand il s'arrête, c'est l'Amérique.

Samedi, jour de marché, Jan Vandael entra de bonne heure dans sa chambre à lin. Leynseele arriva pour donner le coup de main et vit à la fenêtre paraître Julia : un grand rire à dents blanches sous les cheveux blonds.

Le garçon heureux empoigna vite le travail, ouvrit la filasse pour en retirer les fibres vertes qui n'avaient point reçu le soleil et la rosée, et les fibres grises trop trempées. Ne gardant que le blond pur, il posa la mèche peignée sur le chevalet de bois luisant. Rapide à l'ouvrage, il fut lent à parler :

— Je l'aurai la fille ?... La mère ne dit pas oui. Elle ne dit plus non. Qu'est-ce qu'elle veut ? Je ne bois pas. Je suis bon à mon travail et la fille m'embrasse. Alors ?

— Attends, dit le père Vandael, moi je dis oui. Tu es bon teilleur. La mère voudrait un marchand de lin. Tu le seras. Dans le vieux temps quand je teillais on gagnait deux francs par jour ; j'ai porté un peu de tabac en France, ça m'a fait des sous ; j'ai acheté de la filasse dans la campagne et je l'ai revendue aux Anglais de Courtrai. Aujourd'hui j'ai ma petite boutique. Tu travailleras avec moi et tu feras comme je te dirai : les Français choisissent bien la marchandise et

ne renvoient jamais les balles achetées. Les Anglais achètent sans tant regarder et ils renvoient de Courtrai ou d'Angleterre. Il faut reprendre. Qu'est-ce qu'on peut contre les Anglais ? Hé ! On peut tout de même, tu verras. Les Anglais ne connaissent rien au lin. Toutes mes balles qui sont revenues sont reparties. Pour gagner sa vie dans le lin il faut faire le commerce. Teiller, aller à la Lys, ça ne profite pas. Combien qui y vont et n'ont pas du fromage ou de la viande pour mettre sur leur tartine. Au commerce on fait meilleure journée. On a dit que j'achetais du lin volé dans les teillages. On dit ça de tout le monde. Beaucoup d'ouvriers de teillage partent le soir avec une mèche dans leur chemise. Ça pèse au bout de l'année. Et quoi en faire ? Hé ! de ce lin ? Le mieux c'est encore de le vendre. Quand on t'apportera du lin, c'est du lin. Mais ne cours pas après comme Vanendenghen qui demande aux teilleurs :

— Hé ! Il n'y a pas de lin ?

On lui amène la nuit des balles qui ont été cachées dans la terre. Les semaines où il vole bien, il va à la messe tous les matins, le soir au salut. Qu'est-ce que le bourgmestre peut dire ? Hé !

Il posa sur une planchette de bois clair du lin rare à longues fibres pour filer à la main. Julia vint s'accouder à la mi-porte. Pour Leynseele il fit plus clair, mais le père Vandael dit :

— Tu bouches le jour.

Il était vieux malin au métier de fignoler les balles. Il plaçait en surface les plus belles bottes de poids exact calculé en pierres qui étaient de un kilog quatre cent trente aux pays de Lys et de trois livres à Bruges. La balle de soixante-douze bottes devait peser cent trois kilogs et se payait naguère en couronnes de dix francs dix-huit, alors que le prix du lin était calculé aux cent kilogs. Les Anglais avaient longtemps refusé de mettre le poids à la décimale

et la valeur en francs malgré la révolte de De Vriese soutenu par tous les rouisseurs. Obstinés dans leur mesure insidieuse, les acheteurs recevaient mille trente-deux kilogs pour la tonne flamande et la comptaient tonne anglaise à mille seize kilogs. Ils n'examinaient qu'à Courtrai les balles prises sur la Lys et les renvoyaient si le contenu ne leur agréait point. Les Flamands refusaient maintenant de vendre à cent trois kilogs. Ils obligeaient les Sterlings à la décimale et pesaient à cent juste pour le lin, plus un kilog d'enveloppe. Depuis un siècle, les Anglais et les Flamands avaient réglé toutes les ruses du métier et les ripostes. Le vendeur ne livrait pas conforme à l'échantillon, mais l'acheteur ne considérait le marché comme définitif qu'à son gré. Des balles faisaient dix voyages de la Lys à Courtrai et retour, chaque fois chargées d'un peu plus de mensonge. A la tromperie sur les qualités, variables entre le haut et le fond de la balle, s'était ajouté la dissimulation sur la façon de rouir. De Vriese vendait ses premiers lins travaillés en eau chauffée, en les prétendant trempés en rivière. Sa bonne foi était de croire qu'il n'y avait pas de différence et il y en avait moins à chaque nouvel essai. Son plus grand ennemi fut Mr William Stevens de la Flax C°, de Belfast ; magasins à Courtrai, rue Longue-des-Pierres, qui portaient sur plaque de cuivre « Stores », car Mr William Stevens imposait sa langue et ses usages. Il considérait le pays de Lys comme une colonie anglaise et disait des Flamands : « Those Foreigners » : « ces étrangers » ou : « the natives » : « les indigènes ». Il avait traqué le lin de bac comme une bête puante. S'il en flairait une botte dans une balle il refusait le tout.

Les acheteurs actifs venaient de Courtrai par le train de cinq heures du matin. Mr William Stevens prenait ses aises car il considérait comme un attentat à sa dignité britannique de devoir se lever si tôt. Il arriva huit heures

étant sonnées et reprocha à Vandael de ne plus lui apporter d'échantillons à domicile. Dans le fond de la chambre à lin, un ouvrier agenouillé sur les bottes pour les tasser, en bridait l'enveloppe de jute à forts coups de grande aiguille ; il paraissait achever au couteau un ennemi accablé.

Les Flamands distinguaient deux caractères d'Anglais : ceux qui se rasaient le visage, sauf un peu de moustache drue et courte et ceux aux joues poilues considérés comme plus dangereux parce qu'ils avaient l'air doux. Mr Stevens qu'on appelait Bill à partir de sept heures du soir à l'Hôtel du Damier à Courtrai, était barbu comme les récents rois anglais de la dynastie des Whiskers : Édouard VII, George V.

Il avait comme eux du ventre et de la fesse, non d'une manière dégoûtante, mais dignement, bien serré dans un drap épais. L'abattement de ses joues et le boursouflement sous ses yeux attestaient son goût pour les sports du gosier. Toute cette rondeur n'était que physique. Ce britannique bedonnant restait intraitable en affaires. Il s'y comportait avec autant de simplicité que d'obstination ; voulant toujours la même chose, c'est-à-dire ne rien faire qu'à sa guise et qu'on eût beaucoup d'égards pour lui.

Il dit à Vandael :

— Pourquoi quitter les vieilles habitudes ? L'armée britannique est venue vous délivrer des Allemands et maintenant vous vendez à eux. Ce n'est pas loyal jeu. Grâce à nous la *Gold river*, la rivière d'or, la Lys, est encore belge.

— De lin roui en Lys, dit Vandael, j'ai ici deux balles. Ça est très beau savez-vous. On ne peut pas avoir mieux. Des balles de cent kilogs comme c'est la mode maintenant.

Il élevait dans la lumière douce de la chambre où n'entrait pas le soleil, une botte blonde et parlait avec une grande force de voix, appuyant bien les syllabes, comme chaque fois qu'il vendait du lin. Mr Stevens reniflait, cher-

chait l'odeur du roui en eau chaude car il ne voulait absolument pas renoncer à l'idée que cela était de la pourriture et il le dit :

— Vous n'avez pas ici de cette saleté ? S'il y en a seulement une botte, je renvoie la marchandise.

— Ça est tout du lin de Lys, dit Vandael.

Il l'offrit à sentir, ouvrant profondément la balle, car les liniers étaient maintenant assez habiles pour ôter de la fibre le relent du bac. Il connaissait le lin au toucher mieux que Mr Stevens à l'odorat et y décelait la douceur de la rivière :

— Nous, petits rouisseurs, n'avons pas de cette pourriture. Vous rendre contents de la marchandise, ça n'est pas bien facile, vous autres Anglais. Vous dites : « Le fond de la balle n'est pas comme le dessus. » Qu'est-ce que nous y pouvons ? On croit que tous les cheveux sont pareils sur la tête d'une femme. Dans le lin il y a la qualité de la terre où il a poussé ; la qualité de l'eau où il a roui ; la force du soleil qui l'a séché. Vous, les Anglais, vous ne voulez pas comprendre ça. Les Allemands l'ont compris.

— De sales chimistes, dit Mr Stevens, qui ont encouragé De Vriese à mettre le lin pourrir dans l'eau chaude. Quand il n'y avait ici que les Anglais comme acheteurs, le lin était bien surveillé, par nous les premiers connaisseurs du monde. Les Allemands ont abimé le métier en acceptant tout.

Vous nous prétendez hautains, brutaux dans les affaires parce que nous renvoyons facilement les balles au lieu de chercher arrangement. Mais sans la règle imposée par nous, votre lin n'aurait pas atteint sa réputation. Vous avez, pendant la guerre, dupé les Allemands jusqu'à mettre des pierres dans les balles envoyées à la Centrale des lins à Breslau. Vous avez récapitulé toutes vos ruses contre l'acheteur ignorant, trompé sur la qualité et le poids. De

Vriese aidait les conseillers du *Rate von Flandern* à réquisitionner nos marchandises à Courtrai.

L'assortisseur offrit deux lots à deux mille francs les cent kilogs, déjà vendus à un filateur de Gand, et pour flatter Mr Stevens fit le prix à l'anglaise, en couronnes à dix francs dix huit centimes. Il ouvrit une balle pour la montrer partout blonde :

— C'est bien ça qu'il faut pour vos numéros.

— Envoyez, dit Mr Stevens.

Il pouvait faire beaucoup de marchés aussi prompts, puis y réfléchir au mieux de ses intérêts.

Mr Stevens n'adorait que le lin de Lys. Tout autre lui était fumier. Le Flamand aimait ce qu'il pouvait vendre. Il disait : « Je m'entends bien avec le lin », parce qu'il savait le tripoter, le farder. Il était en complicité avec lui et non en méfiance et jalousie comme Mr Stevens.

Après cet Anglais vint Pierre Maës, à belle bedaine de viveur de chopes, emballeur qui tenait à Courtrai le café du Tonneau, et une boutique de cigares. Il était ce matin de fort méchante humeur pour avoir vu Mr Stevens faire lui même son marché de lin.

Pierre Maës visitait les marchands de bottes et mettait en balles, pour le compte des acheteurs de Courtrai. Il passait du lin d'une enveloppe dans l'autre, volait le Flamand et l'Anglais. On estimait qu'il n'y avait pas dans cet astucieux commerce du lin de plus grandes canailles que les emballeurs. Leur fortune venait de la paresse des acheteurs qui préféraient attendre la marchandise à Courtrai que courir le pays. Pierre Maës dit à Vandael :

— Tu as vendu deux trop belles balles à Stevens pour quatre mille francs. Je sais à qui les donner pour quatre mille cinq cents. On profite ensemble sur la différence.

— Ça peut aller, dit Vandael, puis il lui fit des reproches : Pour une fois, sais-tu, que l'autre jour je livre la juste balle,

elle me revient avec du lin que jamais je n'avais mis dedans. Ça sert à rien d'être honnête avec toi.

— Pour ça, tu as tort, j'ai porté la juste balle à ton acheteur. Par après je le vois : « Eh bien, dit-il, ce n'est pas pour une fois du lin comme ça que je veux. » Alors j'ai arrangé la balle. Et il te l'a tout de même renvoyée, Ça est dommage, mais ça est ainsi. Toi et moi à la maison, on aurait arrangé ensemble le lin. Mais tu ne viens plus.

Pierre Maës aimait accueillir dans son Café les marchands de bottes. Il prenait profit sur le lin, profit sur les hommes.

Mr Stevens entré chez M. Debakker blâmait les nouveaux procédés de rouissage :

— Encore une invention : la machine à laminer. Autrefois on devait lutter contre De Vriese, maintenant ce sera contre vous. Avec votre ancien travail flamand, nous faisions en Irlande la plus belle toile du monde. Vous changez nos qualités de fabrication en changeant les qualités de la matière filable. Je ne suis preneur que de lin de Lys non laminé. Si vous continuez la tromperie de De Vriese je n'achèterai plus qu'aux petits marchands comme Vandael qui n'ont pas les moyens de tant frauder par la mécanique et la chimie.

M. Debakker, de la race maigre des Flamands bruns, noirauds, rit calmement. Il parlait toujours au client avec belle humeur :

— Avant, on craignait de toucher le lin mouillé, on croyait rompre la fibre. Mon père disait qu'il fallait la laisser vingt-quatre heures au repos après la tirer de la Lys. Quand on inventa le moulin à pédales, vous acheteurs anglais ne vouliez que du lin teillé à main. Puis, contre les usines à teiller au moteur, vous êtes devenus conservateurs du moulin à pédales. Aujourd'hui on ne connaît plus que le teillé mécanique. Les Anglais s'y sont habitués en cinquante ans. Ils s'accoutument lentement à tout. Le

filateur offre deux cents francs de moins de la balle quand il la croit de rouissage artificiel ou laminé, parce que, dit-il, le lin est bon tout de suite, mais dépérit. Ça est curieux. Vous penserez comme vous voudrez. Pourquoi voulez-vous que je vous trompe ? J'ai preneur pour toutes mes qualités de marchandises.

En voilà pour filer les numéros de la Flax Spinning Cº. Du roui à l'eau sans odeur. Des balles bien égales. Quand vous aurez vu le dessus, vous aurez vu le dessous. Ce n'est pas comme chez les petits marchands de bottes. Ils ne sauraient faire une balle de même couleur. On y trouve du blanc et du gris.

— Un homme de votre importance, dit Mr Stevens, ne devrait avoir qu'une sorte de marchandise : la meilleure. Pourquoi ne tenez-vous pas mieux votre tradition ? Devant le vieux rouissage flamand, la filature du monde entier s'incline. Dans ce qui sert à faire le vêtement de l'homme, rien n'est plus doux que la fibre qui vient de la Lys. Pourquoi inventez-vous des routoirs chauffés et des machines à laminer alors que la rivière d'or fera toujours mieux ? Vous me trompez quelquefois parce que je ne peux juger que de l'apparence. Mais aux filatures de la Flax Cº, se révèle la solidité de la fibre. Les lins les plus résistants sur les machines sont ceux de la Lys. Votre laminé ne peut faire que de la trame. La mécanique avec quoi vous l'écrasez lui enlève de son énergie. Dans ce pays de Lys personne n'est conservateur des choses du métier. Vous manquez d'hommes de tradition capables d'accomplir toute leur vie la même chose. On invente trop aujourd'hui. Tout le monde veut faire nouveau. Conservez l'énergie de faire ancien. Il y a du sens commun dans ce qui dure depuis mille ans. Chaque fois qu'une invention apparaît, je compte ce qui se perd de vieux procédés. J'ai vu dans ce pays commencer les bacs à eau chaude et votre réputation baisser par les

novateurs qui rouissaient en huit jours au lieu de quinze. Aujourd'hui, pour aller encore plus vite, vous passez le lin à la mécanique, alors qu'avant il n'était touché que par l'eau, la main de l'homme et le soleil.

Le Flamand caressa comme une bête aimée la filasse blonde et dit :

— Le lin change. Il vieillit dans le monde. Si nous n'allions pas plus vite à le travailler que par le vieux rouissage en rivière, en auriez-vous assez ? Vous êtes responsable de ce que vous nous reprochez. Autrefois, on filait au rouet à pédale ; aujourd'hui vos usines ont vingt mille broches. Pour les alimenter on doit rouir plus vite. En Lys on perd trente pour cent du poids du lin. Pour les laminés on trempe moins et on ne perd que quinze. Personne ne sait pourquoi. De Vriese disait que les fibres sont consommées par l'eau. Les vieux de la Lys répondent qu'il n'y a que les gommes qui fondent.

M. Deprieux, filateur à Lille, entra dans le magasin. Membre important du Comité linier de France, sa figure portait une rude solennité et le contentement d'avoir acheté les deux balles de lin déjà vendues par Vandael à une filature de Gand, à la British Flax C° et à Pierre Maës. M. Debakker mena ce gros industriel voir les sortes de filasse convenant à sa fabrication. M. Deprieux les apprécia ainsi :

— Je prends de tout : Lys, bac, et laminé. Ceux qui ne veulent que du roui en rivière ne savent pas ce qu'on leur passe. La filasse de Lys vous coûte quatre cents francs de frais à la balle et celle de routoir cent quarante. Je le sais. Tenez-m'en compte.

M. Debakker acceptait cela et cherchait mieux encore, comme de donner aux directeurs de filatures des commissions qui leur rendaient sa marchandise aimable et bien filante.

Dix heures du matin, marché fini. Les Flamands allumaient leur longue pipe d'argile ; les Anglais leur courte pipe de bois ; chacun content de la manière dont il avait volé l'autre. Vandael ayant vendu quatre fois sa marchandise, dit à Constant Leynseele :

— Bonne journée. Avec une balle on fera deux dessus de balle pour le Gantois ; avec l'autre deux dessus de balle pour le Lillois, et on trouvera deux autres balles pour l'Anglais. Pierre Maës attendra. Ça fait quatre balles à trouver. Allons chercher du pareil. C'est du laminé que Debakker m'a vendu.

Leynseele s'achemina vers les pays bas de la rivière et Vandael en haut du courant, vers la France. Il s'arrêta d'abord à l'estaminet « De Canada », tenu par un catholique, ancien émigrant. La photographie de prêtres populaires et le crucifix noir étaient au-dessus de l'inscription :

« Vriendelijk Verzocht
Comptant te betalen. »

Le tenancier marchand de lin rendit la monnaie :

— Un franc et septante de retour.

Puis demanda pour le prix de deux balles qu'il avait à vendre, conseil à Vandael qui dit :

— Offre une fois pour voir à douze cents francs. Tout le monde a mis de l'argent sur le lin cette année. Il y a beaucoup de marchands. Toi, avant, tu ne vendais que de la bière et tu faisais la fraude. L'épicier a du lin plein son salon. Le pâtissier de la rue Neuve appareille les bottes et dit : « C'est ma femme qui fait la pâtisserie. » Tout le monde croit trouver la fortune dans le lin. Dépêche-toi de vendre le tien ; dans un mois il ne vaudra pas neuf cents francs.

Ayant bu la grande chope de bière blonde, Vandael se montra encore plus serviable :

— Je prendrais bien à mille cinquante. La mode de ce lin là ne durera pas. C'est du laminé.

— Dommage, dit l'homme à la pipe de terre, que je l'aie déjà vendu à Stevens, l'Anglais de la Flax Cº. Tu ne t'es pas trompé de beaucoup. Il me l'a payé seize cents francs.

— Jamais plus tu ne trouveras un si beau prix pour du lin. Je veux encore te rendre service. Je te prends une balle pour seize cents : le même prix que l'Anglais. Tu en achètes une autre quelque part à douze cents francs, tu mélanges les deux, le beau par-dessus, et tu gagnes encore quatre cents francs.

— Ça, j'ai déjà fait, dit l'homme de l'estaminet. J'ai aussi vendu ces deux balles à un homme de Gand. Alors maintenant il faut que j'en achète deux autres. Tu peux pas me vendre ça toi ?

— Ça est possible. Voilà comme on pourrait faire. Tu me donneras une balle de ce lin ci pour quatorze cents francs et je t'apporterai trois autres balles à treize cents francs, tu gagneras encore six cents francs de plus.

— Ça on peut voir, dit l'homme, et il versa la bière.

Vandael repartit à bicyclette nickelée. Sur l'aire cimentée de la ferme Vandeputte, un homme égrenait du lin au marteau de bois. Il peigna de ses doigts écartés l'échantillon tiédi sur la poitrine de Vandael et dit :

— J'en ai du tout pareil à soixante-dix couronnes.

Vandael se détourna pour partir :

— A soixante-dix couronnes, il vous faut le garder.

Vandeputte lui mit aux épaules ses mains à grosses veines :

— Tu veux trop gagner sur moi. Combien vends-tu aux Anglais ?

— Tous les jours moins cher. Et ils sont malins. Dans six mois ta balle sera revenue quatre ou cinq fois de Courtrai, peut-être d'Angleterre. On la vendra quarante cou-

ronnes pour ne plus la voir. Il n'y a pas plus voleurs que les Anglais. Qu'est-ce qu'on peut nous autres Flamands, contre eux ? C'est pas en t'achetant à soixante-dix couronnes que je leur vendrai à profit.

Il eut le lin, car les gens des petits villages devaient céder leur filasse à ceux de Wevelghem ou de Bisseghem, lieux de marché.

Vandael revint confiant que Leynseele en aurait trouvé une balle et demie, mais il en avait quatre et de fort belle marchandise, dont il étala les échantillons.

— Alors, dit Vandael, on va faire autrement. On a maintenant deux et demie balles en trop. Cherche encore une et demie pour Pierre Maës. Les deux que j'ai placées quatre fois, on ne les donnera à personne puisqu'elles se vendent si bien. On les gardera pour le marché de la semaine prochaine.

M Julius Debakker salua, rue du Persil, à Courtrai, un prêtre conduisant une colonne d'enfants. Il ôtait toujours son chapeau devant les églises et les ecclésiastiques. Il alla aux stores de la British Flax Spinning Co, aussi sombres et frais qu'une cathédrale. Donner le pourboire aux magasiniers qui remuaient silencieusement la filasse blonde lui était un devoir qu'il accomplissait tous les lundis, jour de Bourse au lin, car il ne négligeait rien qui pût faire apprécier sa marchandise. Il savait que le réceptionnaire pouvait tirer du fond des balles les filasses grises ou les y cacher.

Dans la salle de briques roses de la Bourse du Commerce, les Anglais fumaient leurs cigarettes à bout doré et les Flamands leurs cigares de la grosseur du pouce.

Un courtier en graines de lin pour les huileries aborda M. Julius Debakker qui parla avec solennité à ce petit personnage :

— Avec tous mes regrets, je dois vous dire que je n'ai pas maintenant de graines à vous vendre, mon cher.

Un gros homme très noir de poil déposait des échantillons de tourteaux sur un petit comptoir de bois blond. Il parlait à une couple de clients :

— Regarde, vous deux. Mon tourteau casse pas les dents des bestiaux. Un homme en pourrait manger.

Il en mit un morceau à sa bouche :

— Ça est bon pour les bêtes, comme pour nous les croque-monsieur.

M. Julius Debakker ne manquait jamais la Bourse du lundi, afin d'éviter de la fatigue aux acheteurs anglais et de les maintenir dans leurs habitudes de fainéantise heureuses pour la malice des Flamands. A acheter sur échantillon on était toujours volé. Mieux valait voir chaque balle, mais c'était beaucoup de mal que les emballeurs disaient prendre pour eux, pendant que les Anglais durs à se déranger, buvaient du porto mais jugeaient le lin à l'arrivée, ne gardant que le meilleur. Contre cela De Vriese avait autrefois voulu unir les liniers en corporation vendant sous halle, pour rendre les achats définitifs et supprimer les renvois.

M. Julius Debakker, qui savait longtemps réserver ses paroles et ne les dire que prudemment, recommença de convaincre Mr Stevens bien disposé par des boissons fortes :

— Vous reprochez toujours au rouisseur que son travail a changé. Ne direz-vous rien au cultivateur ? Depuis l'emploi des engrais chimiques, la plante est brûlée au pied.

Voyez dans quel pays on travaille si bien que les plus malins acheteurs ne voient pas comment c'est fait : en rivière ou en bacs. Si je vais une fois avec une équipe d'hommes de la Lys, j'obtiendrai du lin blond, là où ils ne savent encore obtenir que le lin bleu ou le lin noir. Avant guerre, je cherchais mes pailles en Normandie, achat sur pied. On s'arrangeait facilement avec le paysan français. Pas riche, il vendait son lin aussitôt récolté, tandis que le paysan hollandais pouvait le garder pour l'année suivante

et attendre la hausse. Il faut semer le lin dans les pays sans orage, où il ne sera pas couché par le vent.

M. Deprieux s'engagea courtoisement dans la conversation et dit à Mr Stevens :

— L'Irlande étant exempte de la conscription militaire, vos filatures de l'Ulster ont gardé leur personnel complet pendant que les Allemands détruisaient nos usines. Vous avez fourni la toile d'aviation. La guerre aérienne a enrichi la filature de lin. Vous nous avez pris nos clients. L'Irlande a alimenté toutes les armées alliées. Aujourd'hui nous sommes obligés de vous demander des machines. L'Allemagne nous a livrés à l'Angleterre. N'est-ce pas vrai, Mr Stevens ?

L'Anglais précipité dans la politique internationale du lin, y parla sans hésitation :

— La guerre de 1914 n'a pas créé la suprématie de l'Angleterre sur la France en filature et en tissus de fin lin. Cela date de beaucoup plus loin. L'Angleterre est la première nation pour l'industrie textile dans le monde. Avant que le coton ne vînt en Europe, les pays de la toile étaient la Flandre, votre Bretagne, votre Cambrésis. Par le coton, l'Angleterre a fait sa grande fortune et en même temps l'Irlande devenait reine du lin. Cela parce que nous sommes les premiers mécaniciens du monde. Personne ne sait mieux que nous faire tourner une broche de filature.

M. Deprieux répondit :

— Chanceuse Irlande. Vos concurrents français ne peuvent rétablir leurs usines qu'en vous achetant des métiers. Le gouvernement anglais est en amitié avec la République des Soviets, ce qui vous permet d'acheter du lin russe. Vous en avez deux mille tonnes à Belfast.

— Pourquoi, demanda Mr Stevens, le vôtre ne fait-il pas de même ?

M. Deprieux hésita. Catholique pratiquant et écono-

miste conservateur, mais intéressé par son industrie à commercer avec les révolutionnaires slaves, il ne voulait pas le proclamer :

— Nous semons, dit-il, pour remplacer le lin russe. On essaie au Maroc, en Tunisie.

M. Julius Debakker vanta la colonisation belge :

— Si nous possédions l'Égypte, nous y sèmerions du lin. Le plus beau rouissage du monde avant la Lys c'était le Nil, du temps des momies. Les Anglais ne font pas de roui au Nil et viennent chercher le roui en Lys.

Mr Stevens épris de vin sucré offrit le porto au café du Damier et continua de dire la gloire de l'Angleterre :

— L'Égypte et l'Est africain, cultivent le lin. Mais nous, Anglais, ne nous pressons pas d'admirer cela. Nous nous servons d'un petit nombre d'idées. Les Français ont besoin d'en changer car ils sont trop intelligents pour paraître garder longtemps les mêmes. L'hostilité de la France et de la Russie est une affaire d'amour. Nous ne comprenons rien à l'amour. La révolution bolchevique russe est pour vous un attentat à l'idée de propriété. Vous resterez toujours des Croisés. Vous n'aimez pas les infidèles. Nous sommes des marchands et nous aimons la clientèle. Nous nous arrangeons très bien avec des gens qui n'ont pas nos idées pourvu que ça nous profite. Conservateurs spirituels, vous inventez de nouvelles manières de toujours penser la même chose.

M. Julius Debakker mit sur la table deux échantillons de lin teillé semblables à des cheveux de femme éclairés de soleil :

— Vous ne trouverez pas dans toute la Russie une poignée de filasse qui vaille celle de la Lys. Nous sommes les premiers liniers du monde. Ça est certain. Il y aura peut-être aussi chez nous la Révolution par les Flamingants, mais ça n'abimera pas le travail comme ont fait les Russes.

Nos prêtres et nos médecins deviennent Flamingants parce qu'ils restent à la campagne avec les paysans. Le petit vicariat déteste la France à cause de la séparation de l'Église et de l'État. Les ingénieurs n'ont pas cette rage. Voyager à l'étranger leur enlève l'esprit flamand. Tous les hommes qui font du commerce doivent écrire en français. Dans la correspondance des maisons de lin de Courtrai, sur dix lettres, cinq sont en anglais, quatre en français, une en flamand.

Mr Stevens remarqua :

— En russie le Bolchevik, ici le Flamingant, en Irlande le Sinn-feiner. Partout le travail du lin touche la révolution. Je ne tirerai pas un coup de fusil sur le Soviet, mais je donnerai beaucoup de mon argent pour abattre le Sinn-Fein. Contre le Flamingant je ne dis rien. Ce n'est pas mon pays et je ne comprends pas que trois millions d'hommes réclament l'usage exclusif d'un dialecte inconnu à tout le reste de la terre. La puissance d'un pays c'est la qualité de son travail. Si en devenant Flamingants libres, vous rouissiez mieux, je vous donnerais raison.

Il mit sa main droite sur la blonde filasse et dit :

— *I love but flax.* Je n'aime que le lin.

Les trois hommes caressaient la douce matière. M. Deprieux parla :

— La France et la Hollande, au lieu de se combattre au temps jadis, auraient dû s'allier contre l'Angleterre. La Flandre veut encore se morceler, séparer Anvers de Bruxelles. S'il y avait union de Rotterdam à Brest, l'Angleterre ne serait pas si forte. L'Allemagne a essayé de réparer l'erreur française en faisant d'Anvers une capitale égale à Londres ; deux villes pareilles, grands ports dans un estuaire. Londres est souveraine d'empire, Anvers devient ennemie de Bruxelles.

M. Julius Debakker donna son opinion :

— Voyez une fois ce que disait De Vriese. Entre la Hollande protestante et la Belgique catholique, ç'a été de même qu'entre l'Irlande et l'Angleterre. La Hollande avant 1830 nous obligeait à parler néerlandais. On a fait la révolution sans arranger l'affaire des langues et ça s'est retourné : les Wallons tyrannisent les Flamands.

Moi je dis : Avec les Allemands ici, ç'a été encore une fois la revanche. Au *Rate von Flanders*, conseil des Flandres, de von Bissingen, on parlait flamand.

La Hollande, pendant la guerre de 1914, a envoyé des fromages aux soldats allemands et a ri des malheurs de la Belgique. Après la guerre elle a donné des places aux activistes, condamnés par Bruxelles.

L'Allemagne cultivait en 1913 douze mille hectares de lin ; en 1920 : quatre-vingt mille hectares, et en 1921 : cent trente-quatre mille.

— Maintenant que nous sommes revenus sur la Lys, dit Mr Stevens, nous ferons encore la loi du lin.

Le 11 juillet, jour anniversaire de la bataille des Éperons d'Or, les grands drapeaux flamands ornèrent Courtrai carillonnante. Sur la façade d'une maison catholique, pendait du toit au sol un chapelet de boules d'or. Les bougies brûlaient dans les niches à vierges. Les Flamingants décorés de la rose jaune à cœur noir, se rassemblaient devant la *Vlaamsch Huis*, Groeninghe Straat. Des gymnastes en maillot blanc marchaient au tambour, escortés de prêtres portant l'insigne du lion noir. Les grosses cloches des églises allongeaient leur son grave sur celui alerte des musiques cadençant le pas des hommes derrière les grandes bannières. Le vent venu de la mer donnait beaucoup de peine à ceux qui en tenaient les hampes terminées en hallebardes ou en fer de lance.

Constant Leynseele arriva en tête des liniers du syndicat chrétien. Solides, résolus comme une troupe de 1302, guidée par Guillaume de Juliers, ils criaient dans la calme ville le vieil orgueil de la mère Flandre. L'hymne du Fauve : *De Vlaamsche Leeuw*, retentissait sur le bruit des accordéons.

Auprès de Constant, porte-bannière, était Julia Vandael'

endimanchée, heureuse dans son cœur et dans sa foi, car elle venait de prier pour son amour, devant la vierge noire de Courtrai.

Une laitière aux larges cruches de cuivre charretées par deux chiens, applaudit les hommes qui marchaient vers le monument de la bataille : *Slag der Gulden Sporen.*

Bras joints, épaules serrées, le rude bataillon flamand, où ne manquaient que les longues piques et les grands couteaux, animait de ses voix et du frappement de ses talons la ville pavée de grès. Les fortes hampes fixées aux façades, toujours prêtes pour le pavoisement, tendaient sur le cortège le salut des lances. Dans les rangs de chaque commune, une femme tenait la boîte où ranger la bannière. Ces gens soigneux venaient au cortège, portant la hampe en deux tronçons, qui s'emboutissaient, et la soie pliée dans son coffre. Ils l'y remettaient après la cérémonie. Les bavettes blanches des prêtres penchés aux fenêtres, remuaient éventées. Le métier flamand passait plus fort qu'une armée, car il ne liait pas les hommes seulement par la puissance d'être du même pays, mais encore par celle de faire le même travail. Héritiers des artisans dont l'outil devenait l'arme et qui avaient même prise, même empoignement du bois ou du fer, pour travailler ou pour tuer, ils retrouvaient l'âme des ouvriers soldats, hommes de travail qui saignèrent à grande joie et sans pitié les nobles hommes de guerre. Les tissus flamands avaient régné sur toute l'Europe et conquis aux villes libres des fortunes dont la plus solide restait celle du lin. Les fileuses, les tisseurs et les foulons de Flandre étaient maintenant remplacés par du travail fait en tous endroits de la terre : France, Angleterre, Amérique, Japon. Roubaix et Tourcoing valaient plus pour la laine et le drap que les anciennes villes de la Flandre comtale.

La dentelle des plaines belges n'était plus première du

monde. Venise, l'Irlande, la France, ouvrageaient le bijou de fil aussi bellement que Malines et Bruges. Mais nulle part ne se faisait un lin pareil à celui de la Lys. Les hommes du Courtraisis demeuraient les premiers liniers de la terre. Par cela revivait dans leur chant le vieil orgueil de Peter Koning syndic des tisserands Brugeois et des trente chefs de métier autrefois rebelles contre Jacques de Châtillon Saint-Pol. Les riches Flamands du parti des lys étaient aujourd'hui les Fransquillons dont les maisons boudaient par leur hampe nue qui semblait l'arme du noble contre le parti du lion noir. La guerre entre les métiers de Flandre et le royaume de France n'était pas finie.

Des sabots encore mouillés de l'eau des bacs résonnaient dans la troupe sévère, où il n'y avait point de rire sur la figure des femmes. Les rudes gens des pays du lin refaisaient la marche des Flamands vers la bataille de Courtrai. Les musiques aux cuivres bien fourbis entraînaient la foule ordonnée sous les bannières des communes : Wevelghem à l'étoffe jaune, Gulleghem à l'étoffe verte. Les prêtres marchaient dans le rang et on voyait grandes ouvertes leurs bouches chanteuses. Les gens sur les portes riaient lorsque manquait de choir un porte-bannière secoué par ce temps venteux. Les fatigués enroulèrent la moitié de l'étoffe autour de la hampe. Malgré la rafale, les toiles blanches des devises à lettres noires portées par deux hommes restaient déployées :

Geen Taal Geen Volk.

Un ivroge excité par les fanfares, quitta son estaminet et dansa le long du cortège. Tonitruant et inoffensif, il levait les mains et tapait du talon. Un vieil homme qui portait à dos la grosse caisse, remuait la tête ébranlée par les coups du gaillard musclé qui frappait en tonnerre la peau blanche et la cimbale claire.

Sur le pont de la Lys, le vent plus fort dans l'espace libre au-dessus de la rivière, se rua sur les bannières et déploya les lions et les vierges, les christs et les saints. La vieille Flandre et le vieux catholicisme alliaient leurs images brodées et leurs chants. Des rangs des femmes venaient les cantiques et de ceux des hommes l'hymne de guerre.

Le grand souffle qui passait sur les étendages apportait l'odeur de putréfaction citronnée. Sur les prairies blondes de lin en chapelettes, pas un homme ne travaillait. C'était le jour où la Flandre chantait. Devant les estaminets socialistes où les accordéons jouaient des airs d'une autre croyance, les crieurs du *Vlaamsche Leeuw* et les femmes des cantiques haussaient leurs voix ; le vieux qui portait la caisse oscillait à l'augmentation de force des coups de batte. Des musiciens quittant le rang entraient boire aux débits catholiques, qui avaient un crucifix au-dessus du comptoir. Ils revenaient vite, les lèvres luisantes de bière, reprendre leur place dans le grand vacarme.

Arrivés au champ de bataille où les hommes de Flandre avaient saigné les Chevaliers de Philippe le Bel, les porte-bannières se hissèrent sur le monument où la Flandre dorée tenait la crinière du lion dont les griffes lacéraient le drapeau fleurdelysé. Un chevalier de granit au visage couvert du heaume, gisait sur la bannière royale.

Constant Leynseele levant haut celle des liniers, piétina l'homme aux éperons d'or vaincu depuis six cents ans.

La fortune des Deprieux, filateurs de lin à Lille, était sagement construite : un tiers en industrie, un tiers en terres, un tiers en rentes.

Le grand-père Cyrille Deprieux, fermier à Cysoing, y cultivait autrefois du lin qu'il teillait et vendait aux filandières de la plaine. Elles craignaient de perdre leur métier si un inventeur gagnait le prix d'un million offert par Napoléon Bonaparte pour le constructeur de la meilleure machine à filer le lin. Cyrille Deprieux fut premier à acheter l'appareil de Philippe de Girard, l'installa à Lille et fila son lin. La ville enlevait à la campagne un de ses plus vieux métiers. Depuis cette audace du paysan devenu industriel, la famille augmenta constamment sa fortune, et aucun chef n'y connut autant de soucis que M. Jean Deprieux en 1921. Crédité de vingt millions pour réparer ses dommages de guerre, il en avait employé dix en construction de bâtiments, car il voulait créer la plus belle filature de lin en France. L'État appauvri ayant différé le paiement des dix autres millions, M. Jean Deprieux manquait d'argent pour achever son plan industriel et ne trouvait d'autre moyen d'en avoir que de vendre du

bien foncier, ce que jamais la famille n'avait fait depuis cent ans qu'elle était riche.

L'usine allait maintenant consommer des fermes, détruire de la rente consolidée. M. Jean Deprieux avait horreur de s'appauvrir : non qu'il fût avare, mais beaucoup plus que cela : jaloux de la fortune des autres. Il subissait l'infini de l'envie qui dépasse l'étendue de l'avarice. Il n'enfermait point sa richesse, il l'étalait, il la voulait connue et appréciée au-dessus de celle d'autrui. Une perte d'argent chez ses rivaux lui pouvait donner une joie plus grande que d'acquérir. Avare, il n'aurait pensé qu'à soi, envieux, il pensait toujours aux autres, tourmenté dans son argent et le leur. Garder ce qu'il avait ne le contentait pas, s'il n'enlevait à ses rivaux ce qu'ils possédaient de plus que lui. Il travaillait fort et risquait sagement pour se trouver chaque année plus riche et empêcher les familles rivales de Lille de dépasser la sienne. M. Synquintin-Six, tissage de toiles, allié des Deprieux, venait d'acheter, place de Tourcoing, pour y établir dépôt et commerce de sa marchandise, une très belle maison. M. Deprieux ne pouvait vendre aucune propriété sans diminuer dans l'opinion publique, sa famille devant celle de M. Synquintin-Six. Il était prêt à tous les labeurs et à toutes les audaces pour éviter cette humiliation. Il songeait à une grande opération d'importation de lins russes à acheter aux Soviets. Son horreur politique de la révolution bolchevik l'émouvait moins que sa rivalité avec son parent.

La famille Deprieux détenait, depuis deux générations, une charge de membre de la Chambre de Commerce de Lille. Pareil honneur n'avait pas encore été fait par cette assemblée de vingt-deux archevêques commerciaux, à M. Synquintin-Six qui patientait, sachant que cette distinction, réservée aux grandes familles, lui serait un jour accordée s'il restait assez longtemps humble dans sa belle fortune.

M. Deprieux la connaissait aussi importante que beaucoup d'autres à Lille qui ne se proclamaient par aucun luxe que les donations aux églises. Des familles dix fois millionnaires mangeaient le soir des tartines beurrées et la viande froide restant du repas de midi. Le salon des négociants boulevard Carnot à Lille, ne recevait que le patronat héréditaire, tandis que le Cercle Industriel et Commercial de Roubaix et Tourcoing accueillait des directeurs d'usines devenus associés. Les barons industriels lillois n'auraient pas joué aux cartes avec ces parvenus. On n'était noble que si l'on avait, comme la famille Deprieux, des usines depuis trois générations. M. Deprieux n'aimait point parader. Sauf des diamants de deux cent mille francs aux oreilles, son épouse, née Six, était simplement mise et allait le dimanche à pied à l'église. Les gens du quartier disaient :

« C'est Madame Deprieux de la Filature, avec son gros bréviaire. »

Son fils aîné, René Deprieux, méritait à vingt-huit ans la réputation d'être impitoyable dans les questions d'argent. On préférait traiter avec son père qu'avec lui. Dans le bureau de la filature où les machines envoyaient le murmure du fleuve de travail et d'or, le fils demanda :

— Si l'État ne nous donne pas dans soixante jours une nouvelle avance de deux millions, que vendrons-nous ?

Le père, amaigri par l'insomnie des échéances, répondit rudement :

— Aie moins facilement l'idée de vendre. On m'a nommé chevalier de la Légion d'honneur parce que j'ai toujours fait honneur à mes affaires, c'est-à-dire gagné beaucoup d'argent. La considération publique à notre égard n'a jamais cessé d'augmenter parce que nous étions chaque année plus riche que l'année précédente. Nous avions vingt mille broches avant guerre, quinze mille sont aujour-

d'hui remontées. Je voulais en installer trente mille. Le pourrai-je ? Quand retrouverons-nous la vie industrielle pleine de sécurité de 1914. Nous pouvions acheter le lin et vendre les paquets de fil un an d'avance. Aujourd'hui nous sommes dans une inquiétude autrefois réservée aux industriels de peu de moyens. Les plus grandes fortunes sont devenues instables. Je calcule au jour le jour. Manquer d'argent est un déshonneur.

M. René Deprieux répondit dans un esprit tout différent :

— Tu as connu la fortune consolidée, je m'arrangerai de la fortune remuante, diminuant aujourd'hui pour s'augmenter demain. S'il faut vendre, vendons sans user notre esprit sur l'idée que cela est une déchéance. Je ne la sens point, car il me paraît possible d'avoir bientôt ma revanche.

M. Jean Deprieux, incapable de renoncer un instant à l'orgueil du vieux riche, s'obstina :

— Songer à une revanche, c'est avoir accepté une défaite. Tu t'éloignes de la tradition des Deprieux. Tu as l'esprit du joueur : perdre aujourd'hui, gagner demain. Jamais notre maison n'aura été en si grand danger que gouvernée avec ces fantaisies.

— Je ne les crée point, dit René Deprieux. Je m'en arrange. Résignons-nous habilement à supporter bien des choses que nous n'aurions pas souhaitées. Nous achetons du lin aux révolutionnaires russes et nous vendons de la toile aux Allemands. Il est préférable de rechercher ces formes de commerce que d'y être devancés par nos concurrents. L'apparence de notre fortune dans Lille ne m'empêche pas de dormir. Ce n'est pas l'argent détenu qui fait aujourd'hui la force d'un homme ; mais la possibilité d'en gagner. Ce qu'on tient perd de la valeur chaque jour ; la puissance d'acquérir s'exerce sur la valeur présente. Malheur à la fortune vieillie. Je me sens capable d'en faire un

jeune dans les circonstances de mon temps, quelles qu'elles soient. La différence de toi à moi est que je ne regrette rien et que j'espère tout. Ce qui ne doit pas diminuer, c'est notre qualité de travail. Restons les fabricants du plus beau fil de France. C'est une valeur que les temps ne changent pas. Le cours de notre portefeuille, le prix de nos terres, de nos bâtiments et de nos métiers peut varier, mais non la qualité de notre marchandise.

Gardant chacun sa manière de penser, ils allèrent voir les balles arrivées du pays de Lys. Ouvertes dans un magasin privé de soleil, elles répandaient leur parfum acidulé dans l'ombre doucement humide par quoi le lin restait souple et nerveux. Julien Browaeys, classeur, vérifiait les bottes. Depuis trente-cinq ans à la filature Deprieux, il y avait tenu tous les postes. La douce fibre lui était comme un enfant. Il l'adorait, la remuait par des gestes semblables à des caresses, appariant les bottes pour éviter la différence de couleur et de résistance dans la continuité d'une même partie de fil. Il avait travaillé les lins de Bergues rouis dans les fossés de la vieille ville fortifiée ; ceux de Thielt, englués dans les puits savonneux ; ceux de Lambersart exposés sur les prés des bords de Deule ; ceux de Leforest plongés dans l'eau morte des marais ; ceux de Flines, lins de rivière autrefois aussi beaux que les lins de Lys ; ceux d'Hasnon, près Valenciennes, si fins ; les blancs de Wawrin à forte fibre ; ceux de la Scarpe déliés et énergiques, aimés par les dentellières ; les noirs lins picards de Doullens ; les lins du pays de Cau dont on faisait en Normandie si belle toile ; les rudes lins de Bretagne chanvreux ; les lins de Vendée et d'Anjou ; toutes les fines sortes flamandes de Courtrai à Bruges ; les lins de Hollande.

En 1860, la filature Deprieux travaillait encore autant de lins français que belges ; puis arriva la masse des filasses russes, dont la place était aujourd'hui vacante. Les étages

du magasin contenaient peu de balles ; toute la matière restait au rez-de-chaussée, à l'endroit de manutention facile. Il fallait l'arrivée des cargaisons de Riga pour remettre en la filature la vieille abondance. Parce qu'à sept cents lieues de lui, des hommes avaient sur la propriété des idées différentes des siennes, M. Jean Deprieux sentait branler la vieille fortune de sa prudente et obstinée famille.

M. René Deprieux examina deux balles de M. Julius Debakker et une de Jan Vandael, destinées à du fil livrable au tissage Wavelet, à Cambrai. M. René Deprieux demanda au directeur, M. Arlequeuw :

— Parviendrons-nous en numéro 220 à une qualité égale à celle que nous faisions avant guerre ?

M. Arlequeuw avait commencé à neuf ans comme gamin de machine sur des presses semblables à celles dessinées par Philippe de Girard. Le père de M. Jean Deprieux, Omer Deprieux, fils du fondateur de l'usine, proclamait une curieuse idée sur le recrutement du personnel. Il disait : « Le meilleur est celui que j'ai. »

Il ne renvoyait jamais personne et prenait parmi les anciens de la maison, le directeur. Cette pratique avait formé des ouvriers comme Julien Browaeys et un chef tel que M. Arlequeuw, passé par tous les postes. M. Jean Deprieux appliquait à sa fortune la même sensibilité que le grand-père Omer Deprieux à son personnel. L'ancêtre disait : « mes ouvriers » ; le petit-fils disait : « mes maisons » et ne voulait rien vendre, rien quitter. Mais il devait renoncer à considérer le personnel comme sa propriété. L'idée de servitude à vie ne demeurait valable que pour les directeurs et les employés de bureau. Le grand-père Omer Deprieux avait voulu voir toujours les mêmes têtes d'ouvriers, son fils ne prétendait que conserver les mêmes propriétés. Le petit-fils, René Deprieux, s'arrangeait de changer d'ouvriers et de biens, car il était homme d'une

époque d'instabilité. Il acceptait toutes luttes et ne trouvait déplaisir qu'à y être vaincu.

Au temps où le grand-père Omer Deprieux, ayant vu la parfaite habileté de l'ouvrier Arlequeuw sur les plus fines sortes de lin, le voulut faire contremaître puis directeur, il connut que cet homme, si capable d'apprécier la matière, ne pouvait compter que les choses touchées par ses mains. Il ne comprenait pas l'idée de moyenne. M. Omer Deprieux mit deux ans à lui enseigner qu'acheter une balle de lin à cent cinquante francs et une autre à deux cents francs était comme d'en acquérir deux à cent soixante-quinze francs chacune. Quand ce patron tenace eut fait comprendre à l'ouvrier Arlequeuw l'opération double, il le nomma directeur et mourut.

Arlequeuw devenu arithméticien du lin régissait aujourd'hui l'usine. Il dit à M. René Deprieux :

— La fabrication vaudra celle d'avant guerre. Avant six mois nous serons au point. J'y pense tout le temps. J'ai eu du souci dans le métier, quand les sortes de lin diminuaient de qualité, mais un chagrin aussi grand que de voir les Allemands enlever le matériel de l'usine, je ne croyais pas qu'un homme comme moi pouvait l'endurer et travailler encore après, tout refaire. Quand ils ont déménagé les métiers, je me suis dit : « L'usine est perdue et moi aussi. Je ne verrai plus jamais filer du beau lin. » L'usine a ressuscité. On a racheté des métiers. La perfection reviendra. Le numéro 220 pour M. Wavelet vous en serez content.

Les varouleurs qui vont et roulent dans l'usine menaient les filasses classées aux émoucheteurs qui les passaient sur les peignes à longues aiguilles. Depuis le fond des temps où l'homme avait commencé de travailler la plante textile, ce mouvement de main s'accomplissait semblable à celui que font les femmes avant de tresser leurs cheveux. La besogne

s'achevait sur les peigneuses mécaniques armées de pointes d'abord placées à l'intervalle de quatre pouces puis de deux et qui se resserraient sur les tabliers mouvants jusqu'à quarante-huit par pouce. A tout moment de la préparation de la fibre, M. Arlequeuw distinguait le sens de la végétation, par la différence d'épaisseur et de couleur entre la tête plus fine, blanchie d'insolation et le pied coloré par l'ombre. Les gamins de machine frappant métal sur métal tiraient bruit de cloche d'une sonore barre d'acier pendue auprès d'eux ; ils signalaient par ce tapement qu'ils allaient manquer de lin pour approvisionner leur peigneuse. Le dernier fils de Julien Browaeys qui avait treize ans et pas beaucoup de viande sur les os, remuait vite ses minces bras pour servir la mécanique où il n'était que comme un engrenage de chair. Le roulement d'aiguilles griffant le lin en retirait d'abord les fines étoupes de tête, dont l'amas léger semblait la frisure d'une femme blonde. Le petit Gustave Browaeys devait obéir à la machine qui grondait. Mais plus terrible était son silence. S'il la laissait manquer de lin et débrayait, le contremaître du peignage arrivait et il ne faisait pas bon vivre.

M. Jean Deprieux chef de maison endurait des insomnies et des cauchemars par ses échéances et Gustave Browaeys autant par sa peigneuse. Il l'entendait la nuit. Il n'était pas seulement Gustave Browaeys, mais Gustave Browaeys Peigneuse, esclave de cette machine saccadée qui le secouait sur son estrade de bois. Elle avait une voix de maître et un visage de fer. Lui incorporé à elle, joint de chair dans son métal, cadençait ses bras au rythme de son battement.

M. Arlequeuw aimait le peignage à main, aboli dans les usines filant les gros numéros et ici conservé pour affiner le travail des mécaniques. Le vieux linier gardait fidèle amour aux formes anciennes de son métier. Les peignerons du banc recevaient chacun toujours la même qualité de

lin de manière à garder une main très sensible, jamais étonnée Les premiers à plus haut salaire : vingt francs par jour, travaillaient les sortes les plus déliées. M. Arlequeuw ne laissait jamais ses ouvriers tout un jour sans encouragement. Aucun contremaître n'avait voix et cri sur eux. Leur travail si fin ne relevait que de leur probité. Ils assortissaient la couleur et la souplesse des fibres. M. Arlequeuw rectifiait les classements ou louait le travail parfait.

Comme Gustave Browaeys gamin de machine vivait dans le rythme de la mécanique, les peignerons qui maintenaient au métier sa forme ancestrale, vivaient dans la douceur du lin, dominateur, magistrat de toutes les sensibilités, de tous les gestes, de toutes les pensées.

M. Arlequeuw parla bas et rudement à Frehaux, un repasseur habile à qui il fallait chaque semaine reprocher de se saoûler le lundi.

L'homme se justifia :

— Ma femme et mes enfants ont le pain, la viande et la bière. Le reste je peux le boire.

Frehaux avait pris dans une filature de gros l'habitude d'avoir très soif quand pour nettoyer les peigneuses on arrêtait la ventilation. Les pellicules du lin faisaient alors un crépuscule triste dans la salle aux machines immobiles. Pendant une demi-journée les ouvriers mangeaient de la poussière pour toute la semaine. Ce fignoleur allait très vite à l'ouvrage et ne laissait pas le cordon chauffer dans sa main ; il travaillait haut sur le peigne, n'en touchant que les pointes, tandis que d'autres tassaient la matière entre les aiguilles d'acier.

La jolie filasse était par ces ouvriers enfin réduite à ses plus longues fibres après tant de manutentions qui depuis les moulins à teiller du pays de Lys la décimaient, enlevant les étoupes pour ne laisser que les beaux brins.

André Vast, homme de trente ans, faisait dans la deuxième équipe, bellement sa besogne et toujours content, heureux en amour, ayant épousé Marcelle la fileuse, dans les mains de qui passerait le lin peigné par lui. La tradition de l'usine était d'encourager les mariages. L'esprit de famille donnait du sérieux au personnel. M. Arlequeuw disait qu'il n'y avait pas de plus vilaine engeance que les célibataires comme Verbecq, encore un peigneron habile, mais un caractère dangereux. Syndiqué et parleur, il s'attirait du directeur des reproches comme celui-ci : « Vous avez trop d'idées pour un peigneron. Aimez votre travail et pratiquez la messe. Le lin et Dieu suffisent pour le bonheur d'un homme. »

M. Jean Deprieux s'enorgueillissait de son métier de linier, plus difficile que celui de filateur de coton, que n'importe qui pouvait faire, pourvu qu'il fût riche. Dans le coton il ne fallait que savoir acheter, tandis que le filateur de lin après ses approvisionnements avait encore une savante besogne : le classement de la marchandise.

M. Arlequeuw disait :

« Dans le lin, on apprend toujours. »

Il se plaignait de manquer de personnel pour ce qu'il estimait le plus beau métier du monde. Le grand-père Omer Deprieux faisait autrefois la même plainte.

Deux malédictions pesaient sur cette usine : la poussière, la buée. Marie Browaeys qui avait seize ans et un caractère difficile, connaissait les filatures de gros où on mangeait du lin, tant les machines exhalaient de débris pulvérisés. Cette pâle fille, rebelle à son père, Julien Browaeys, qui voulait maintenir toute sa famille dans la filature Deprieux, roulait d'une usine à l'autre. Elle réclamait son compte et s'en allait doucement. Son père s'excusait auprès de M. Arlequeuw :

« C'est pas une mauvaise fille, mais elle aime changer de place. »

Cette nomade avait vu des filatures où le samedi, on enlevait la poussière par sacs sous les bâtis des machines de préparation. Les ouvrières se voilaient les cheveux, jamais la bouche. A l'usine Dereumaux d'où elle venait, les femmes disaient filer du crottin de cheval, tellement de brins de paille restaient dans la grosse fibre mal peignée. Le tarif de paie étant basé sur la vitesse de rotation des broches le directeur venait la nuit changer le pas des engrenages et avancer d'une dent le pignon qui commandait le nombre de tours. Ainsi il augmentait clandestinement la torsion sans élever le salaire.

Marie Browaeys détestait ce métier qui l'enlaidissait. Elle enviait les filles de la couture, de la mode, assises dans des salles sans machines ; elles pouvaient mettre un ruban à leurs cheveux, une fleur à leur corsage. Naguère varouleuse aux pieds nus, Marie Browaeys rêvait d'aller au travail en petits souliers et de marcher sur du parquet sec. Jamais cela ne lui serait possible car elle ne connaissait point d'autre métier que filer : le plus vilain qu'une femme pût faire.

M. Arlequeuw ne s'y trompait pas ; il disait :

« C'est une fille qui n'aime point le lin. »

Mais il la réembauchait toujours, car le temps n'était plus où les femmes et les enfants attendaient à la porte.

Marie Browaeys voulait un travail qui n'abimât pas son teint, comme au dévidage qu'on appelait le salon de la filature. Les femmes y travaillaient sur le fil achevé, sorti des poussières et des buées. A chaque retour, Marie Browaeys retrouvait au même banc à broches, Rose Vast, régulière et contente, réjouie par le virement rapide des broches et qui passait avec goût le torchon d'essuyage sur les aciers luisants. Coquette de son outil plus que d'elle-même, elle l'époussiérait mieux qu'elle ne faisait à ses cheveux.

Des bancs à broches portaient en peinture blanche la marque de réquisition de l'armée allemande. M. Deprieux les avait repris chez un filateur de Leipzig. Il ne pouvait ressaisir la partie de son matériel expédiée à Prague. Les filateurs bohémiens l'ayant acheté aux Allemands refusaient de le rendre.

M. Deprieux commandait aux constructeurs anglais de l'outillage neuf pour filer jusqu'au numéro 350, le plus fin possible sur machines.

André Vast peigneron, qui aimait le lin, frère de Rose Vast qui aimait son banc à broches, avait pour femme la fileuse Marcelle, qui adorait son enfant. Elle mettait chaque matin son poupon de six mois à la crèche blanche et bleue où Amélie Debock, vieille fileuse à peau exsangue, bouillie par la vapeur d'eau, gardait les nourrissons des ouvrières. Marcelle Vast se plaisait dans cette filature de fin, la plus propre qu'elle connut. Elle avait travaillé dans le gros au sec et au mouillé, anémiée dans la buée après avoir toussé dans la poussière. La résistante filasse ne s'allongeait bien que trempée dans l'eau chaude. On ne filait à sec que les gros numéros. L'auge imaginée par Philippe de Girard remplaçait les doigts mouillés de l'ancienne fileuse dont la salive tiédissait la fibre. La force motrice de trois cents chevaux succédait à la pédale du rouet pour tirer et tordre le beau lin.

Marcelle Vast, fileuse mécanicienne en salle chauffée à 35 degrés, vivait pieds et bras nus, vêtue d'une chemise et d'un jupon, sur quoi elle liait un sac de jute pour se protéger contre les gouttelettes lancées par les broches virant le fil mouillé. Sur une longueur de bâti de sept mètres cin-

quante, Marcelle Vast soignait trois cent seize broches pour le numéro 180, et autant derrière elle, car elle surveillait deux faces : six cent trente-deux bobines où son regard guettait patiemment la casse.

Les augées d'eau à soixante-dix degrés baignant les mèches de lin émettaient la vapeur nécessaire à cette salle, dont la moiteur torride assurait la qualité du filage. La fibre coriace ne perdait ses gommes que dans la rivière ou le marais et ne s'allongeait aisément que dans le brouillard chaud. A tous moments du travail de cette belle matière l'humidité régnait. Les pays secs ne pouvaient filer. Le meilleur travail se faisait en Flandre et en Irlande. Ce métier autrefois confiné en salles closes, pour garder sur le lin la chaleur et l'humidité, diminuait peu à peu ses crasses et ses infirmités, l'obscurité de son atmosphère de poussière et de vapeur d'eau.

Au temps que M. Omer Deprieux filait les numéros moyens, la carderie des étoupes était au sous-sol. M. Jean Deprieux se demandait comment des hommes avaient pu vivre enterrés dans la poussière de cette cave, aujourd'hui devenue le magasin à lin peigné.

Ce vieux métier d'air puant où les ouvriers buvaient le genièvre croyant se désétouffer, avait fait tousser à sang et à mort des hommes et des femmes. La tuberculose persistait parmi leurs descendants. La destruction de beaucoup d'outillage par la guerre remettait une partie du travail sur sa forme ancienne.

Le samedi, les nettoyeurs des cardes enroulaient une guenille devant leur bouche, se masquaient de chiffons contre la poussière qui les dévorait dans une douce et profonde étreinte. Le manque de ventilation recréait la vieille atmosphère de la chambre close. Les ouvriers privés d'air extérieur respiraient leur haleine confinée entre des murs bien épais. Dans la salle de filature au mouillé, les femmes

vivaient les pieds dans l'eau. Le thermomètre appliqué à une colonne de soutènement portait sur sa planchette des inscriptions déteintes :

A douze degrés : orangers ; à vingt-deux : chambre de malade ; à trente-quatre : bain ordinaire, ce qui était la température moyenne pour faire du beau et fin fil. Il y fallait la chaleur comme au fer, mais la chaleur humide, le vieux salivage de la quenouilleuse, la tiédeur de la bouche humaine. Si l'ouvrier du métal pouvait parfois s'éloigner de la flamme, quérir le frais, la fileuse restait enclose dans la moiteur propice au fil. Le moindre courant d'air tendait la fibre qui cassait sur les bobineaux.

Des tatouages ornaient la peau blême des bras nus. Des femmes étaient, comme du beau linge, marquées d'initiales entrelacées. Un varouleur de quatorze ans, aux genoux déjà enflés, semblait un cadavre debout : une figure de noyé. La poussière des préparations et la vapeur d'eau du filage abondaient moins chez M. Deprieux que dans une filature de gros, cependant il ne les régissait pas jusqu'à abolir leur vagabondage. De l'entrée de la salle au mouillé, on ne distinguait pas le visage des fileuses sur les derniers métiers. Cela permit à M. René Deprieux une illusion curieuse venue de ce qu'il pensait beaucoup à Mlle Jeanne Wavelet, tissage de batistes, Cambrai, qui était belle fille aux cheveux couleur de cendre. Dans le nuage de chaudes vapeurs blanches il crut soudain la voir, douce, silencieuse et rayonnante. Il avançait vers la jolie figure nimbée de brouillard et reconnut de près celle de Marcelle Vast, la fileuse. Étonné qu'une ouvrière le pût halluciner ainsi, il la regarda comme si elle était une femme qu'un patron pût regarder et il vit de jolis yeux gris semblables à ceux de Mlle Wavelet, mais dans un visage très pâle.

La famille Deprieux ne méprisait pas les travailleurs. Le

grand-père Omer disait : « Il faut bien traiter l'ouvrier. » Mais jamais M. René Deprieux n'avait accordé une promotion morale aussi considérable que celle qu'il consentait tout à coup à Marcelle Vast en la comparant à Mlle Jeanne Wavelet. Ce doux visage dans le brouillard venu des augées d'eau chaude révélait à M. René Deprieux l'humanité de ces êtres qu'il appelait : le personnel.

Le fils du patron parla à cette fileuse aux beaux yeux et ne put lui dire que des choses habituelles :

— « Ça file bien ? Ça ne tire pas ? » mais du même ton qu'il aurait tenu à Mlle Jeanne Wavelet des propos de tendresse.

Le roulement des métiers obligeait à se parler de près et en-dessous du vacarme. Lever la voix au-dessus ne portait pas mieux le son. Marcelle Vast répondit doucement qu'elle était contente. Comme au temps de la quenouille dont la fibre s'allongeait dans ses doigts, la fileuse percevait le tirage, la raideur de la matière ou sa docilité. Quand les rouleaux de buis entre lesquels passait le fil en avaient pris l'empreinte ténue, cela se sentait dans l'allure du métier devenu bien allant.

Ces choses importaient à l'âme de Marcelle Vast, faite des soucis de son métier et à la fortune de M. René Deprieux construite par la réussite du travail. Si la matière résistait trop, il fallait sous-filer en numéro plus gros 110 au lieu de 120, ce qui détruisait le bénéfice. Parfois le lin y allait de soi, se tendait si facilement qu'on pouvait sur-filer, obtenir du 125 avec une mèche préparée pour du 120 et le bénéfice s'allongeait avec le lin. Ces calculs occupaient M. René Deprieux quand il passait devant les métiers, mais aujourd'hui il ajoutait à la sympathie pour le fil, le respect pour la fileuse. Il lui parlait du travail avec amitié et elle répondait timidement, gênée par cette bienveillance. Il se rappela qu'elle avait un enfant et l'en

félicita selon la tradition des Deprieux, avec honneur et charité :

— Vous êtes une femme de mérite. On vous a donné une bonne layette ?

L'usine et le monde devinrent beaux pour Marcelle Vast. On lui parlait de son enfant ; elle sourit. M. René Deprieux vit sur la figure blême de l'ouvrière l'âme paraître comme un matin de soleil sur la plaine. Il s'éloigna étonné par cette lumière humaine dans un être qu'il payait huit francs par jour.

La soigneuse de fil recommença de marcher devant les broches qui crachaient sur ses pieds nus des gouttelettes d'eau chaude. La légende corporative disait qu'autrefois ces ouvrières devenaient pédauques, l'intervalle des orteils comblé d'excroissances créées par le gonflement de la peau toujours humide et couverte de débris en putréfaction.

L'odeur du rouissage enclose dans les fibres, revivait dans la salle, mais plus discrètement qu'aux filatures de gros qui projetaient beaucoup de débris vite puants à cette forte température. Le caniveau d'écoulement n'entraînait ici que des gouttes au lieu du ruisselet d'eau et des moisissures émis par le travail des forts fils. Marcelle Vast avait travaillé dans des salles où, quand le vent soufflait du Nord, les brins de lin cassaient à cause de la raideur que la froidure et la sécheresse de l'air donnaient à la fibre. Ici elle avait métier plus heureux ; bien servie par les varouleurs que commandait au sifflet Croquecelle, le chef démonteur. Il lançait dans le brouillard tiède des bruits de bête rageuse, alors une brigade de dix garçons et filles accourait sur le métier aux bobineaux pleins, ce qui arriva pour ceux de Marcelle Vast juste comme M. René Deprieux la quittait. Elle leva la main vers Croquecelle qui aligna dix petits va nu-pieds. Pendant le temps de démontage des bobines, les fileuses mères pouvaient allaiter dans la crèche

dallée et murée de céramique où la vieille Amélie Debock surveillait les berceaux. Cette ancienne fileuse au mouillé recevait plusieurs fois la semaine la visite de Mme Deprieux, abondante en bonnes œuvres, mais dans son quartier. La grande dame de filature enseignait à son curé les principes en usage depuis quatre générations dans la famille :

— Il faut de la justice dans la charité et ne pas distribuer au hasard l'argent que je donne. Si les familles des ouvriers de M. Synquintin-Six y ont part, c'est inique. Que Mme Synquintin-Six s'occupe elle-même de ses ouvriers comme moi des miens. Chacun ses ouvriers.

Mme Deprieux avait orné la crèche d'un crucifix de bois noir, croisé d'une branche de buis. Elle accomplissait toute sa bienfaisance sous les signes de la croix et du rameau. Elle y joignait l'image du sacré cœur de Jésus, rouge entouré d'une couronne d'épines.

Le viscère sacré était à plusieurs endroits de la salle et sur le battant de porte, de manière qu'on ne pût entrer ni sortir sans être rappelé à l'invocation par les vives couleurs de cette divine anatomie. Les pratiques et les images de la religion catholique limitaient les gestes, les pensées et les regards de Mme Deprieux. Elle avait un crucifix dans sa chambre à coucher, un dans sa cuisine. Toute sa vie, ses sommeils et ses petits plats s'accomplissaient sous la figure de Jésus. Elle disait : « Je pratique ». Sa réputation dans la société lilloise en était grande et on lui faisait souvent ce compliment : « Vous qui êtes une si fidèle pratiquante » ; car elle ne manquait aucune espèce d'offices à l'église du Sacré-Cœur. Elle priait assidûment et visitait ses ouvriers. Ainsi elle parcourait les limites du royaume de Dieu. Sans méchanceté et sans imprudence elle ne médisait pas du prochain et ne le secourait qu'après avoir pris des renseignements. Très ordonnée, elle connaissait au dernier tor-

chon le compte de son linge et elle y triait pour fournir la crèche de layettes et de draps.

Amélie Debock était certaine de plaire à Mme Deprieux en s'inclinant devant le Sacré-Cœur et en chassant les mouches des berceaux, car la grande dame de filature recommandait l'exacte dévotion et la grande propreté.

Marcelle Vast prit sa petite qui déjà savait rire. Le sein mouillé par la vapeur des bacs sortit de la rude chemise écrue ; l'enfant absorbait avec le lait le goût du métier présent sur la peau suante. Une dévideuse qui travaillait en corsage mettait plus longtemps à se défaire que la moite fileuse demi-nue pour le travail torride.

Le bruit de l'usine régnait par-dessus le vagissement des enfants. La quenouilleuse mécanique de quinze mille broches émettait la trépidation du labeur d'où Marcelle Vast était un moment absente pour donner le lait et la vie à sa petite fille. Elle la câlinait en lui promettant à voix basse belle vie :

— Tu ne seras pas fileuse au lin, parce qu'il faut mettre son enfant à la crèche et toujours penser au fil qui casse, au varouleur qui ne démonte pas assez vite, aux bobineaux qui amènent de mauvaises mèches de la préparation. Le vilain vent du Nord rend malheureuse à filer le lin. Tu ne travailleras pas debout, pieds nus dans le chaud mouillé, mais avec des bottines et tu respireras le bon air du dehors. Tu ne seras point enfermée dans la vapeur. Je le demande tous les jours au petit Jésus joli comme toi.

Les saintes images que Mme Deprieux mettait dans la crèche pour protéger l'usine, Marcelle Vast les implorait pour que sa fille ne devint pas varouleuse.

Quand les affaires de la filature allaient bien, Mme Deprieux disait : « Nous sommes protégés », car elle attribuait tout à Dieu. Marcelle Vast voulait aussi être protégée, pour que son enfant ne fût pas fileuse. L'ouvrière priant sus au

métier, élevait sur l'usine sa douce malédiction par quoi les broches un jour s'arrêteraient faute de mains. Julia Vandael qui aimait rouir en Lys mettrait ses enfants dans la chambre aux douces filasses. Marcelle Vast éloignerait sa petite de la filature où le Dieu lin subissait l'anathème parce que la fibre coriace ne s'allongeait finement que dans la chaleur humide qui abîmait la peau de la femme, au lieu que les rouisseurs travaillaient au plein soleil. Marcelle Vast voulait que son enfant eût des joues roses loin du métier cloaque. Elle recoucha sa pouponne aux lèvres lactées et l'endormit de la *chanson dormoire* des femmes à quenouille et à rouet, des dentellières à broquelets, comme elles nommaient les fuseaux, de toutes les ouvrières du fil dont les machines aujourd'hui remplaçaient les mains.

La voix tendre sous le grand bruit des métiers disait les paroles de la vieille misère flamande, la chanson de la mère dont l'enfant doit dormir sagement, car il faut qu'elle travaille :

« Dors mon petit Quinquin
mon petit poussin, mon petit rougin. »

Par-dessus le chant de la fileuse, la grande quenouille à trois cents chevaux vapeur élevait son hymne métallique. La mère due à son métier y allait à reculons berçant encore à voix aimante :

« Tu me feras bien du chagrin
si tu ne dors point jusqu'à demain. »

L'ouvrière à peau bouillie reparut dans la brume de la salle. Bientôt le coup de sifflet de midi arrêta le virement des broches. Des femmes mangeaient assises contre le mur. Des varouleurs cherchaient après le repas des coins où dormir, garçons et filles demi-nus. Ce travail de pauvres

gens montrant beaucoup de peau créait le vice. Une adolescente autrefois très régulière manquait maintenant un jour par semaine et répondait à M. Arlequeuw : « Avant je n'en avais pas le moyen », ce qui signifiait qu'elle ne pouvait que depuis peu utiliser son sexe. Rien de plus que des absences de vicieuses et des tripotages dans les coins ne se passait dans cette filature surveillée où travaillaient les filles les plus estimées dans le quartier.

M. Arlequeuw venait de renvoyer une fileuse de trente-cinq ans, parfaite ouvrière qui à l'heure de midi enseignait aux petits varouleurs autre chose que le métier.

Une fille tancée pour l'absence du lundi se justifia ainsi :

— J'ai bien bu, bien mangé, bien fait l'amour et j'ai gagné vingt francs. Ça vaut mieux que filer au mouillé.

Dans d'autres usines la sensualité de l'heure de midi avait plus libre exercice. Une femme racontait l'aventure d'un directeur du quartier de la Madeleine, dont la jeunesse énervait les ouvrières. Comme il traversait la salle au mouillé douze fileuses se mirent nues, ce qui fut vite fait, n'ayant sur elles que jupon et chemise, et elles dansèrent la ronde autour de l'homme confus et affolé qui n'osait les toucher pour rompre leur cercle.

A la reprise, Croquecelle envoya au dévidage par le monte-charge, les caisses de bobines pleines.

Les fileuses ne pouvaient voir la rue par le double vitrage opaque qui protégeait la salle contre l'atmosphère du dehors. Hermétiques dans un air composé, elles vivaient en boîte de vapeur dont elles ne distinguaient pas toujours les murs. Au dévidage, la lumière entrait franche par les vitrages limpides entourant cette salle où il fallait découvrir les défauts du fil.

Après le grand vacarme ferré de la filature, les dévidoirs à rayon de bois faisaient un bruit de crécelle un peu branlante, mécanique moins bien ajustée que les métiers à filer

dont les broches tournaient avec une vigoureuse perfection Les vives mains des dévideuses renouaient le fil menu, depuis le plus fin que la machine put faire : pesant deux kilogs le paquet de 360.000 yards, mesure anglaise régissant dans le monde entier la filature de lin. Chaque femme ébranlée par le roulement de la grande bobine, guettait de 25 à 40 fils. Toutes les ouvrières de la filature souhaitaient faire ce travail car on y était propre et vêtue. Les dévideuses gardaient le teint frais, un ruban aux cheveux et une fleur au corsage qui se serait fanée d'entrer dans la salle de filature où la peau des ouvrières rebouillies blémissait.

L'odeur citronnée de la Lys, impérissable dans le lin, redevenait fine et douce ici où aucune forte chaleur ne l'exaspérait. La rivière de Courtrai maintenait l'autorité du parfum imprégné dans la fibre. Un sourire d'ondine blonde palpitait dans ces fils d'une finesse de cheveux. L'odeur venait plus forte du lieu d'emperchage, au bout de la salle où des hommes portaient les écheveaux pour les tendre à sécher.

M. Deprieux voulait la ventilation d'air chaud qui aurait en quelques minutes retiré du fil l'excès d'eau pris dans les augées de filature ; M. Arlequeuw préférait le séchage à l'air libre. Il avait pour le lin les mêmes soins que pour un enfant aimé et s'appliquait à ne pas trop le contraindre. Il disait que les brusques changements de température, l'essorage emportant l'humidité dans la trombe d'air soufflée par des ventilateurs faisaient dans la fibre, du chaud et froid qui fêlait le brin. M. Arlequeuw souffrait dans le lin. Il le voulait de belle santé, heureux et puissant, sauvé de la brutalité des traitements rapides.

Les visiteuses, vieilles ouvrières qui regardaient les écheveaux finis pour en corriger les défauts, exposaient sur une feuille de papier les minimes matières qu'elles trou-

vaient dans la fibre : brindilles de paille restées malgré la finesse de peignage et de préparation ; boutons formés par des nœuds.

M. Arlequeuw passait tous les jours voir ces femmes qui usaient leurs yeux. Il comptait leurs trophées de travail final sur la perfection du fil. Dans les trente-trois kilomètres comptés au paquet, le regard des visiteuses avait suivi minutieusement tout le parcours pour retirer cinq ou six menus grains de paille ou d'étoupe. Autant que de la peine des mains, le fil était fait de la peine des yeux. Tant de femmes l'avaient surveillé dans tous ses allongements et ses déroulements que la longueur de regard mesurait plusieurs fois sa longueur de matière. Aucun paquet de fil n'était ici plus lourd que onze kilogs, qui était le poids de cent écheveaux du numéro 50, le plus gros calibre filé par M. Deprieux. Dans cette linerie de fin, la production de tous métiers pour une journée pouvait tenir sur le dos d'un homme, tandis que dans une filature de gros il fallait des chevaux pour enlever la charge faite de paquets pesant 180 kilogs pour le numéro 3.

Sous le commandement du sifflet, l'usine arrêta son grand bruit de rouet. Journée finie, tous sortaient : les fileuses en sabots, les dévideuses en souliers, emportant dans leurs habits et leurs cheveux l'odeur de la Lys émanée du lin. Une filature voisine faisant à sec les gros numéros émettait ses derniers brins d'étoupes brunes qui se mêlaient aux flocons blancs soufflés par une filature de coton.

Les noirets : parcelles de suie tombant des lourdes fumées de charbon endeuillaient cette ville pâlie pendant la guerre, dans les quatre ans où l'arrêt des usines n'avait pas renouvelé sur la brique rouge les vieilles ténèbres du travail. L'usine possédait auprès du château patronal beaucoup de maisons ouvrières, autrefois bâties par le fondateur.

Mme Deprieux pouvait en quelques minutes aller exercer sa bienfaisance à domicile.

Dans le premier coron de la cour Omer-Deprieux, André Vast le peigneron logeait avec sa mère, sa sœur Rose la banbrocheuse, et sa femme la fileuse. N'ayant encore qu'un enfant, ils se trouvaient à l'aise dans les deux chambres du haut, tandis que les familles nombreuses devaient rapprocher les paillasses.

André Vast adorait sa femme, si pâle de travailler dans la buée chaude. L'étoile de la vie de cet homme était le baiser de cette créature douce et peineuse. Le soir, il la prenait contre lui et retrouvait l'odeur du lin dans ses cheveux humides. Le taudis devenait par elle le Paradis. Sous les linges épinglés aux cordes que les façades opposées dévidaient entre elles, la marmaille du coron ruait dans le ruisseau sa course en sabots. Ce lieu de tant de misères anciennes était beau pour André Vast, car il y possédait Marcelle à la chair encore chaude du métier torride et toute parfumée de l'odeur du vieux Dieu Lin. Il sentait sous son baiser la peau salée de la fille qui avait sué. M. Jean Deprieux estimait hautement l'amour conjugal. Il pensait comme son aïeul, que l'ouvrier n'appartenait à l'usine que si on le logeait avec sa famille. Mme Deprieux encourageait les mariages, donnait le cadeau de noces et partie du trousseau. M. Jean Deprieux démontrait que le mauvais esprit du personnel dans certaines parties de la France, et surtout dans la région révolutionnaire de Paris, venait de la liberté de l'amour. Il disait :

— On ne tient bien un ouvrier que lorsqu'il est marié.

Le peigneron André Vast allait le soir boire le café chez Julien Browaeys. Son compagnon Frehaux y apportait une petite fiole de genièvre. Il avait des idées sur la médecine et s'offrait à guérir les gens du coron rien qu'avec de l'alcool :

— Mais, disait-il, faut que ce soit du bon ch'nieff et le prendre au juste moment. Pour les éfants brayous, une goutte sur un sucre et ils viennent sages parce qu'ils viennent forts. Pour les vieux un petit verre le soir avant de dormir, parce que les vieux c'est plus dur à endormir que les éfants. Pour les hommes, une lampée le matin, parce qu'aux hommes il faut de la force pour faire une bonne journée.

Mme Browaeys, au maigre chignon roulé sur le haut de la tête, servait le jus de chicorée dans les petits bols de faïence, puis s'asseyait et plus rien d'elle ne bougeait que sa langue. Le hardi parleur de ce coron était Verbecq seul capable de ne pas bénir Mme Deprieux, la bienfaitrice. Il en parlait ainsi :

— Elle donne aux enfants ce qu'elle a volé aux parents. Nous voilà ici logés dans une cour où on paie encore trente francs par mois de loyer. Vingt sous par jour et quarante maisons, ça fait aux Deprieux quarante francs le matin en se levant : une belle rente. Les maisons profitent au patron. Nous, les ouvriers, nous lui rapportons par le travail peut-être chacun 10 francs par jour. Toute notre vie nous filerons du lin pour que le fils Deprieux soit plus riche que son père.

Les Flamands à longue pipe, contents de la vieille obéissance au patron et au curé, craignaient de paraître approuver ce révolté. Les femmes, buveuses de café, regardaient la fumée de leur tasse. On savait que M. Deprieux apprenait tout ce qui se disait dans le coron. Seule, Marie Browaeys qui n'aimait pas le métier, donnait raison à l'homme hardi. Elle chantonnait : « Ça » ! comme applaudissement à ses dangereuses paroles.

La haine du patron n'était pas le sentiment le plus vif chez beaucoup d'ouvriers. Ils enviaient les mieux payés. Les rivalités de salaires étaient vivaces. Les peignerons par-

donnaient mieux au patron d'être riche qu'à leurs camarades de gagner vingt sous de plus qu'eux.

Le père Julien Browaeys, coulonneux, parla de sa passion. Il maudit ceux qui osaient lapider ou fusiller un pigeon voyageur.

— Il faut être adroit, dit Verbecq, pour le toucher volant. Je ne sais pas si je pourrais à l'arc et je suis pourtant bon. Cette année j'ai déjà décroché six fois l'oiseau en haut du mât.

Il faisait partie d'une compagnie d'archers au tir réglé à cinquante mètres. Julien Browaeys pouvait supporter que Verbecq dit contre l'Usine et l'Église des choses réprouvées, mais il s'indignait sans retard à l'idée d'attentat contre un pigeon voyageur, car il était fervent et pieux coulonneux, encore plus résolument que bon catholique. Sa fille elle-même cessait de chanter le « Ça ! » d'approbation à Verbecq qui se défendit :

— J'ai jamais promis que je tirerais. Je suis point homme à ruer un pigeon à terre. J'ai dit que pour ceux qui veulent le faire c'est pas facile. Vous avez six pigeons qui ne reviennent pas toujours au colombier ; le patron a deux cents ouvriers, qui reviennent toujours à l'usine.

A trois coups frappés à la porte, chacun posa la pipe et la tasse. Le coron connaissait bien cette approche de Mme Deprieux, trop convenable pour entrer sans prévenir, trop patronne pour attendre après avoir frappé. Elle dit la phrase populaire de politesse :

— Il n'y a pas d'empêchement ?

— On fait rien de mal, répondit Mme Browaeys. On boit le café.

Elle avait dans sa vie reçu de Mme Deprieux beaucoup de linge, de vivres et de conseils, et dès qu'elle la voyait, le rire quittait son visage. Tous changeaient de figure devant la patronne. Quand M. Deprieux passait au long du banc de repassage, Julien Browaeys continuait son geste

habile sur la matière aimée ; il restait sûr de lui-même. Devant Mme Deprieux il ne savait que faire de ses mains. La dame de filature toucha la joue de Marie la banbrocheuse :

— Quand va-t-on marier cette grande fille qui a un si beau nom pour une chrétienne ?

Au ménage Vast elle demanda :

— Quand nous donnerez-vous encore un joli petit chrétien ? On se marie pour avoir des enfants.

Cette robuste Lilloise aurait ressemblé à une de ses ouvrières, si elle n'avait eu des diamants aux oreilles et tant d'assurance. Mère à quarante ans de deux garçons et trois filles, elle priait souvent pour se faire pardonner que sa famille fût peu nombreuse, alors que Mme Synquintin-Six comptait huit enfants vivants. On répétait dans Lille ce propos de Mme Deprieux :

— Le malheur d'une famille ne vient pas du nombre d'enfants, mais de l'infidélité du mari. Le mien fera tout ce qu'il voudra pourvu qu'il ne me trompe pas.

Sa maternité et son piétisme manquaient de contentement, elle aurait voulu toujours tenir un petit enfant dans ses bras comme la Vierge Marie et accomplir de bonnes œuvres. Elle ne voyait pas de crime dans l'énorme différence de fortune entre elle et les ouvriers. Le patronat possesseur des usines, le peuple en taudis, cela lui paraissait inévitable. Le monde ne pouvait être autrement que composé de riches et de pauvres, mais son salut dépendait des bons riches aimant leur prochain, des femmes d'industriels charitables aux ouvriers.

Ainsi elle allait par les corons où les ouvriers transportaient la tenace odeur du lin. Les cris d'enfants et les chansons des mères dans les maisons sordides lui étaient doux. Elle prenait dans ses bras aimants les petits qui seraient un jour varouleurs au lin mouillé, nu-pieds dans la salle torride et actifs sous le sifflet du chef démonteur.

M. Jean Deprieux, seul dans son bureau, méditait. Comme un être énorme le bruit s'était retiré. A l'arrêt du vacarme usinier on entendait le vent de la grande plaine flamande passer sur le toit des maisons. Quand les machines qui tournaient et battaient pour le fil et la toile se taisaient le soir, alors s'accomplissait la révélation du silence qui attendait gigantesque, la tête dans les étoiles. Les ouvriers, journée faite et mains fatiguées, retournaient à leurs pauvres maisons bénies par la bienfaitrice. M. Deprieux entrait dans l'inquiétude de ses riches calculs. Le jour, il surveillait le lin, les machines et le fil, serviteur de l'usine tant que les broches tournaient. La nuit il faisait ses comptes. Avant il dit le *Pater*. Ce fervent catholique mêlait Dieu à ses affaires. Il écrivit à sa nièce Thérèse Deprieux, fille de la Charité à Paris et lui demanda de prier pour lui. Il lui devait une rente annuelle de 50.000 francs. Il l'augmentait quand les affaires allaient bien. Les fantômes du soir rôdaient autour de M. Deprieux. Les traites à 90 jours pour le paiement de quatre nouveaux métiers expédiés par les Anglais étaient prêtes pour sa signature. Il l'y apposa fermement. Pour la première fois de sa vie, il

acceptait un effet sans en détenir la valeur en banque. Quelle tristesse ce soir diminuait sa force ? Il connaissait toutes ses raisons de craindre et savait juste au centime sa situation financière ; cependant il s'attristait au delà de ce compte. A son inquiétude bien conditionnée s'ajoutait un désespoir vague plus détestable qu'un mal précis. Était-ce la fatigue qu'il n'avait jamais connue ? Contre quoi d'indéfinissable devait-il lutter avant d'être maître de soi devant la précision de ses difficultés. Il se dit : « Il ne me faut qu'une idée ou qu'une chance. Faire tout ce que je peux pour moi-même. Ne pas espérer que les choses puissent s'arranger de soi. »

Il calcula la hausse des lins. Une heure de réflexion et de chiffres lui prouvèrent qu'il ne devait plus attendre pour s'approvisionner. L'intuition valait encore mieux pour lui que le calcul auquel il ne demandait que par sagesse le contrôle de son instinct d'acheteur qui était d'une grande certitude.

En 1911, les filateurs de lin possédaient un gros stock de matières payées très cher. M. Deprieux vendit à bénéfice et réduisit sa réserve à ce qui lui était strictement nécessaire. Ce fut habile, car l'annonce d'une abondante récolte en Russie fit tomber les cours avant qu'une balle de lin nouveau pût atteindre le marché français. M. Deprieux racheta à la baisse et gagna pendant un an trente francs au paquet sur les numéros moyens, beaucoup plus sur les fins. Il songeait maintenant à saisir tout ce qu'il pourrait de beaux lins de Lys et à en devenir marchand après six mois de hausse qu'il prévoyait. Il lui fallait pour cette opération l'aide d'une banque. Jamais encore un Deprieux n'avait entrepris une affaire avec l'argent des autres, mais c'en pourrait être une fort belle, capable d'assurer pendant deux ans la trésorerie de la filature.

L'industriel soucieux songea aux fortunes faites et

défaites par la spéculation sur les matières filables. La grande richesse de la famille Deprieux datait de la guerre de Sécession, où le coton américain n'arrivait plus en Europe. Les plantations abandonnées par les esclaves donnaient peu de récolte. Le prix des textiles montait en France. Le grand-père Omer Deprieux haïssait le coton, rival du vieux lin. « La laine, disait-il, donne de la chaleur au corps humain, le lin de la fraîcheur, mais le coton, une matière sans âme et sans force, ne donne ni chaud ni froid. » Pendant que les Américains se battaient pour libérer les esclaves, le grand-père Deprieux vendait son fil le prix qu'il voulait et en avait grand bonheur, non seulement d'argent, mais d'amour. Il adorait que sa marchandise fût estimée. Il donnait des récompenses aux fermiers de ses terres qui cultivaient le plus beau lin. On se souvenait de sa colère contre les dames de Lille qui portaient du coton. Il leur disait :

« C'est cultivé par des nègres fouettés. Le lin est semé par le libre paysan français. Depuis des siècles, il n'y a plus d'esclaves dans le travail du lin. Après la peau de bête, la laine et le lin sont les plus vieilles matières du vêtement. Une femme doit porter du linge de fil, une robe de laine, un manteau de fourrure, et un ruban de soie. »

Le coton envahissait le monde. Pour lui on captivait des foules de noirs à vendre aux plantations, on emplissait des bateaux d'esclaves. Agissant par les négriers jusqu'au centre de l'Afrique, par la Bourse dans toute la civilisation, le coton créait en cent ans plus de fortunes et de ruines, de mouvements d'argent et d'hommes que le lin en mille ans.

Aucun Deprieux n'avait jamais spéculé sur une balle de coton. Mais ce soir, M. Jean Deprieux pensait autrement que ses ancêtres. Il voulait jouer sur une différence de cours des deux textiles. Le lin glorieux au temps du travail à main, de la quenouille et du rouet cédait au coton dans

l'âge des machines. La richesse des nations suivait le textile du Nouveau Monde qui créait la puissance de l'industrie et l'énormité de la spéculation. M. Deprieux réfléchissait qu'il ne pouvait avec le lin remonter d'un coup sa finance. Cette vieille matière ne régissait pas la prospérité des peuples. Le million de broches qui le filaient à Belfast et les cinq cent mille comptées en France en 1914 étaient peu auprès des cinquante-six millions de broches de coton de l'Angleterre. M. Deprieux rompait la tradition de sa famille de liniers en pensant qu'il deviendrait important par le coton. Il se souvint de la parole de Mr Stevens à Courtrai :

— *I love but flax* : Je n'aime que le lin.

L'envahissement du monde par la cotonnade anglaise valait pour la fortune des peuples comme autrefois les invasions. Entre les nations durait une guerre formidable du tissu où le Japon combattait maintenant par millions de broches. Les usines de l'Amérique du Nord attaquaient celles de l'Empire britannique. Qui remporterait en Asie la grande victoire du tissu pour habiller les foules d'Hindous et de Chinois ? Le lin ne pouvait prétendre ces grandes ambitions. Cette matière raréfiée limitait la puissance d'entreprise de M. Deprieux. Cependant fortune et renom devaient venir à qui referait la France linière pendant la misère de la Russie. Mais cela exigeait plus que les concours du Comité linier de France, qui distribuait aux cultivateurs des prix de soixante-quinze à cinq cents francs après de forts beaux discours dont M. Deprieux s'acquittait parfois. Il louait l'agriculture et l'industrie devant l'assemblée de ses collègues et des lauréats à qui il citait le vieux dicton: « Qui sème du lin, récolte de l'or. »

Le relent tenace de la filature régnait dans la nuit, entrait dans le bureau patronal aux murs ornés du portrait des grands-pères. Le bruit du travail pouvait cesser, l'odeur jamais, venue des magasins au lin, de la cave aux matières

peignées, des bacs d'eau des salles au mouillé. La respiration de l'usine endormie exhalait le parfum de la fine rivière claire dans le pays blond. Le fantôme des nymphes de la Lys rôdait dans l'ombre. Le vieux Dieu Lin régnait sur le quartier ouvrier et la riche demeure du patron soucieux. A deux heures M. Deprieux pensa se coucher, mais il savait qu'il ne dormirait pas. L'insomnie des échéances tiendrait son cerveau actif dans les calculs. Il s'y remit, voulant la paix avec soi, dressa les prix du lin pendant les six derniers mois et compta la mise de fonds pour une opération sur 500 balles. L'aube regardait l'homme au travail. La marche des ouvriers aux semelles cloutées retentit sur le pavé sans boue par ce temps venteux. Les premiers bruits commençaient dans la filature : râclement du ringard sur les grilles de la chaufferie ; derrière les cahots de la roue de brouette la cadence des sabots du pelleteur d'escarbilles. Le feu se ranimait. La vapeur blanche du sifflet régna sur l'usine. Marcelle Vast marchait nu-pieds devant les six cent trente-deux broches de fil numéro 120. M. Deprieux se sentit soudain honteux d'avoir incliné le lin devant le coton. Sans manquer à la noble matière, il referait sa fortune. Il resterait linier comme Omer Deprieux aristocrate du textile, fabriquant le plus beau fil du vêtement humain. Il remit sa veste blanche et entra dans le peignage où les repasseurs recommençaient leurs gestes millénaires.

Le 25 mai, jour de Broquelet, qui est à Lille la fête du fil, Julien Browaeys lâcha ses pigeons qui lui coûtaient beaucoup d'argent, jusqu'à deux cents francs pièce. Il enviait les riches coulonneux qui pouvaient en acheter de deux mille francs. La fortune de M. Deprieux semblait à Julien Browaeys mal employée car le patron n'entretenait pas de pigeons, alors qu'il aurait pu acheter des Liégeois, des Anversois, des Irlandais, capables de voler de Saint-Sébastien à Lille.

Julien Browaeys était de ces Flamands qui, tous les dimanches, regardent en l'air, guettant le retour des oiseaux de course. Il tenait les siens dans un jardin loué au quartier de Saint-Agnès. Entre les maisons de Fives et les voies du chemin de fer, la bordure des fortifications, soumise à l'interdiction de bâtir en dur, ne portait que de la verdure et des cabanes. Les sentiers de scories minces et noirs entre les palissades conduisaient à de minimes terrains où des familles vivaient dans des nids de planches et de chiffons. Browaeys s'assit hors de l'ombre de son poirier, pour bien voir le ciel. Il se plaignit à son voisin Frehaux, déjà bien gonflé de bière, que le temps n'était plus des beaux marchés

de pigeons à la place des Quatre-Chemins. On n'y avait vu ce matin que des bêtes pour la casserole.

— Des gens, dit-il, semblent avoir de l'éducation, mais Ce savent pas reconnaître un pigeon. Une fois on jouait nomines : quinze kilomètres, pour entraîner les jeunes oiseaux. Le chef de gare reçoit les paniers, et parmi les nôtres, un pour l'épicier. Il lâche tout. Nos pigeons à nous tournent et partent sur Lille. Ceux de l'épicier se perchent et quand on vient pour les chercher, le chef de gare les montre sur le toit de la gare et dit :

— Revètez ! les voilà, à ct'heure.

C'est malheureux d'être chef de gare et d'avoir si peu de connaissances. Des hommes qui font un métier si distingué ne savent pas la valeur d'un pigeon.

— J'ai vu un mineur, dit Frehaux, aussi bon qu'un ratier. On l'enfermait dans une cage avec les rats et un chien qui en tuait douze à la minute. L'homme en tuait plus que le chien. Il les croquait pour leur casser les reins. On avait du plaisir. Ç'a été défendu par le Préfet. Les riches veul'tent pas que l'ouvrier s'amuse.

Le chien de Frehaux aboyait sous les broussailles où jouaient des enfants heureux de se tapir. Ils cachaient dans ce jardin perdu le grand bonheur de faire à leur guise. La tôle rouillée des boîtes de conserves leur composait un mobilier abondant. Entre les beaux arbres des fortifications et les cheminées des usines de Fives, les terrains d'ouvriers contenaient d'humbles joies. Les gens qui passaient dans les chemins noirs entre les haies vertes donnaient le bonjour aux coulonneux qui regardaient le ciel. Ils leur demandaient en langage lillois :

— Ils ne vienne'tent pas ?

— Pas encore à c't heure. Ici je me tiens pour moi mieux les voir.

Les hommes des jardins invitaient les amis à s'asseoir :

— Mettez-vous.

Et disaient à ceux qui partaient :

— Quand vous voudrez. Des compliments.

Un pigeon gris cravaté de bleu planait sur le pigeonnier. Browaeys étendit du grain pour appâter la bête affamée. Un gros Anversois vint dix minutes après. Les coulonneux ravis disaient leur joie :

— On aura le prix. On va en boire des grandes chopes.

Un coqueleux passa qui portait dans un sac sa bête de combat, vaillante à lui gagner à boire.

— Vous faites Broquelet, dit-il.

De la vieille fête corporative, ne restait que le franc loisir d'un jour que chacun employait à son goût. Les patrons du textile entendaient la messe en la Basilique de Notre-Dame de la Treille près du cloaque de la Basse Deule. Sur le seuil de l'hospice Comtesse, des vieillards, anciens ouvriers du textile, regardaient la parlerie des notables assemblés avant d'entrer prier. Ils reconnaissaient parmi eux leurs patrons de naguère. Dans les bâtiments centenaires, les vieux hommes épuisés de travail vivaient du revenu d'antiques dons féodaux à quoi s'ajoutaient les aumônes des industriels. Les travailleurs à bout qui avaient conduit les renvideurs dans les filatures et les métiers de toutes laizes dans les tissages, branlaient sur des cannes à béquilles. C'était la rue de la vieille misère flamande, le quartier de l'eau sale et des vieillards cassés.

Les notables du fil et du tissu entraient prendre place aux chaises qui portaient leurs noms gravés sur plaques de cuivre. Derrière ces sièges importants, face à Jésus-Christ, s'asseyaient jusqu'au fond de l'église et sur les bas-côtés les directeurs et les comptables, beaucoup de femmes, toutes en chapeau et quelques rares ouvriers qui se mettaient le dos au mur ou s'abritaient timidement derrière les colonnes. Cette église les intimidait. L'évêque passa dans son cortège

de prêtres en riches étoffes brodées d'or par les guimpières de Lyon. Un enfant de chœur vêtu de rouge tenait haut le manteau épiscopal. Le bénisseur tendait aux dames sa main où leurs lèvres cherchaient l'améthyste. Elle picoraient la pierre sacrée.

M. Arlequeuw était auprès de la statue de saint Pierre à l'orteil luisant du baiser des fidèles. Mme Deprieux, son mari et leurs enfants s'agenouillaient sur du velours rouge au premier rang devant l'autel. A la lecture de l'Évangile, les pratiquants scrupuleux se signèrent du pouce sur le front, sur les lèvres et sur le cœur. Derrière le Suisse vêtu de noir et emplumé de blanc, le prédicateur venait en riche habit mauve, rouge et dentellé. Monté en chaire, il demanda la bénédiction de l'évêque. Les deux hommes échangèrent des gestes sacrés, l'évêque traçant dans l'air le signe de la croix que le prédicateur incliné répétait sur son corps. Il dit :

— Plaçons mes chers frères, cette fête du travail joyeux, sous la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Les prêtres saluèrent.

— Opposons-là à la fête du Travail haineux à quoi les hommes que nous dirions abandonnés de Dieu si nous ne savions que sa miséricorde est infinie, osent, le 1er mai, convier ces vaillants ouvriers, nos frères en Jésus Christ.

De nouveau les prêtres levèrent leurs barrettes. M. Deprieux fit avec toute l'assistance le signe de la croix pour saluer le nom sacré.

— Mes chers frères, dans toute l'histoire des métiers flamands, on trouve l'assidue pratique de la prière et l'amour de Dieu. Je veux aujourd'hui vous parler du malheur des métiers où l'on ne prie plus. Ce n'est point seulement dans les spéculations heureuses qu'il faut chercher le succès du travail, mais dans l'amour de Dieu, et

c'est ce que j'ai dessein d'examiner, avec vous, mes frères réunis ici pour une de nos vieilles fêtes.

Depuis les temps les plus reculés, Dieu a béni en Flandre le travail du textile. Avant même que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'eût été envoyé parmi nous pour souffrir la Passion, les Morins et les Ménapiens travaillaient le lin et le laine des bords de l'Escaut, de la Lys et de la Deule.

Quels sont les premiers parmi les hommes qui ont connu la douceur du vêtement tissé pour remplacer la peau de bête ? Quelles races se sont vêtues d'étoffes au lieu de fourrures ? Où d'abord la navette du tisserand s'est-elle substituée à l'épieu du chasseur pour fournir l'habit au corps humain ? Mystères de l'Histoire et du Travail dont Dieu garde le secret. Le beau lin dont la Flandre est si fière, n'est-il pas venu du pays où devait naître Jésus ? Combien de fois dans la Bible le blanc tissu est-il nommé, déjà si fin et si pur qu'il servait d'ornement à l'autel. La robe blanche du doux Messie fut faite par des artisans dont les ancêtres étaient déjà habiles au temps où dans les forêts de Germanie les hommes s'habillaient encore de la dépouille des fauves. C'est la terre et toutes les vertus mises en elle par Dieu qui ont créé le travail textile en Flandre. L'art du drapier devait naître dans le pays herbeux propice aux troupeaux. La toison des moutons fut vraiment pour la Flandre, la toison d'or. Aujourd'hui, mes frères, que vos usines travaillent des produits venus de loin : le lin de Russie, la laine d'Australie, n'oubliez pas que l'industrie du fil et de l'étoffe fut en Flandre une initiative de Dieu et remerciez-en sa Providence en ce jour de Broquelet, fête du textile flamand. La plus grande prospérité de la Flandre fondée sur draperie a été au temps de sa plus grande foi. La protection de Dieu sur son industrie n'a jamais cessé pendant que dans le bruit des métiers, montait celui des louanges au Seigneur, pendant que l'image du Christ mort

pour nous, présidait aux lieux de vente du travail honnête et régnait à la proue des vaisseaux. Gand et Bruges s'opposaient à Venise et Gênes. Les deux esprits de l'Europe, celui du Nord et celui du Midi étaient rivaux en puissance commerciale. Partis des mers latines ou des mers germaniques, les navires chrétiens rivalisaient à qui porterait le plus loin son courage. Mais jamais dans cette immense lutte commerciale du moyen-âge, Dieu ne cessait de réserver ses bénédictions aux peuples qui restaient fidèles à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte-Église catholique. La puissante Hanse germanique, prospère tant qu'elle fut orthodoxe, régissait par ses vaisseaux et ses comptoirs les mers et les pays du Nord, du fond de la Russie encore barbare jusqu'à la Scandinavie. La Hanse qui eut la grandeur d'un empire voit sa fortune décroître quand les villes affiliées s'adonnent à l'hérésie. L'esprit de dispute est en elle. La confusion se met parmi les confédérés dont la prospérité périclite parce que dans leur âme n'est plus cette foi, sans laquelle rien de grand et de durable n'est possible à l'homme ; cet esprit d'unité dont la Sainte Église catholique nous donne à travers les siècles un exemple unique dans l'histoire de l'humanité.

La prétendue Réforme accomplit la ruine de la Hanse. Tel est le vénéneux esprit d'examen que tout ce qu'il touche périt. Dans les temps les plus rapprochés de nous, mes frères, dans les événements guerriers dont notre pays porte encore la terrible trace, ne voyons-nous pas une nouvelle preuve de cette grande vérité que rien de durable dans les empires et la politique des hommes ne se peut fonder hors de la foi et que c'est par sa vieille vertu de fille aînée de l'Église que la France demeure invincible. Remercions Dieu, mes frères, qui dans sa miséricorde infinie, distingue le pécheur momentané de celui entièrement perdu par Satan et les ténèbres. La France est catholique.

Elle n'a point créé de prétendue religion contre la seule Religion vraie. Au contraire son histoire est toute de lutte contre l'hérésie et c'est à nous la Flandre que revient dans ce combat terrible et sacré la première place dans l'histoire de France ; car l'hérésie n'a jamais été chez nous si puissante que son extirpation ait épuisé le pays, comme cela s'est vu en ces villes du Midi qui n'ont plus retrouvé leur vieille prospérité. De la lutte contre toutes les folies de l'esprit d'examen, Toulouse, Albi sont sorties à jamais marquées de fatigue, tandis que les villes de Flandre, plus aisément victorieuses de ces erreurs ridicules prenaient dans l'abolition du mal une force chaque jour plus grande et qui donnait à cette race la possibilité des nobles victoires et des hautes fortunes.

C'est en cela, mes chers frères, que je vois surtout l'œuvre et la protection de Dieu dans le travail de vos ancêtres et dans le vôtre. Combien parmi vous, aujourd'hui chefs des plus grandes maisons de France, ont eu des aïeux parmi les facteurs flamands de la Hanse, vendeurs de drap, de laine et de toile de fil à tout le monde connu. La bannière de la Hanse flottait au-dessus des communes de Flandre dans les luttes légitimes contre l'oppression des féodaux uniquement guerriers et sans industrie. Ici dans le pays des métiers, Hanséates et Communiers ont établi la puissance des corporations et la pratique des contrats dont le premier article était d'invoquer Dieu.

Jamais la noble et laborieuse Flandre n'a eu dans l'histoire de son travail des usages aussi cruels que ceux de sa rivale la République de Venise dont une des lois enfermées dans la cassette de fer, condamnait à la mort l'ouvrier parti exercer et révéler son art hors du territoire de la République. On ne trouve pas dans la législation flamande la férocité de la législation anglaise décrétant la pendaison contre qui sortirait du royaume une pièce de

métier. La Flandre industrieuse n'avait point un cœur si dur dans son travail, mais avait une énergie magnifique dans l'extirpation de l'hérésie et c'est sur cela, mes très chers frères, que je vous prierai d'arrêter votre méditation sous la bénédiction du Seigneur, et de voir que la bienveillance détestable à Dieu quand on l'exerce à l'égard de l'hérétique, est une œuvre qui mérite le Paradis quand on la pratique en faveur de l'ouvrier chrétien. En ce quartier du vieux Lille où nous sommes, mes très chers frères, la charité chrétienne a laissé des traces impérissables. La comtesse Jeanne, fille de Baudouin IX, empereur de Constantinople, grand Croisé dont la vie fut magnifique et la mort mystérieuse, fonda tout près de ce lieu qui devait porter la Sainte Basilique de Notre-Dame de la Treille, un hospice pour les vieux hommes des métiers et les soldats meurtris en ces temps de rude guerre où toujours la lance du cavalier était visible sur la plaine. Cette charité qui a laissé tant d'œuvres, c'est le domaine que les grands nobles chrétiens de Flandre vous ont légué, mes frères, celui sur lequel aucune transformation politique n'a de prise, celui où Dieu seul est souverain. Je ne parle pas que de la charité de la main, mais de la charité du cœur ; non point seulement de celle qui donne, mais de celle qui aime. Le Travail doit être amour. A la barbare et inepte théorie de la lutte de classes, opposons la loi de la fraternité, selon le commandement de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Aimez-vous les uns les autres ». Aimez-vous patrons entre patrons, ouvriers entre ouvriers, ouvriers et patrons ensemble. Aimez-vous et priez le même Dieu et ainsi vous prospérerez sous le regard du Seigneur, dans la tradition des vieux métiers. Les temps de la grande misère physique sont révolus pour les ouvriers. Les siècles de la faim sont enfin passés. Il n'y a plus aujourd'hui d'affamés dans les rues. Nos familles chrétiennes perdent la séculaire habitude de faire, le jour des obsèques de

leurs membres, une distribution de pain aux pauvres. Mais la misère a pris d'autres formes que celles de la famine. Par le surpeuplement et le vice des villes, elle est devenue le taudis, l'alcool, la maladie contagieuse. C'est contre cela mes frères qu'il vous faut lutter pour plaire à Dieu.

Aujourd'hui, fête des fileurs, des filtiers, des tisserands, évoquons les métiers qui ne sont plus présents à la vieille joie corporative : la filandière, la quenouille, le rouet et la dentelle. Le temps est passé où les fines ouvrières du fil, couronnées de fleurs, promenaient dans la ville pavoisée le bouquet du Broquelet, composé de dentelle, de fleurs et de fuseaux. C'était la fête du vieux métier flamand qui contenait la piété. Les machines de vos usines, mes chers frères, ont été perfectionnées, mais l'esprit du métier qu'est-il devenu ? Dans combien de salles maintenez-vous les saintes images ? y placez-vous le travail sous le regard de Dieu et sous le signe du crucifix ? Sensibles à l'abominable respect humain, à la crainte des paroles du prochain, au jugement, au ricanement de l'opinion publique, vous ôtez du métier la prière, et de l'usine la figure sacrée de Jésus. Au lieu de chercher votre gloire dans la proclamation de la seule religion vraie, de la religion de la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, vous êtes des chrétiens honteux, vous retenez vos paroles qui devraient louer le Christ, vous n'ornez point de sa face auguste les lieux du Travail. On ne chôme plus la Saint-Louis, fête des tisseurs. Le temps est passé où au jour du Broquelet flottaient les bannières des confréries et des corporations. Les images de la Vierge et de Jésus ont quitté les oriflammes. Le drapeau rouge, couleur de la haine, a remplacé le drapeau blanc, couleur de la pureté et de l'amour où les patientes brodeuses inscrivaient en or les invocations sacrées.

Mes chers frères, si nous n'irons point aujourd'hui par

les rues aux maisons pavoisées de riches tissus sur lesquels les vieux corporants suspendaient les outils du métier : la broche et le fuseau ; si derrière les grandes bannières de Flandre, nous ne chanterons pas avec le peuple la louange du Seigneur pour appeler sa bénédiction sur le travail, au moins processionnons dans notre cœur. Pavoisons-le de la crainte de Dieu et de l'humble fierté d'être de bons chrétiens, de fervents, assidus et pratiquants catholiques. Plaçons, mes frères, par une prière unanime tout le travail de Flandre, comme une offrande sous le regard de Dieu. Les temps abominables ont vu s'accomplir la séparation de la religion et des tribunaux : le Christ n'est plus dans le prétoire ; la séparation de la religion et de l'école : la morale est sans Dieu ; la séparation de la Sainte Église et de l'État ; le gouvernement est athée. Mais il ne tient qu'à vous, mes frères, que ne soit point accomplie la séparation de l'Église et du Travail. C'est l'œuvre à laquelle je vous convie en ce jour de Broquelet, et sur laquelle j'appelle humblement, moi pécheur et indigne, la bénédiction de Dieu.

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Ainsi soit-il.

Les patrons du textile : le lin, la laine et le coton s'inclinèrent sous la main blanche de l'évêque. Il y avait les Agache de Pérenchies, les Crespel et les Crépy ; toutes les branches de la grande famille des Delesalle ; puis les Thiriez du grand fief de Loos : trente mille broches de coton ; vingt-cinq mille broches de lin ; huit cents chevaux-vapeur. Les Salmon d'Armentières et de Bac Saint-Maur ; les Gratry ; les Lorthiois ; Louis Nicolle le linier de fin, et Charles Jeanson, le linier de gros qui avait des filatures et des tissages de lin et de coton à Loos, à Armentières et en Normandie ; Auguste Lepoutre, vingt-

sept mille broches ; André Lepoutre, quinze cents ouvriers. Les fils d'Alfred Motte : vingt-neuf mille broches, cinq cents métiers ; la grande famille linière des Tiberghien de Tourcoing : vingt usines, cent cinquante mille broches, trois mille métiers ; François Masurel frères, la plus forte filature de laine du monde : cent quatre mille cent dix-huit broches.

L'église était pleine de millions.

Verbecq le peigneron ne fêtait pas Broquelet par les pigeons et les coqs, les chiens ou les rats et non plus n'allait à l'église. Le lieu de sa joie était à Moulins-Lille, place Vanhoenacker, à la coopérative socialiste où ce matin s'assemblaient des métallurgistes en grève. Dans les estaminets, les fileuses et les tisseurs, assis devant les grandes chopes, chantaient à voix rauque et faible, fatiguée de travail et de bière.

Flamands français et Flamands belges de ce quartier de Wazemmes ne se ressemblaient pas : les Lillois depuis tant de générations entassés dans les taudis avaient pâle figure, mince poitrine et dos rond, tandis que les Belges migrateurs apportaient la couleur campagnarde de leur visage sanguin et le muscle épais de leurs corps paysans.

Deux déjà fort abreuvés hurlaient du rire devant les estaminets où les ouvriers débiles chantaient autour des tables mouillées de bière. Une inscription en flamand : De groote pinte, attira les ivrognes. Le premier ne put inscrire sa marche oblique dans le chambranle de la porte.

Ils luttèrent d'adresse, essayant d'entrer et n'y parvenant point. Mais ils se prirent par le bras et redressèrent chacun la divagation de l'autre.

Dans la grande salle de l'Union de Lille, un métallurgiste de Fives, homme de trente ans, qui laissait éteindre sa pipe tant il réfléchissait, dit :

— Nous serons toujours piétinés comme du crachat par terre, nous les ouvriers, parce que chacun ne pense qu'à ceux de son métier. A cette heure, vous les blancs, les hommes du fil vous êtes en fête, vous prenez du plaisir et nous les noirs, les hommes du fer, nous commençons la misère parce qu'on veut nous supprimer cinq sous de l'heure. Tous les travailleurs devraient se soutenir. Notre malheur, c'est votre malheur. Quand un patron maîtrise ses ouvriers, les autres patrons sont contents. Manifestons ensemble pour montrer que nous sommes des frères.

Les gens du textile approuvaient le fanatique de justice. La fanfare rassemblée par les métallurgistes apporta ses instruments qui luisaient au beau temps. La chaleur du pays de plaine, sans forêts, pesait sur la ville de briques. La musique joua en cadence la douce rengaine du *Petit Quinquin*. Toute la marmaille du ruisseau et de la fabrique accourait. Les buveurs des estaminets quittaient la joie de la bière pour le plaisir de marcher nombreux. Les rangs d'hommes et de femmes, épaule contre épaule, augmentaient vite. La galopade des enfants précédait les musiciens vigoureux et appliqués. Des bannières flottèrent : étoffes rouges à inscriptions syndicales. Un homme dégaina l'étendard lillois à trois lions noirs sur fond jaune à bord rouge : les couleurs d'Espagne.

Des taudis de la rue de Wazemmes sortaient des vociférateurs résolus qui frappaient fort leurs gros talons. L'hymne de l'*Internationale* unit toutes les voix ; les Belges

le disaient en flamand ; les Lillois en leur patois chuintant :

Ch'est la luttô...

Les fumées des usines au travail montaient droit dans l'air immobile. Dardés par les hautes cheminées, les jets noirs visaient le ciel. Dans les rues de briques fardées de suie, des passages qui ne semblaient que des entrées de petites maisons menaient à des cours nommées du nom de leurs propriétaires :

Cour Vermeulen,
Cour Cornille.

On connaissait leur profondeur au nombre de gens qui en sortaient. Les cabinets banals étaient au bout de ces cloaques. Autour de la pompe placée au milieu comme le Dieu de la cité sordide, s'allongeaient les cordes à étendre le linge. Les hautes fabriques et les églises régnaient sur ces demeures misérables d'où les ouvriers du textile accouraient pour marcher en chantant dans la foule justicière. La toile bleue des bourgerons neufs et le velours à côtes endimanchaient les hommes lavés des traces du travail. Une fileuse suante émettait l'odeur du lin tenace dans son corps macéré. A la place des Quatre-Chemins, un enfant de riche, en uniforme de l'institution de Saint-Joseph, se coiffa fortement devant les drapeaux rouges. Dans les rues aux noms de victoires : Eylau, Arcole, Wagram, la vieille misère des taudis se voyait sur les figures du peuple ravi par la joie de tenir la rue.

Calmement la foule avançait, chacun heureux de sentir de la chair sur sa chair, un bras sur le sien, et de crier dans le grand bruit de la voix des autres. La vieille Flandre refaisait son Broquelet. Dans la fête corporative était aujourd'hui plus de colère que de joie. La foule serrée entre

les murs de la rue de Juliers, populeuse, cabaretière, en sortit pour s'étaler sur la place de la Nouvelle-Aventure. Le graveur ambulant à l'enseigne :

PLAQUES POUR CHAISES D'ÉGLISES
COLLIERS DE CHIENS

sauvait son pot de verni et son litre de vitriol. Le cortège frôla le quartier de la Préfecture et des hôtels patronaux. Mais les ouvriers n'y menèrent pas leur fête. Maîtres de leur vieux Wazemmes à taudis et à bière, ils y restèrent chantant la rage de leur vieille misère.

M. René Deprieux visitait la clientèle de Cambrai. La griffe de la guerre avait défiguré la ville. De vastes effondrements entouraient la place d'Armes. Cette destruction attristait M. René Deprieux, habitué à considérer dans la matière le profit. L'anéantissement le dégoûtait. Des décombres ordonnés en empilement de briques marquaient le lieu des anciennes petites maisons. Aux édifices plus résistants qui maintenaient debout leurs murs écorchés et noircis, on voyait aux fenêtres hagardes la couleur du ciel. Dans la rue du Grand-Séminaire, peu blessée, luisait à neuf l'enseigne or sur noir :

OMER WAVELET

MOUCHOIRS, BATISTES ET LINONS

Derrière les vitres d'ateliers sur cour, les mains des filles remuaient le tissu blanc. M. René Deprieux aperçut soudain une grande clarté sur la batiste, sur la maison linière, et sur toute la ville fracassée, car Mlle Jeanne Wavelet était debout en haut du perron. Elle semblait hautaine. On disait dans Cambrai : « fier comme un Wavelet ». Ses yeux gris,

ses cheveux blonds et la peau de son visage rose comme si un soleil se levait derrière elle, éblouissaient René Deprieux. Tous deux, immobiles et sévères, s'avouaient leur amour par leur silence.

La forte voix de M. Omer Wavelet rompit leur enchantement. C'était un homme très vain de siéger à la Chambre de Commerce et à qui on ne vendait rien si on ne lui montrait beaucoup d'égards. Il dit à M. René Deprieux :

— Je suis un fidèle client, malgré les tours que vous me jouez. Votre fil contient des boyaux, moltors, fines places. Les livraisons ne sont pas conformes à la bobine d'échantillonnage. Ça casse. L'épeulage est difficile. Le tisseur met une journée de plus qu'il ne faudrait pour fabriquer cent mètres. On me demande jusqu'à trois mille kilogs de résistance pour les toiles d'aviation. Je veux en faire. Il me faut un fil parfait. Mes clients se plaignent. Lisez :

« Suite à la visite de notre sieur Cornille, nous vous faisons retour de deux pièces de votre article A. T. 28. Veuillez en accuser bonne réception à l'écrivain... »

Mlle Wavelet rougissante d'être trop regardée s'en allait lentement.

M. Omer Wavelet dit encore :

— Vous réclamez des droits de douane sur les fils irlandais. Nous, tisseurs, voulons admettre les fils et interdire la toile. Vous voyez Cambrai ruiné. Nous ne serions à égalité avec l'Irlande que si les Sinn-feiners détruisaient ses filatures et ses tissages. Nous ne le souhaitons pas. Mais nous voulons que le Cambrésis soit sauvé. Quand il n'y aura plus de tisseurs de lin dans notre pays, à qui vendrez-vous vos filés ?

Sa voix devint d'une grande douceur, ce qui étonnait chez cet homme robuste à visage rude :

— Pendant cinq ans de guerre, je me suis demandé tous les jours : « Le vieux métier va-t-il mourir ? » Je gardais

dans ma poche nos plus beaux échantillons : du linon en fil de main ; de la batiste en compte 17 avec votre fil numéro 220. Je me disais : « Quand referons-nous cela ? »

Pour les militaires, la victoire c'était reprendre l'Alsace et la Lorraine, pour moi c'était tisser de la batiste. Quand on a remis le drapeau bleu, blanc et rouge sur Saint-Géry j'ai senti le triomphe de la France, mais plus encore quand la première pièce de toile a été sur métier.

Les Anglais ont vendu ce qu'ils ont voulu à Paris pendant que l'armée allemande occupait notre pays. Ils disaient aux grands magasins et aux maisons de blanc : « Le Cambrésis est perdu. Tous les métiers y sont détruits. Faites-nous des marchés de cinq ans. »

Avant que votre père ne commençât les fins numéros, les Irlandais nous fournissaient. Nous vous avons aidé. Aujourd'hui c'est à vous. La filature et le tissage français doivent s'allier. Nous ne pouvons que vivre ou mourir ensemble. Le meilleur prix n'est pas le plus fort mais le plus durable, qui tient le client. Le commerce a été abîmé par le désir de gagner vite et beaucoup. A combien faites-vous le paquet de trame numéro 220 ?

Dans la salle des machines à coudre où cinquante ourleuses de mouchoirs guidaient de fines étoffes sous le crépitement des aiguilles, le patron tisseur plaignit son métier :

— Nous luttons contre la soie. Porter du linge de fil au lieu de coton fut un luxe, encore plus : une noblesse. Depuis que le lin manque dans le monde à cause de la révolution russe, la clientèle a choisi la soie.

Dois-je changer le fil sur mes métiers ; mettre coton, soie ou laine ? Vous, filateurs, ne pouvez travailler que du lin sur vos broches au mouillé. Si vous nous vendez trop cher nous deviendrons soyeux.

Chagriné par l'absence de la lumineuse Jeanne Wavelet, René Deprieux défendit fortement sa marchandise :

— Le vieux lin est éternel. Dans les grosses toiles comme dans les fines, il semble vaincu. Patientez. Les cotonniers ont remporté pendant la guerre une grande victoire. Ils ont fourni des draps de caserne parce que les liniers de gros ne pouvaient plus suffire. Le coton restera-t-il dans l'armée ? Non. Dès que la production du lin sera suffisante, l'Intendance reviendra au tissu fort. Le coton sortira de la caserne en même temps que la soie de l'armoire des femmes. Voyez le nerveux et la vigueur du 220 trame que je vous offre à 375 francs. Cette fabrication fait preuve que nous avons rattrapé nos qualités d'avant-guerre. Je vous apporte là l'honneur d'une maison. Examinez la marchandise, ensuite nous parlerons du prix. La soie est-elle capable de tant de puissauce et de douceur ?

M. Omer Wavelet regarda le fil brin à brin, l'éprouva par secousses et dit doucement :

— Ça fait grand plaisir de parler à un homme qui aime le lin. N'importe qui peut tisser du coton ou de la soie artificielle en pâte de bois. Pour tisser du lin, il faut de l'amour. Le meunier met sous la meule : froment, seigle, orge ; ça lui est égal, pourvu que ça tourne. Les tisseurs qui travaillent toutes matières comme au moulin, tramant jute, chanvre, lin ou coton, sont des malheureux dans le textile, malgré l'argent qu'ils gagnent. Je ne suis content que s'il y a du lin dans mes navettes. Voyez notre travail.

Les fortes mains soigneuses des magasiniers sortirent les tissus des casiers de sapin. M. Omer Wavelet les déplia :

— Pas une clairière, pas une fausse duite. Tous les défauts du fil sont enlevés aux ciseaux. Qu'on me montre un plus beau tissu dans le monde. Nous sommes les classiques de la fine toile.

Il était ravi en marchandise comme on l'est en amour. M. René Deprieux attendait plus patiemment la réapparition de Jeanne aux yeux gris.

M. Etsans, chef de vente à la maison Wavelet, rue du Sentier, Paris, entra à ce moment. Il savait se présenter. Il venait tous les mois à Cambrai activer la fabrication, car il avait trois pour cent sur le chiffre d'affaires. Discret et sourieur, il se tenait à distance de la conversation, mais M. Omer Wavelet l'y ayant convié, il parla net :

— J'ose affirmer à M. Deprieux, filateur, que ce serait une faute de nous en tenir à sa marchandise pour alimenter notre clientèle. Nous devons acheter et revendre des toiles irlandaises. Plutôt que de laisser les Anglais pratiquer à fond la clientèle française, j'aime mieux lui offrir leur marchandise moi-même.

— Voilà, dit M. Wavelet, des idées de vendeur.

— De bon vendeur. L'honneur de la maison est dans le chiffre d'affaires. On s'appauvrit à ne vendre que ce qu'on fabrique. La filature française ne travaille pas assez pour nous. Devenons maison de négoce. La soie ne me fait pas peur. Donnez-moi du blanc à placer et je conquiers Paris.

Ils virent dans la cour Mlle Jeanne Wavelet. Toute la clarté du tissu fin sembla ténèbres à M. René Deprieux. L'enfant blonde était sans audace apparente, mais non sans insistance secrète. M. Etsans l'arrêta et mit le débat commercial à sa portée :

— Mademoiselle, voudriez-vous un trousseau de mariée en soie ?

M. Etsans avait vu naître la fille de la maison et lui parlait familièrement. Pour la première fois, elle fut sévère au vendeur surpris, homme très fin, habitué à la clientèle féminine.

Moins perspicace que son chef de vente, car il était plus fabricant que commerçant, M. Wavelet ne vit dans la confusion de sa fille que le résultat d'une très bonne éducation à l'Institut Blanche de Castille à Lille. Il comprenait mieux les tisserands que les acheteuses.

— Il faut, dit-il à M. Etsans, gagner de l'argent sur le client et non sur l'ouvrier. Augmenter le prix de vente de dix centimes au mètre est plus aisé que de baisser d'autant la façon.

Le vendeur répondit que ne pas savoir dominer les ouvriers empêchait le commerce par l'élévation des prix.

Cette différence de psychologie entre la fabrication et la vente faisait que M. Wavelet croyait M. René Deprieux simplement désireux de l'honneur de traiter avec sa maison et il lui promit :

— Vous ne partirez pas sans ordre si vous êtes raisonnable sur les conditions.

M. Etsans ne s'étonnait déjà plus que les deux jeunes gens se tinssent chacun d'un côté de M. Wavelet comme s'ils se craignaient. Il vit là un bon moyen d'augmenter la fabrication par l'alliance de la filature et du tissage et il tint ce raisonnement :

— Des industriels prétendent qu'on n'a pas intérêt à se facturer à soi-même. Qui possède une filature et un tissage devient son propre client pour le fil et se débite toujours trop bon marché. Il vaut mieux vendre à autrui. Je ne crois pas cela. Plus on travaille la matière, plus on en tire de profit.

René Deprieux ne pouvait examiner en détail pourquoi Jeanne Wavelet était si belle, car elle l'éblouissait. Il voyait une grande lumière faite de la clarté du teint, de la flamme des cheveux et des rayons du regard. Il aurait cru ne rien pouvoir espérer de cette fière craintive, si elle n'avait tant rougi, ce qui la rendait encore plus lumineuse.

M. Etsans engagea M. Wavelet à montrer à M. René Deprieux les fabrications d'Avesnes-les-Aubert, promenade excellente pour Mlle Jeanne qui paraissait triste.

Après cette habileté, le vendeur se frotta les mains, content de soi.

M. Wavelet et les deux jeunes gens traversèrent en voiture la ville blessée. Après le visage de la cité défigurée, apparut celui de la campagne heureuse où le labour avait comblé les trous d'obus. Le chant des alouettes tintait dans le ciel d'avril. La plaine sans haies, portait jusqu'à l'horizon la couleur noire de la terre humide et le vert frais du blé jeune. Par les baies des nuages, le soleil décochait des rayons rigides qui frappaient les tuiles rouges et les ardoises bleues sur les toits paysans. Les navettes des tisseurs battaient dans le sous-sol des petites maisons à grand soupirail vitré pour éclairer les ouvriers. M. Omer Wavelet dit :

— Ils vont bientôt sortir des caves. Quand le printemps commence, les pièces restent longtemps sur métier. L'homme ne tisse que lorsqu'il pleut. Au beau temps, il va bêcher son jardin. Je sais par la couleur du ciel combien les tisseurs me rapporteront de pièces en fin de semaine. Avant la guerre, les familles entières allaient aux travaux agricoles jusqu'au delà de la Loire. Il ne restait au tissage d'été que les très vieux trop cassés pour biner. Aujourd'hui les Camberlots ne partent plus aux betteraves en France. Ils restent aux briqueteries. Lorsque la brique était moulée à la main, on ne trouvait que des Belges pour faire ce rude métier. Maintenant qu'on moule au levier, les Camberlots s'y mettent. Il faut des millions de briques pour reconstruire ce que la guerre a détruit. On commence beaucoup de chantiers. Nos ouvriers quittent le tissage pour le bâtiment, car nous ne pouvons pas les payer quarante francs par jour. M. Etsans ne connaît rien aux difficultés du salaire et du personnel. Nous autres, patrons du Cambrésis, avons toujours été bien malheureux avec ça. Les Camberlots ont une navette dans le ventre et une alouette dans la tête. Quand le beau temps vient, ils quittent la cave. Ils ne veulent pas vivre toute l'année dans le sou-

terrain. Nous sommes une industrie à ouvriers migrateurs.

Dans un champ de glaise ouvert par la fouille, des hommes accéléraient le moulage des briques. Des femmes servantes de ce dur labeur regardaient la jolie fille blonde dont le visage rose d'émoi illuminait la voiture vernie.

Beaucoup de maisons d'Avesnes-les-Aubert émettaient le bruit souterrain des navettes. M. Wavelet connaissait chaque métier dans les caves et qui les faisait battre : hommes, femmes, enfants ; et qui pouvait tramer du mouchoir, de la batiste ou du linon. Devant l'usine, Dutriaux, un homme de cinquante ans qui rapportait une pièce finie vint parler à M. Wavelet descendu de voiture :

— On ne vous voit jamais. On ne sait plus à qui dire aujourd'hui qu'on a des ruses avec le fil. On ne gagne pas sa vie à cause du temps qu'on perd à rattacher.

— Depuis trente ans, dit le patron, je vous entends vous plaindre que le fil casse.

M. Wavelet, fier avec ses concurrents, ne l'était pas avec ses ouvriers. Il savait le nom de chacun et à quels articles il était habile. Dutriaux jamais content, mais fort capable en tous tissus, détestait le tissage mécanique bâti par M. Wavelet en 1909, quand les ouvriers en cave réclamèrent un meilleur salaire. La cheminée de briques rouges dépassant le clocher opprima le travail à main. Depuis le fond des temps, les gens de cette plaine humide propice à la culture du lin, lançaient la navette. Leur vieux métier persistait dans sa forme et son outillage millénaires. La machine à vapeur vint tard contre eux, car les patrons trouvaient qu'abuser de l'ouvrier profitait plus que construire des usines. Mais quand le tisseur en cave, dégoûté d'un labeur où il ne gagnait que du chagrin, réclama un meilleur prix du travail, la machine remplaça les bras et contraignit les esprits. On pensait qu'elle détruirait les habitudes anciennes et que les dernières navettes cente-

naires pourriraient dans les caves. Mais la guerre vint abîmer l'usine neuve et brûler l'antique métier en bois. Les deux âges du travail furent abattus ensemble. Il fallut tout refaire. Un outil de bois pouvait se reconstruire en quinze jours, mais l'usine en deux ans. M. Wavelet courut les campagnes pour redonner courage aux vieux tisseurs et les équiper car il voulait vendre vite de la toile, réparer sa fortune, ce qu'il ne pourrait pas de sitôt avec le tissage mécanique. Le vieux métier ressuscita. Les ouvriers mieux payés retrouvaient la joie de leurs mains. Avant qu'une haute cheminée ne fumât dans le Cambrésis, les navettes souterraines couraient dans tous les villages. Aujourd'hui M. Wavelet ne tenait encore que la moitié de ses métiers mécaniques, tandis qu'il donnait du travail à quatre cents métiers en cave. Quinze ouvrières ourdisseuses leur préparaient les chaînes. Dans leur atelier, Dutriaux demanda miséricorde à la fille du patron :

— Je vous ai vue bien petite. Parlez pour moi. Si on ne gagne pas la vie, on s'arrêtera encore une fois de tisser à main.

La multitude des fils ordonnés s'enroulait sur les moulins que les femmes tournaient à la manivelle. Cette usine contenait les formes anciennes du travail à côté des plus récentes : les vieux ourdissoirs perpendiculaires auprès des sectionnels qui assemblaient la chaîne pour les métiers mécaniques.

M. Wavelet semonça Dutriaux :

— Vous tisserez toute votre vie, comme moi. Si je ne vous donnais plus de chaîne et de trame, vous seriez un homme bien malheureux. Les jeunes s'en vont aux briques ou aux betteraves, mais vous êtes trop vieux pour ça aujourd'hui. Vous resterez à la cave, sur votre métier et vous y tomberez mort, comme moi sur mon livre de duitage. Est-ce que c'est vrai, ça ?

— Vous n'avez pas tort dans tout.

— Alors je vais vous donner la plus belle chaîne de l'ourdissage et la meilleure trame. Du linon comme j'en voudrais pour le trousseau de mariage de ma fille.

Mlle Wavelet dit alors :

— Je vais parler à Rosalie Wexsten qui file à main.

Son père pria M. Deprieux de l'y accompagner :

— Allez voir ce qu'aucune machine ne peut faire. Vous êtes les premiers filateurs de France avec Nicolle et Le Blan, mais nos fileuses sont sans pareilles.

Les gros usiniers du fil depuis longtemps mécaniciens, négligeaient les dernières femmes à quenouilles à qui des patrons tisseurs donnaient encore du travail à domicile.

René Deprieux demanda :

— En reste-t-il beaucoup ?

Jeanne Wavelet fut aise qu'il s'enquît de choses dont elle ne devrait point rougir. Elle répondit :

— Quelques vieilles ; les jeunes ne veulent pas prendre le rouet. C'est un métier de grand'mère ; il faut avoir un bonnet blanc pour faire cela. Avant la guerre, les ouvrières ne gagnaient que dix sous par jour ; aujourd'hui elles ont quatre francs. Ce serait un grand malheur si ce métier mourait. Les riches et fortes choses : les grosses filatures et les tissages ne sont pas seules importantes dans le monde ; les jolies choses le sont aussi.

Ils entrèrent chez Rosalie Wexsten, assise au rouet, près du rideau soulevé.

— Ne bougez point de votre travail, dit Jeanne Wavelet. On vient voir comme vous faites bien.

La vieille femme aux rides jaunes riait silencieusement. Elle assura ses lunettes de fer et redressa son bonnet blanc :

— On aime me regarder. M. Etsans est venu : Je leur dis à tous : « Vous auriez plus de goût à voir une belle fille ;

mais on ne trouve plus de jeunes fileuses. » Il y a quarante ans, j'étais bien galante. Aujourd'hui mes yeux voient mal le brin.

Son pied droit dansait sur la pédale, ses mains légères semblaient ailées. Aussi vive qu'une jeune fille, elle souriait, les yeux lumineux de joie dans ses rides profondes. Elle dit :

— Les petites ne veulent plus tirer sur la poupée.

Elle nommait ainsi la quenouille où la filasse liée d'un ruban de coton bleu, faisait une tête sur le corps de bâton.

— Elles ont tort, ces filles. On est toujours propre et on a le dos au feu. On ne part pas le matin dans la pluie d'hiver pour aller se salir à l'usine. Il y a cinquante ans, toutes les femmes au village filaient. Aujourd'hui il en reste dix.

Les aïeules de Jeanne Wavelet, fille de patron, fière et fine, avaient fait dans ce village le même métier que Rosalie Wexsten. Sa provision venue à fin, la vieille peigna du lin et dit combien elle le payait :

— Cinq francs cinquante la poignée. C'est M. Massin qui nous le vend. On lui rapporte le fil.

Elle séparait les brins courts à coups d'une brosse ronde faite comme un goupillon. Les poils raccourcis par l'usure étaient des crins durs piqués sur une boule de drap. La filandière dit qu'on ne trouvait plus de ces brosses. L'outillage manquait à cet antique métier. Les fabricants d'accessoires, vieux artisans, s'éteignaient. M. René Deprieux admirait la forme surannée de ce travail. Cette vieille femme évoquait toute l'usine : le peignage par sa brosse en crins noirs, la filature au mouillé par ses doigts humectés de salive tiède. Les inventeurs du métier à filer avaient continué une idée présente dans le rouet.

Ayant bien peigné les fibres, Rosalie Wexsten les noua au bâton de quenouille mais au lieu de se remettre à filer y invita Jeanne Wavelet :

Vous savez aussi bien que moi et vous ne voulez pas le dire. Auriez-vous honte de notre métier devant un beau monsieur ?

Aussitôt Jeanne s'assit devant le rouet. Ses mains très blanches à fossettes remuèrent au long du fil de même couleur que ses cheveux.

— On croirait qu'elle se peigne, dit la vieille Rosalie.

Jamais M. René Deprieux, filateur de lin sur vingt mille broches et qui aimait son métier, ne l'avait conçu sous une figure aussi gracieuse. Certain que Jeanne Wavelet ne tournerait pas ses beaux yeux vers lui, il s'assouvissait de la regarder. Elle était superbe de forme et douce de couleur ; fine, discrète et si bien mesurée, que tout geste lui était une beauté. Elle se leva et dit :

— Je travaille mal. On se plaindra de votre fil. Je n'aurais pas dû mettre le mien sur la même bobine.

La souriante vieille n'accepta point qu'elle se blâmât :

— Si on se plaint, on sera difficile. Je suis fière que votre fil soit avec le mien. Je n'étais pas si vaillante que vous dans mon temps de belle fille. Quand un jeune homme me regardait, je filais moins bien parce que je le regardais aussi. Mais pour vous il n'y a que le fil. Vous aimez le lin, ce vieux lin.

Le bruit de la roue semblait un vol d'insecte. Depuis cinquante ans que les mains de la fileuse tiraient la fibre, la même pendule à battant de cuivre comptait le temps au-dessus d'elle. Le rameau de buis lié au crucifix et la branche de gui au chambranle de la porte, bénissaient la femme fidèle au culte des plantes sacrées et du Dieu mort sur la croix. Elle mit dans sa bouche un morceau de sucre candi pour augmenter sa salive qu'il lui fallait abondante, afin de toujours mouiller ses doigts. Elle se plaignit de vieillir :

— Je ne fais plus que huit cents mètres par jour au lieu

de mille, mais je suis quand même contente parce que c'est moi qui réussis le plus fin fil. M. Massin vous le dira.

Cet homme qui achetait la belle filasse à Hasnon près Valenciennes et la revendait aux rouetteuses, fut fier de montrer sa marchandise. Il tira d'abord des tiroirs d'une armoire de vieux chêne, les paquets de fil dont le plus gros tenait dans la main à doigts écartés et le plus fin dans la main à tous doigts joints. Un grand crucifix présidait cette chambre de toiles fines.

M. Massin, un peu méfiant dans son métier, fut lent à répondre aux questions de M. Deprieux. Les deux patrons les plus différents étaient face à face ; l'un voué au travail impossible à la mécanique ne mettait en œuvre que des poignées ; l'autre usinait des centaines de balles avec une force mécanique de 400 chevaux-vapeur. La fabrication du fil de main était pour les gros filateurs un vestige qui disparaissait au fond des villages flamands. M. Massin voyait en la machine une odieuse malfaisance. Il comptait sa gloire par le nombre de rouets auxquels il donnait du travail. Il vanta sa marchandise :

— Nous ne mesurons pas 38.900 mètres au paquet comme les usines. Nous disons des onces. La filature sur machine emploie le beau lin de Courtrai, mais son plus fin est trop gros pour nous. Trois marchands peuvent seuls nous fournir. Ils sont à Hasnon, porte à porte. Ils rouissent et teillent à l'écang à main du lin qui pousse ramé pour que le vent ne le couche point. La tige qui a une cassure ne peut nous servir. On choisit les plantes mâles qui ne fourchent pas. Pour approvisionner la filature mécanique il faut les plaines de Belgique et de Russie. Deux hectares de terre suffisent pour la filature à main. Mais nous faisons le plus beau fil du monde. Voilà une pièce blanchie qui pèse quatre cents grammes pour 32 mètres de long, sur quatre-vingts centimètres de large. C'est nerveux, inchiffon-

nable. L'étoffe serrée dans la main revient d'elle-même, comme un ressort. Plus vous lavez, plus c'est brillant. Deux armoires contiennent mon stock, fil et toiles : trois cent mille francs de marchandise que je peux emporter sur mon dos.

Autrefois le pays entier filait à main ; autant de rouets que de femmes. Cette maison avait partout des casiers pour y ranger la marchandise. La filature mécanique nous a pris les gros numéros et peu à peu, en quatre-vingts ans, il n'y a plus eu que cette chambre garnie de fil et de toiles. Nous conservons encore trois cents numéros d'écart avec le fil mécanique. Le directeur de M. Wavelet n'est pas près de monter mes tissus sur ses métiers. C'est un homme que j'estime beaucoup. Aussitôt arrivé à son poste il a été retenir une chaise à l'église. Il faut croire en Dieu dans notre industrie.

Les trains ouvriers nous font du mal en entraînant le personnel aux mines. Le tissage à main ne reste abondant que dans les villages sans gares. Je donne des rouets aux femmes. Il en faut trois cents pour alimenter cent métiers à tisser le fil de main. Beaucoup de mes quenouilleuses ont soixante ans. Celles qui ont filé dans leur jeunesse reprennent le rouet quand elles vieillissent.

Il ouvrit le registre des ouvriers et montra les noms marqués d'une croix à l'encre aussi soigneusement dressée que si on devait y clouer Jésus.

— Voilà les tombes des morts de guerre. Sur cinquante-deux tisseurs en fil de main, il m'en reste vingt-cinq. Depuis 1740 que cette maison travaille le fin tissu, personne n'y a passé de plus dures années que moi. Des gens d'Allemagne qui ne comprenaient rien à notre métier m'ont bousculé. Ils m'ont pris du fil de quenouille pour faire de la ficelle. Dans les maisons des fileuses, ils donnaient des

coups de pied aux rouets. Ils en ont détruit qui tournaient depuis cent ans.

René Deprieux regardait Jeanne Wavelet caresser une pièce de tissu blanc si léger que les plis remuaient à son haleine. M. Massin dit :

— L'ouvrier qui a tissé cela a voulu enseigner le métier à ses deux fils, mais l'un s'est mis dans les bureaux, l'autre est menuisier. Les échevins d'église sont beaucoup nos clients. Cette pièce ira sur l'autel.

M. René Deprieux en souhaitait un autre usage qu'il n'osait dire : vêtir Jeanne Wavelet du tissu qu'elle aimait. D'un coup d'œil il la fit rougir. Depuis qu'elle avait subi son regard, il lui semblait qu'elle n'était jamais seule. Elle n'osait plus se déshabiller à la lumière. Elle rangeait à tâtons ses vêtements dans l'obscurité. Sa mère lui avait demandé :

— Tu n'as rien à me dire, vraiment ?

Jeanne Wavelet dut précipiter dans un baiser à pleins bras sa confusion. Elle était en grand trouble, craignant de pécher. Dans son angoisse venaient des ravissements. Les yeux fermés et les deux mains sur les paupières, elle voyait cette grande douce lumière du regard de René. Elle ne remuait plus tant elle était lasse. Était-ce ainsi la mort ? Elle ne se confiait à personne et restait longtemps tête baissée sur sa broderie. Épouvantée et charmée de ce qui se passait en elle, elle redoutait de se vouloir heureuse, car elle craignait terriblement le mal dont elle était tout ignorante. Elle avait une grande peur de Dieu. Elle fut contente, tenant du fin lin, de le lui consacrer, et dit :

— Le plus beau doit être pour l'autel. J'aurais voulu être religieuse comme votre cousine Claire Deprieux. Elle a belle et douce vie.

René Deprieux murmura :

— Il y a plus beau et plus doux.

Jeanne Wavelet parla dans un soupir :

— Ne blasphémez point une sainte fille.

Et ils se turent.

Ils sortirent de la vieille maison linière où l'ancien soupirail cintré était muré en briques ; ce qui indiquait les caves où on ne tissait plus.

L'ouvrier Dutriaux qui revenait de l'usine Wavelet interpella gentiment la fille du patron. :

— Ma femme me dit : « Cette ch'tiote Jeanne ; je l'ô tenue din mon écourt. » Cela signifiait : « Je l'ai tenue dans mon tablier. »

M. Wavelet habitait autrefois ce bourg. Les familles d'industriels distribuant le travail à domicile furent d'abord paysannes, gagnant sur le tissu et achetant de la terre. L'argent amassé par trois générations leur permit de s'installer à la ville et de bâtir des usines.

L'arrière grand-père de M. Omer Wavelet, ouvrier en cave, distribuait un peu de son ouvrage aux voisins et bientôt ne fit plus qu'ourdir les chaînes et les donner à tramer. Ainsi la maison Wavelet fut fondée, avec deux ou trois métiers en plus de celui du patron. Aujourd'hui elle en comptait des centaines dans les caves du Cambrésis et en usine qui assuraient la grande fortune de Jeanne Wavelet.

Le vieux Dutriaux fut aimable :

— Voilà longtemps que votre père ne m'a donné de si belle trame. Le tisseur n'est pas heureux quand le fil casse. A faire cette pièce j'aurai du plaisir. Le patron m'a dit :

« C'est de la batiste comme j'en voudrais pour le trousseau de ma fille. » Vous voilà d'âge à marier. Je prierai pour vous. Dans notre métier on peut prier en travaillant. Nous, les vieux tisseurs, on reste aux caves. Les petites filles s'en vont. On les revoit grandes et belles. Et nous on est un peu plus vieux. On a fait de la batiste et du linon pour

les belles filles qui se marient. On a eu du mal sur le fil et elles auront du plaisir. Je vous rends confuse ; ne faut pas m'en vouloir. Vous vous rappelez quand ma femme filait et qu'elle vous donnait de son sucre. En jouant au rouet vous avez bien appris. Si c'est moi qui vous fais rougir comme ça, je m'en vais. On est vieux, on ne devine plus les choses. Mais pour le fil, je le vois bien et je ne fais jamais de fausse duite.

Dutriaux descendit dans sa cave par un escalier aux marches de pierres arquées d'usure. Dans le vitrage du soupirail à petits carreaux restait du verre bleu, très ancien. Sur les montants du métier sculptés de fleurs et de feuilles, un oiseau de bois, bec ouvert depuis plus de cent ans, sifflait silencieusement sa joie dans la cave laborieuse.

Dans un coin étaient la provision de pommes de terre et la demi-rondelle de bière. Deux niches du mur salpétré contenaient la lampe à pétrole et le pot à braise pour chauffer la trame avant de la suiffer.

Des kilomètres de batiste et de linon étaient sortis de cette cave où le vieil homme araignée lançait la navette. Enfant, il avait cannetté, mais dès que ses jambes furent assez longues pour appuyer sur la pédale et ses bras assez forts pour tirer sur la corde, on l'assit au métier.

Aujourd'hui, il trouvait la vie aimable car il y a de la joie dans du beau fil. Il entreprit le montage et noua la chaîne nouvelle à la chaîne ancienne passée à travers le peigne.

Au bord intérieur du soupirail, des herbes poussaient, inclinées vers la lumière. Dutriaux, les doigts dans le lin,

l'esprit dans les souvenirs, se rappelait la misère récente : quatre ans soumis aux Allemands, sans pouvoir tisser. Sur le métier démonté au grenier les araignées accomplissaient des toiles à peine plus fines que celles dont Dutriaux était capable. Les gens mouraient, les métiers mouraient. Le malheur était au village et sur le monde. Dutriaux connaissait bien la vieille misère, ayant peiné toute sa vie. Il apprenait soudain une misère nouvelle : la mort du travail. Voir diminuer dans le coin de la cave le tas de pommes de terre et penser qu'en trimant de tout son cœur, on n'arriverait pas encore à tisser assez vite pour maintenir la provision, c'était une forme habituelle du chagrin. Mais après la misère vivante de l'homme au travail, était venue la misère morte de l'oisiveté. Disputer avec le patron, compter les duites, réclamer contre la casse des fils, et tirer de tout ça un morceau de pain, ça allait, il fallait bien que ça aille, mais tout d'un coup il n'y avait plus eu de patron, plus de dispute, plus de colère, plus rien que le silence dans les caves, et les soldats qui brûlaient le bois des métiers parce qu'ils avaient froid, pauvres malheureux, tous dans la misère ensemble ; misère des soldats, misère des tisseurs, misère de faire la guerre, misère de ne plus faire son métier. Enfin le bon temps était revenu, le tisseur retrouvait la forme ancienne de sa misère : le travail mal payé.

En 1918, l'armée allemande en retraite emmena tous les hommes des villages. Les femmes et les enfants suivaient, ne voulant point quitter le père. Pâtir où on a toujours pâti paraît une forme du bonheur quand on est contraint d'aller peiner ailleurs, de piéter sur les mauvais chemins en poussant une brouette. Ce temps terrible avait enseigné à Dutriaux que le bonheur était dans la misère d'habitude. Sur la route il disait : « Quand sera-t-on encore heureux ? » C'était gagner quatre francs par jour en faisant le plus fin travail du monde, boire de l'eau quand on ne pouvait plus

payer le brasseur, manger de la betterave si les pommes de terre coûtaient trop cher. Dormir sur le sol nu fait regretter la paillasse. Qu'il est aimable le souvenir du vieux toit natal à qui marche sous la pluie d'un pays inconnu. La misère au sec, à l'abri de l'intempérie, on en savait le charme quand il fallait partir sur les plaines boueuses et recevoir tout ce qui tombe. Au retour les gens trouvèrent les maisons pleines d'Anglais victorieux, qui achevaient ce que les Allemands vaincus avaient laissé. Une petite habitation de tisseur peut contenir beaucoup de soldats qui savent se serrer et être fraternels, ne laisser personne dehors quand il y a peu de place couverte pour abriter toute une armée. Dutriaux put dormir chez lui entre un grand garçon frais de figure vêtu d'un jupon comme une fille et un autre qui avait toujours la pipe aux dents. Il lui semblait qu'il était moins qu'un rat dans sa cave.

Aussitôt les terribles Anglais partis, il avait cherché du travail à Bertry, à Clary, pays des genres fantaisie, métis lin et soie, à Haspres, Saulzoir, Villers où on ne fait que le blanc classique, à Quiévy et Walincourt où au temps de sa jeunesse les ouvriers protestants chantaient des psaumes en tissant dans les caves. Il avait tramé toutes les étoffes du Cambrésis : depuis le mouchoir de gant jusqu'au mouchoir de priseur, mais rien ne lui plaisait tant que la batiste et le linon d'Avesnes-les-Aubert, le premier lieu du monde pour le blanc fin.

Quelle joie dans le fil. Quoi de plus beau pour un homme que de tramer régulièrement soixante coups à la minute. Mais avant ce bonheur de lancer la navette, que de préparation. La chaîne rattachée : trois mille huit cents fils sur quatre-vingts centimètres, il fallait parer la portée entre l'ensouple et le peigne, coller tous les brins au corps du fil, ôter à l'aide des ciseaux les duvets rebelles qui se hérissaient. Dans le plat de terre la pâte de farine était

ferme, bien tassée, sans fermentation et sans trace de dents de rats ; il faut toujours un chat dans la maison du tisseur souterrain. Rendre chaque fil parfait, y faire adhérer ou y couper le duvet était un long travail.

Dutriaux, quand il avait discuté le prix avec M. Wavelet, ne connaissait plus qu'un ami : le tissu. Il ne laissait sur le lin aucun duvet fou ; ses ciseaux en retranchaient les minimes imperfections, puis il passait sous la chaîne tendue et lissée le pot de braise pour tiédir et suiffer. Après ce long travail silencieux, enfin il ébranlait le métier et lançait la trame. Le battement de l'outil était comme la palpitation de son cœur ; il vivait dans ce bruit et se réjouissait de sa régularité. D'un pied sur la pédale de bois, il actionnait les lisses. De la main droite il tirait la sonnette de corde pour lancer la navette et de la main gauche faisait le va et vient du peigne. Bon fil, bon métier, homme heureux dans sa vieille besogne centenaire sur l'outil des aïeux. Le travail retentissait dans la maison si basse que de la main on touchait le bord du toit. Un passant qui la longeait, portait ombre sur le tissu. Dutriaux parlait à son métier. Que de choses il lui avait dites depuis qu'ils vivaient ensemble. Il ne le voyait pas comme un assemblage de bois et de corde pour mouvoir du fil, mais comme un parent. Auprès de son métier, il restait, quoique vieux, ainsi qu'un jeune garçon auprès d'un vieillard instruit. Il disait : « Pour bien tisser, il faut que le métier vous aide. »

Le bruit de la navette habitait sa tête ; il l'entendait la nuit. Jamais il n'était seul dans sa cave. Ceux qui avant lui y avaient travaillé lui parlaient par le tic-tac de la duite. Leur souvenir prenait figure dans l'ombre. Il revoyait les vieux tisseurs de misère et de fin fil ; leurs voix chevrotaient dans le mouvement du métier poli par tant de mains mortes.

Dans la cave voisine chantait Lollard, qui ne savait pas

tisser en silence ; le bruit de son travail ne lui suffisait pas comme à Dutriaux qui ne pensait que métier, tandis que Lollard pensait révolte et politique. Le mur chaulé de sa vieille cave portait des traces de lettres gravées dans la pierre. On y déchiffrait : Dieu. Lollard prétendait que c'était la plus vieille cave du pays. Ses grands-pères y entonnaient autrefois des cantiques et lui aujourd'hui des hymnes où misère rimait avec classe ouvrière.

Il avait une grande rage de convertir et appelait le soir les tisseurs pour les prêcher. Il niait tous les Dieux sauf la Justice. On le craignait et il était doux. Sa journée finie, il frappa au vitrage des caves voisines. Des hommes vinrent avec la pipe consolatrice ; les femmes apportaient le rouet à cannetter la trame. Lollard, aux yeux bleus et aux lèvres pâles, leva sa main maigre sur ces fronts de pauvres et dit la vieille misère :

— En 1905, j'ai vu passer les tisseurs, les cannetteuses, les fileuses chantant derrière le drapeau rouge. On commençait la guerre contre les patrons, car les meilleurs ouvriers ne gagnaient pas quatre francs tous les jours. On voulait le prix de la peine. On mettait le volet devant le soupirail des peureux qui tissaient au lieu de se joindre à nous. L'homme à la cave n'y voyait plus et devait arrêter le travail.

Lollard rappelait l'histoire des paysans enrichis en donnant du fil à tisser, tandis que d'autres familles ne tiraient profit que d'elles-mêmes et restaient pauvres. Ainsi s'accomplissait la séparation de la fortune et de la misère. C'était toujours la même loi depuis le commencement du travail dans le monde. Ceux qui ne savaient qu'obéir, n'étendaient point les limites de leur champ et le gain de leur métier au delà de ce que leurs mains pouvaient travailler ; mais ceux capables de commander augmentaient leurs terres et leurs profits en louant des mains.

Les petits patrons du Cambrésis cherchaient leur vie dans la misère ouvrière. Serrés par les acheteurs de Paris, ils prenaient sur le tisseur ce qu'ils ne pouvaient sur le client et ne laissaient au travailleur que les pommes de terre, peu de beurre, rarement de la viande.

Les enfants voués au cannettage n'apprenaient pas à lire. Dès huit ans mis au rouet ils manquaient à l'école car si leur père tisseur quittait la navette pour dévider le fil, la maisonnée mourait de faim.

Le patron trompait l'ouvrier en le payant à la pièce sans lui préciser la longueur et toujours il l'allongeait, donnant cent dix mètres à tramer pour cent, puis cent vingt, puis cent cinquante. L'ouvrier se défendait en volant du fil de trame, ne mettant que seize duites au centimètre où il en fallait dix-sept. Mais le syndicat enfin donna force aux artisans naguère isolés chacun dans sa cave de famine et le bruit de son métier. Ils exigèrent la mesure juste de la longueur de chaîne ; les patrons alors réclamèrent la trame manquante et déposèrent des plaintes pour vol. Les syndicalistes menaient de force à la mairie les timides mesurer la chaîne sur le moulin communal. Les ouvriers soigneux disaient que cela abîmait le fil ; les patrons faisaient des retenues sur la façon pour des fautes qu'ils prétendaient dues à la brutalité de ce mesurage. Les opprimés, ennemis d'eux-mêmes par la peur de se voir opprimer davantage, craignaient les reproches et voulaient pouvoir dire qu'ils étaient contraints, qu'ils ne s'insurgeaient point contre la vieille misère et qu'ainsi ils avaient droit d'y vivre tranquilles, recevant le travail dont les réclameurs seraient privés.

Une commission de patrons et d'ouvriers instituée en tribunal de métier, condamnait l'ouvrier à payer cinq fois la valeur du fil dérobé, et le patron à trente fois la différence du salaire s'il trompait sur le prix et le métrage. Les

patrons répliquèrent encore par des perquisitions chez les épiciers qui payaient aux ouvriers en café, en sucre et en genièvre la matière volée.

En 1914, vingt-deux recéleurs de fil furent condamnés. On trouva des bobines soustraites et vendues dix fois. L'ouvrier gagnait une duite par quatre ou cinq centimètres de tissu. M. Wavelet, patron habile, reconnaissait sans compte-fil, rien qu'au toucher de l'étoffe, si le compte y était. Il faisait découvrir les paniers des femmes dans les rues pour voir s'ils contenaient des bobines apportées en paiement aux boutiquiers. Les dénonciations, les surveillances, animaient les villages. Cette longue dispute avait sombré dans le grand chagrin de l'invasion.

— La guerre est passée, dit Lollard, le travail continue et ce sera toujours la même lutte du patron et de l'ouvrier. On veut remettre le tisseur dans la misère. Vieux Choin, avouez combien vous êtes payé.

Il parlait rudement à cet homme qui tissait pour M. Massin le fil de main des femmes au rouet. Choin ne lançait pas la navette au coup de corde ainsi que Dutriaux. Il donnait directement à la main, le plus doux mouvement à un fil trop fragile pour supporter un outil choquant. C'était la plus ancienne et la plus fine forme du métier.

— Votre travail, vieux Choin, dit Lollard, n'a pas de prix. Personne n'est meilleur ouvrier que vous dans le Cambrésis. Vous restez trois heures à parer une partie de chaîne de quatre-vingt centimètres et un mois à tisser une pièce de trente-deux mètres qui pèse une demi-livre. Et vous êtes content qu'on vous donne huit francs par jour.

Fouineur et fanatique, Lollard savait quels articles chacun faisait et ce qu'il aurait dû réclamer. Le vieux Choin n'était plus à l'âge où l'on espère la justice. Vieillard dans un vieux métier, il croyait en son travail comme en un Dieu et acceptait d'en souffrir. Les enfants

cannetteurs de trame, les femmes, les tisseurs remontés des caves écoutaient patiemment le prêcheur.

Autour du village la plaine printanière riait. Des rayons de soleil décochés par les meurtrières des nuages, frappaient les toits des maisons linières. L'énergie des alouettes au vol perpendiculaire surgissait des terres humides où commençait la jeunesse du blé.

M. Omer Wavelet préférait la démarche personnelle et parler qu'écrire quand il avait affaire aux industriels de son voisinage. Il partit voir M. Guerandelle, directeur de l'usine de blanchiment et d'apprêt. L'odeur des acides régnait autour des grands bâtiments sans étage : ce travail de circulation d'eau et de manutention de gros poids de linge se faisait de plain-pied. La vieille usine de grande renommée portait encore sur ses catalogues : « Blanc sur pré », procédé des anciennes buandières. L'herbe et le soleil creusaient doucement le blanc pur, tandis que les produits caustiques torturaient le fil, brutalisé au blanc douteux. La longue exposition à l'air ne laissait pas dans la mince profondeur du tissu des matières mal atteintes capables de renvoyer du jaune à la surface.

M. Wavelet reprocha à M. Guerandelle de livrer tard. Le blanchisseur voulait contenter ses clients. Il leur indiquait les inconvénients des courts délais mais ne les leur refusait pas. Homme de grande obligeance, il bénéficiait d'une bonne réputation commerciale :

— Pour vous plaire, nous traitons en huit jours ce qui autrefois exigeait trois mois. Vous devriez nous laisser du

temps pour sauver la qualité de votre tissu. Le blanc rapide ne vaut pas le blanc lent.

Il guida M. Wavelet dans l'usine où les hommes aux bras nus poussaient les lourdes charges de tissus mouillés. M. Wavelet vit le fils Dutriaux qui préférait venir à la blanchisserie que travailler en cave, et blâma M. Guerandelle de ce détournement d'ouvrier :

— Puis-je vous envoyer beaucoup de pièces à blanchir si vous me prenez mes tisseurs ? Vous les payez trois francs de plus par jour que je ne peux leur donner.

— Nous manquons d'hommes, dit M. Guerandelle. En 1914, nous préférions les ouvriers de la campagne à ceux domiciliés à Cambrai : le villageois n'était pas syndiqué. Aujourd'hui nous ne pouvons plus chercher où est le meilleur esprit. On prend tout. Nous mécanisons notre usine pour y employer le moins possible de mains. Les métiers français ne peuvent plus être sauvés que par la mécanique.

Le tisseur approuva :

— J'ai construit dans le Cambrésis le premier tissage à vapeur. Le tisseur en cave nous livrait à l'Irlande où depuis longtemps il n'y a plus un métier à bras. Des patrons ont cru que l'ouvrier à domicile ferait de plus longues journées qu'en usine et accepterait le mauvais fil. Ainsi mieux valait tenir l'homme que la machine. Les patrons n'ont pas compté que l'esprit de l'homme changerait. Aujourd'hui il connaît son prix. Le temps n'est plus où l'on faisait ce qu'on voulait des ouvriers.

Les pièces de tissus cousues bout à bout passaient du bain chloré à celui dosé d'acide sulfurique puis aux rinçages qui purgeaient le tissu de la dernière trace des produits chimiques. La grande vertu de cette usine était par l'eau excellente. Encore une fois le lin baignait dans le mystère de la rivière. Elle donnait le blanc de Cambrai, souple, non

carteux, qui n'avait de rival que le blanc de Vendée fait à Cholet.

Les tissus dévidés par milliers de mètres sur le tourniquet des crécelles, passaient sept fois dans les rinçages. Les torrents d'eau emportaient la dernière couleur de la fibre. Le grand ennemi de ce métier était la rouille. Une parcelle tombée d'une tige de fer aurait gravé le tissu. Sous les plafonds hourdés pour empêcher la condensation, le travail des rajusteurs de peintures ne cessait pas sur les paliers de soutien, les arbres de transmission, les palans. Aucun fer ne devait être nu dans ce travail aquatique où les ouvriers devenaient rhumatisants. Les cuves autoclaves où bouillaient les tissus, donnaient grande chaleur à une partie du personnel, mais les bains acidulés et les rinçages tenaient l'autre dans une vie d'amphibie. Aux anciennes cuves, on entrait par un trou d'homme pour disposer le tissu en plis verticaux. Une fois, le mouilleur ouvrit le robinet d'envoi avant que le rangeur ne fût sorti. L'homme fut cuit à mort dans le caustique. Sur les plus fins tissus, la lessive arrivait froide pour éviter la brutalité de l'attaque en pleine ébullition.

A un laboratoire en redan qui dominait la salle des chaudières, M. Guerandelle parla à M. Wavelet des secrets du métier :

— Nos tours de main sont plus importants que les formules chimiques. Au temps du blanchiment sur pré nous n'avions qu'à savonner les tissus et les retourner sur l'herbe. On ne nous apportait que du lin roui à l'eau ou à terre. Aujourd'hui les filasses traitées artificiellement ont perdu leur résistance et les clients leur patience. Sur une matière affaiblie, nous devons faire le moins mal possible en livrant très vite. On a, pour blanchir, essayé depuis le permanganate de potasse jusqu'à l'oxygène gazeux et le courant d'acide carbonique injecté dans l'eau. Nous cherchons la loi

de sympathie entre les substances colorantes et l'oxygène. Nous avons la chance d'être une très vieille maison sûre de ses procédés.

— Qui deviennent coûteux, dit M. Deprieux. En 1913, j'ai payé votre blanc de Rouen pour les tissus lourds trois francs les cent mètres ; le blanc ménage ne valait pas beaucoup plus ; le blanc d'Irlande, l'apprêt Église ne dépassaient pas cinq centimes au mètre pour les tissus les plus fins que vous me comptez aujourd'hui quarante centimes.

M. Guerandelle rectifia :

— Pardon, trente-deux centimes. Et nous maintenons les pièces aussi près que possible de la longueur tissée. Vos ouvriers payés au mètre tirent fortement sur la chaîne pour donner de l'allonge qui se défait au premier trempage. Vous la réclamez. Beaucoup de clients demandent en outre, que leurs tissus pèsent dix pour cent de plus que quand ils nous les livrent. Nous sommes obligés d'y incorporer un fort poids de kaolin. Vous pouvez nous donner des duitages inégaux, notre calandrage remplit les creux, met du fil là où il n'y en a pas. Beaucoup de tisseurs sont très ignorants de nos procédés. Ils croient que le même convient à tous les tissus, comme dans leur buanderie de ménage. Depuis longtemps nous sommes loin de l'unité de lessive. Les chancissures sont dues à vos enduits de parage. Vos ouvriers se servent de paraffine qui est pour nous détestable. Nous perfectionnons chaque année le blanchiment tandis que les ingrédients utilisés par les tisseurs en cave restent de vieilles choses empiriques. Nous vous garantissons des apprêts lin qui donnent au coton l'apparence du pur fil, non pas seulement un aspect fugace, momentané, vite démenti par l'investigation, mais profond, durable. Nous incorporons jusqu'au creux du coton les qualités du lin. Nous avons réussi le grain, la fraîcheur, le lustré.

M. Wavelet désapprouva un peu tant d'habileté :

— Vous, plus que les tisseurs, avez créé la possibilité des milliers de douzaines de mouchoirs de coton vendus pour batiste et linon pur fil. Mais aujourd'hui nous devons travailler, au lieu de soie, du faux lin qui aura l'avantage de tenir la clientèle dans l'habitude du blanc. Notre vieil ennemi le coton est aujourd'hui notre allié. Quand le lin redeviendra abondant, nous dirons de nouveau que le coton n'est qu'une illusion, qu'il ne donne ni la chaleur comme la laine, ni la fraîcheur comme le lin.

Du haut lieu en redan, ils voyaient s'accomplir le travail de lessive depuis les chaudières autoclaves jusqu'aux rinçages torrentiels. Les eaux chlorées avaient une limpidité jaune et celles acidulées une limpidité verte. Les liquides des bacs en vidange s'effondraient en quelques instants, échappés par des conduits énormes. C'était un métier de grands calculs ; si on économisait l'acide, on allongeait le temps du traitement des tissus. Une chose toujours contrariait l'autre : aller vite et trop blanchir usaient la force du fil. Au mur, restaient encore des fleurs en papier autour de l'image de Saint-Laurent, patron des blanchisseurs, orné pour sa fête : 10 août.

Des pousseurs de chariots menaient les charges de linge mouillé aux séchoirs continus où soufflaient des ouragans d'air chaud. Les hommes libérés de la vieille torture des séchoirs fixes en salles fortement chauffées où ils suaient à épuisement, engageaient les toiles dans le coffre ventilé où elles se déplaçaient lentement. Les traces abondantes d'eau pistaient le remuement du travail. Les seuls tissus fins, linons et fils de quenouille, séchaient encore à l'air libre après les rinçages et les savonnages faits à la main pour éviter à ces fragiles étoffes le contact des machines.

Des batistes en lin de rame tissées par le vieux Choin baignaient dans une cuve de bois dont le bord atteignait à

la taille des buandières. La mousse de savon faisait devant elles de minimes Alpes candides. Les vieilles femmes vouées à ce travail tranquille sur le tissu précieux, perpétuaient la plus vieille forme du métier. Leurs doigts pâles, ridés d'humidité remuaient les fils des quenouilleuses. Le bruit de l'eau, depuis le bouillonnement à flots jusqu'au tintement des gouttes ne cessait pas dans la grande salle claire. Les chariots sur rails portaient au pré les pièces finies.

L'usine entretenait autrefois beaucoup de terrain herbeux pour poser les toiles. Il fallait une végétation courte et drue qui habillât le sol ; le linge ne devait toucher que du vert. Aujourd'hui le caporal de pré ne commandait plus qu'une équipe de dix hommes tirant les longs tissus en lignes blanches sur la prairie épaisse. Les guérites des veilleurs de nuit encadraient ce champ d'étendage où se perpétuait auprès de l'usine savante l'empirisme du blanchiment à l'air, dont M. Guerandelle dit :

— On n'a jamais rien fait de mieux. La décoloration par le rayon solaire est le plus fin traitement connu. Les chimistes n'aiment pas le pré. Nous ne sommes pas ses maîtres. Il l'est de nous. La Providence buandière agit la nuit par la rosée et par la lune qui attaque la couleur presque autant que fait le soleil. Nous ne pouvons qu'aider la nature, en retournant chaque matin les toiles. Notre seul ennemi est le vent. Il roule le tissu. Le creux des plis que la lumière n'atteint pas reste jaune. Des veines se forment. Verrons-nous dans l'avenir un emploi plus énergique de la lumière ? Nous la fuyons pour travailler dans les bains acidulés et les séchoirs à vapeur. La plus grande partie de nos tissus ne sort pas de l'ombre de l'usine. Dans mon vieux recueil manuscrit de blanchissage, il est recommandé de ne point tordre l'étoffe quand on la tire du pré. Les femmes d'autrefois qui buaient la toile la suspendaient pesante de mouille et laissaient librement égoutter l'eau

afin de ne pas fatiguer le fil par la torsion. En blanchissage domestique on ne retrouve ces précautions que dans les familles de campagne lessivant pour elles-mêmes. La plus grande partie du blanchissage familial a subi les mêmes transformations que notre industrie. Jamais le linge n'a été tellement torturé, si prématurément usé. Que reste-t-il de la vieille précaution de choisir l'eau, de prendre la pure des pures : celle du ciel ? La plus limpide rivière est souillée, comparée à la pluie. Les femmes avaient trouvé, bien des siècles avant les chimistes, que l'eau distillée fait des lessives parfaites. Il serait stupide de notre part de trop nous appliquer aujourd'hui à ne pas affaiblir le linge alors que la plus petite blanchisserie de quartier, le traite par l'eau de Javel, la soude, les barboteuses en fer, les essoreuses à deux mille tours à la minute, les rouleaux repasseurs qui lustrent le tissu, écrasent le fil et le rompent à tous les plis. Le blanchiment du linge sale est devenu une industrie de destruction qui multiplie le travail de la filature et du tissage en consommant les textiles cinq fois plus vite que du temps où on les exposait longuement à l'air. A cette rapidité de l'usure correspond la vitesse de fabrication et l'augmentation de la culture. Je ne veux pas être un industriel démodé qui récrimine contre son époque. Il faut faire vite ; je fais vite et au mieux. Le temps des lentes buandières est fini.

Elles semblaient passer dans la brume au fond du pré entoilé. Du tissu couvrant le sol se levaient des vapeurs fréquentes sur cette terre herbeuse toujours moite par l'ombre des toiles mouillées. Les fées du lin, candides et lentes, posaient leurs pieds vaporeux sur la douceur des linons d'où l'humidité émettait des fantômes. Les gardiens qui veillaient la nuit sur les étoffes précieuses traversaient les formes de brume qui évoquaient les vieux gestes des buandières. Les nymphes imagées par l'haleine du pré

fuyaient dans les raies de lumière décochées par la déchirure des nuages. L'ombre et l'or du ciel jouaient sur les toiles gisantes. Une grande fraîcheur et l'odeur du tissu montaient du sol vêtu de lin. Il faisait doux. Il faisait triste. Un métier mourait couché sur l'herbe rase.

M. Wavelet, dans sa maison de commerce, rue du Sentier, Paris, écoutait M. Ferréol, marchand à Saint-Étienne (Loire) se plaindre de la dernière fourniture :

— Deux pièces n'ont pas la longueur facturée. Il y a quatre-vingts centimètres de raccourt. Au lieu de 17 fils en trame au centimètre, on en compte 15 et 16. Mes clients sont mécontents de la façon dont le tissu se comporte au lavage ; il perd dix pour cent. Vous me donnez de la toile tirée à craquer, raide d'apprêt. Elle a un très beau grain, mais il disparaît dans l'eau. Je tiens à la réputation de ma maison. Ne comptez plus sur mes ordres.

M. Omer Wavelet allait accepter cette défaite lorsque M. Etsans parut devant le Stéphanois irrité. Il lui tendit sa main à deux bagues d'or. Le vendeur portait des bijoux pour faire honneur à la maison. Il n'appelait pas les clients « Monsieur » tout court, mais les nommait :

— Monsieur Ferréol, dit-il, vous affirmez avoir subi un préjudice. J'ai confiance en vous. C'est moi qui vous ai placé la commission dont vous vous plaignez. Je ne veux pas que vous perdiez sur ce que je vous vends. Comment va Mme Ferréol ? Vous êtes mon client, c'est-à-dire mon

ami. Retournez-nous les pièces. Après cette réparation, je vous dois encore une compensation. Je l'ai dans notre article L. C. 302, un linon en compte 17 avec quoi il n'y a plus de rentrage à craindre. Nous faisons décatir nous-mêmes. Nous renvoyons le tissu à la blanchisserie pour qu'elle défasse ce qu'elle a fait, qu'elle humecte l'étoffe, la déraidisse afin que le fil reprenne ses dimensions. Vous avez trop d'expérience dans le métier, Monsieur Ferréol, pour croire que nos tisseurs donnent l'allonge en forçant sur la chaîne. Nous endurons les habitudes de la blanchisserie, toute cette mécanique de rouleaux et de compresseurs qui étirent notre toile. Nous réclamons, mais au bout du compte nous sommes encore obligés de payer pour le décatissage, le raccourcissement de nos pièces qu'on a allongées. J'espère que Mme Ferréol est tout à fait remise. Permettez-moi de vous montrer nos décatis.

Ils virent dans le sous-sol la marchandise en piles et sur rayons : les tissus Cambrai, fantaisie, couleur et blanc, les piqués matelassés, les double-face et les molletons, les jaconas, les plumetis, les mousselinettes, les nansouks et les zéphyrs, les satinettes, les brillantés et les bandières, les coutils et les satins, tous les unis, les batistes, les linons et les précieux fils de main, les tissus légers roulés en pliage bâton, qui donne de la raideur aux pièces légères, puis le pliage sur planchettes des tissus si fins qu'ils ne peuvent se soutenir seuls, et posent leur délicatesse autour d'un tuteur de bois, enfin le pliage chiffon des forts tissus appuyés sur leurs propres plis.

M. Ferréol revint faire des reproches à M. Omer Wavelet :

— Si vous m'aviez proposé la marchandise que vient de m'offrir M. Etsans vous m'auriez évité une colère. Je commissionne cinquante pièces.

M. Etsans prit ainsi congé de cet acheteur repenti :

— Adieu, Monsieur Ferréol.

Il parlait à ses clients selon leur province, disait : « Adieu » aux gens du Midi ; « Quand vous voudrez » à ceux du Nord et « Au revoir » aux Parisiens. Il dit au patron :

— Je ne suis pas paysagiste. J'ai plus de plaisir à voir la figure d'un client content qu'un coucher de soleil. Les pièces que je viens de vendre à M. Ferréol sont du même lot que celles dont il se plaint si furieusement. La différence n'est que d'un franc de plus au mètre. Je lui ai demandé comme un service personnel qu'il me signale si un raccourt se produit, afin que je confonde la blanchisserie.

M. Etsans gagnait trois pour cent sur le prix net des affaires. Mais il disait : « je paierais pour vendre ». Cet homme passionné de commerce ne prenait jamais de vacances et détestait la campagne. Il n'aimait que la ville et les boutiques :

— Ne me parlez point d'aller cueillir des violettes. Cela ne vaut pas de regarder les devantures.

Il donna à M. Wavelet une leçon de commerce :

— Il faut du sentiment dans les affaires. M. Ferréol a une femme souvent malade. On demande : « Comment va Madame Ferréol ? » et on prend un ordre. Les bons vendeurs sont doux et gais. L'homme renfrogné réussit mal en France. Je sais aussi procéder à la dure ; j'ai enlevé quelques commissions par la brusquerie. Ces façons étaient possibles à la hausse quand nous manquions de marchandises. Aujourd'hui les acheteurs sont difficiles. Avec M. Lattens de la Maison de Blanc on s'arrange. C'est un homme sans rudesse, non point comme M. Tresse des *Galeries de France* qui me dit : « Chaque saison j'ai besoin d'une dupe. Je trouve toujours l'industriel glorieux d'entrer aux Galeries de France. Il vient faire le singe devant moi, parler, sourire, pour que j'accepte sa marchandise ».

Les Galeries de France cherchent le fabricant le plus

malheureux de l'année qui doit se défaire de ses stocks par besoin d'argent ou prendre un ordre à n'importe quel prix afin d'éviter le chômage de l'usine. Personne n'est sûr de livrer pendant deux ans dans cette maison, car l'année prochaine viendra un plus besogneux ou un plus naïf qui fera encore des sacrifices. L'habileté de certains acheteurs n'est faite que de la timidité du vendeur. Nous avons des articles où il faut nous aligner sur les prix, et d'autres où le dépassement nous est facile, car nous tenons le marché. Nous sommes les rois du linon. Depuis le temps que je galère dans la vente je n'ai plus grand chose à y apprendre. Mais je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu la maison Wavelet faire le plus gros chiffre d'affaires de la Place. Je vais prendre des ordres pour les expositions de blanc.

Il regretta de sortir en chapeau souple :

— Il y a dix ans, un vendeur n'aurait pas osé se présenter à sa clientèle autrement que coiffé de haute-forme. Il se serait fait une réputation de voyou. Le feutre mou n'est pas commode pour saluer le client. Mon ancien patron : Grellier, rue d'Uzès, laissait très apparent au porte-manteau son chapeau de cérémonie pour faire honneur à sa maison. Le premier qui osa se coiffer simplement pour visiter la clientèle, fut Jeandet, de la rue Saint-Fiacre. Cela scandalisa le Sentier.

M. Wavelet prétendit que le beau tissu faisait la force du vendeur et M. Etsans argua que lorsqu'un habile placier savait s'introduire, n'importe quelle marchandise entrait derrière lui. M. Etsans, amoureux de gloire commerciale voulait être flatté par ses vendeurs auxiliaires. Il ne se montrait d'humeur toujours douce qu'avec M. Serre, comptable qui ne comprenait rien ni à la vente, ni à la fabrication. Ce vieil arithmomane ne s'interrompait pas d'écouter le chef de vente et de lui répondre tout en additionnant le grand livre. Les chiffres tombaient avec exac-

titude sans qu'il s'arrêtât de fumer des cigarettes et de se laisser questionner. Enfermé dans sa besogne mécanique, il n'avait pas de dispute avec les magasiniers ou les dactylographes pourvu qu'on ne touchât rien sur son bureau. Cet homme méthodique dérangé dans la lecture de son journal marquait au crayon l'endroit où il cessait de lire et reprenait ensuite sa lecture au mot indiqué.

M. Etsans avait indiqué à M. Serre comment manœuvrer la caisse pour ne perdre ni un jour ni un centime d'escompte. Cette précision dans la vente et la trésorerie n'empêchait pas M. Etsans de plaisanter, mais toujours à propos de son métier. Il disait :

« Dans le commerce, je suis Dantoniste. Pour placer les articles de la maison, que faut-il ? De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ». Trop habile pour s'en tenir au seul toupet, il utilisait toutes les malices, depuis l'exubérance jusqu'au gémissement. Il faisait le coup de l'agonisant et semblait confier au client ses dernières recommandations, en toussant comme s'il était prêt à mourir :

« Monsieur : hum ! hum ! Mon asthme m'a repris, hum ! Cet article, hum ! est pour rien Monsieur, hum ! dix-huit francs en laize quatre-vingt, du linon compte dix-sept ; dix-sept, hum ! hum ! Quand je serai mort hum ! personne ne vous en offrira du pareil, hum ! Profitez-en, hum ! »

Très vigoureux malgré cette facilité à paraître malade, il pouvait se mettre en colère mais s'apaisait sous l'éloge. M. Omer Wavelet qui le craignait, le laissait parler longtemps. M. Etsans avait une manière brusque d'entrer dans le bureau. Il posait les deux poings fermés sur la table, penchait un peu la tête à droite et attaquait :

— J'ai offert notre linon quinze-vingt à vingt-trois francs au père Thibaut, du *Bon Marché*, qui m'a répondu : « A ce prix, je vous en vends », Grellier, mon ancien patron, offre

à vingt et un francs. Nous sommes vaincus dans les articles courants faits par des fabricants qui marchent avec des souliers éculés, qui n'ont aucun besoin, pas d'automobile. Chez Grellier ça sent le moisi. Qui veut lui vendre ne doit pas aller le voir avec une cravate neuve. Le père Grellier dit : « la tenue du vendeur est dans le prix de l'article ». Il n'est rassuré qu'avec les gens mal vêtus. Je l'ai entendu reconduire ainsi un placier chic : « Je ne veux pas payer vos souliers vernis. » Ces vieux fabricants ne calculent pas leurs frais de manutention. Ils expédient par coupes au même prix que par vingt pièces. Ils ne réfléchissent pas que le client va leur écrire : « Dans mes vingt-cinq mètres il y a un trou, rendez-moi soixante centimètres. » La ruine de beaucoup de maisons vient de ce qu'elles ne savent pas compter. On établit les revients à l'estime. Au bout de l'année on a perdu de l'argent et gêné les commerçants sérieux qui savent ce qu'ils vendent. Combien d'hommes aiment mieux travailler que regarder devant eux. Ils préfèrent leur routine journalière de tissage, leur tic-tac de navette à la fatigue de se tenir au courant du marché, et de ne pas se décider de la même manière deux jours de suite.

M. Etsans avait parfois beaucoup d'ironie dans la parole et aucune sur le visage. A un vendeur qui lui offrait un jour de la batiste en fil de main, il demanda : « C'est du vrai ? »

Le vendeur énergique répondit :

— Je le jure sur l'honneur.

— C'est dommage, dit M. Etsans, je n'achète que de la contrefaçon.

Il se prétendait l'homme le plus sérieux dans le tissu sur la place de Paris, travaillant le dimanche et les jours carillonnés. Avec M. Tresse, acheteur des *Galeries de France*, il n'avait point trop de tous ses moyens d'habileté. M. Tresse qu'on appelait M. Soleil à cause de sa figure rouge

et de son ancien grade de chef de rayon employait toujours la même tactique, de sortir un échantillon et de dire :

— A ce prix vous ne le feriez pas.

M. Etsans répondait d'habitude :

— Si je ne puis, personne ne peut.

Ce jour-là il fut moins rapide à parler, mit le compte-fils sur la toile et dit :

— C'est un solde ; de la marchandise pour les foires. Pas digne de vous. Fil irrégulier ; ne tient que par l'apprêt. M. Tresse vous allez perdre votre renom. Revenez aux principes. En voici un dont je ne me suis pas écarté depuis vingt ans : « quand personne n'achète, achetez. Quand personne ne vend, vendez ». En 1908, j'étais dans le coton ; la marchandise qui coûtait trente centimes à fabriquer était vendue vingt-huit. On cédait à quatre sous le mètre les tulles de Caudry. Les maisons des Vosges, du Nord et de Normandie perdaient tout ce qu'elles voulaient et même un peu plus. J'ai vu maigrir beaucoup de ventres et tomber bien des cheveux cette année-là. Les beaux frisés devenaient chauves et les anciens grassouillets prenaient de l'aise dans leurs vestons. J'ai dit à M. Grellier, mon patron :

« Si vous vendez à perte, je quitte la maison. Je joue ma fortune, mais je ne ferai pas celle des profiteurs de panique. » La baisse dura quatorze mois. J'exécutai les marchés en cours mais ne pris plus rien en carnet. Les affolés cédaient leur dernier mètre. Quand la panique cessa, j'étais un des rares fabricants ayant de la marchandise. Je dus quitter le père Grellier qui trouvait que je gagnais trop d'argent. Beaucoup de patrons français estiment qu'une maison n'est solide que si le personnel est mal payé. Trop d'acheteurs comme vous aiment qu'on leur donne la marchandise au-dessous du prix de revient.

M. Tresse au ventre rond et aux courtes jambes se dit aussi habile commerçant que M. Etsans :

— J'ai été chef de rayon avec Chauchard ; le premier homme en France de son temps pour le tissu. Vous, industriels, vendez sur prix de fabrication ; j'achète sur prix d'occasion. Mes clients m'ont instruit. Pendant vingt ans j'ai regardé la foule des grands magasins s'exciter sur l'emplette rare. L'acheteuse croit toujours que les occasions sont véritables ; si on la persuade qu'elle vous fait perdre de l'argent, elle se précipite sur des choses qui ne lui sont pas nécessaires. J'ai vu à un déballage, une femme trouver les casquettes avantageuses et en choisir pour son fils quatre au lieu d'une. L'homme n'a pas cet emballement ; il ne prend que ce qui lui est utile. Il choisit le deuxième article qu'on lui offre. Pour le premier il veut discuter, pour le deuxième il est pressé. J'ai appris aux vendeuses à ne pas abuser de la cliente, car elle ne revient pas si elle se sent forcée. Quand la vendeuse s'impose trop, l'acheteuse a de la rancune. Une bonne détaillante donne à ses pratiques l'impression qu'elle leur obéit, les sert et ne les domine pas ; cependant elle leur fait prendre ce qu'elle veut. N'importe quel imbécile réussirait dans le commerce si chacun vendait la marchandise son juste prix. La morale dans les affaires est comme un pardessus. On le met selon le temps qu'il fait ; pluie ou soleil, hausse ou baisse. Je préfère la bonne foi. Je ne manque jamais à ma parole mais c'est à vous de défendre vos intérêts, à moi de les attaquer. Quand un contrat est conclu, la loyauté consiste à l'exécuter et non pas à démontrer que les termes en contiennent un préjudice. Je ne vous fais aucun reproche. Vous êtes une maison qui livrez toujours. Mais j'ai actuellement une affaire avec un homme des plus connus du Sentier. Il déshonore le quartier. Je lui ai acheté à cinq francs quatre-vingt cinq, huit cents pièces d'un article dans le genre de votre article L. C. 32, un peu mieux peut-être.

— Impossible.

— L'article vaut aujourd'hui neuf francs. Mon vendeur me dit : « Faites-moi une différence, sinon je ne vous livrerai pas. Vous pourrez me faire condamner à une indemnité de retard quand la saison sera terminée. Vous aurez manqué votre vente, mais vous n'aurez pas réalisé sur moi un bénéfice de trois francs au mètre, ce qui est immoral. »

Voilà comment raisonne aujourd'hui un commerçant. La vieille honorabilité des contrats est disparue.

— Ces gens, dit M. Etsans, ont en affaires l'esprit d'adultère. Le commerce est comme le mariage. On n'y est jamais sûr de la fidélité des contractants tant qu'ils ne sont régis que par un écrit. Il vaut mieux avoir confiance l'un dans l'autre que de s'obliger à quantité de précautions. La dernière n'est jamais prise quand on est en méfiance. La moralité dans une affaire, comme dans un mariage, est supérieure au contrat qui n'empêche jamais qu'on soit cocu. En tissus je ne recherche que le mariage d'amour : acheteur et vendeur contents. J'évite les affaires d'ami. Votre meilleur ami n'est jamais qu'un homme et un homme même le meilleur, c'est encore bien mauvais. Il n'y a pas de saints dans le commerce. Ma force contre vous, c'est que tout le monde ne peut pas fabriquer nos articles. Dans la laine, vous avez plus beau jeu ; les industriels moyens sont écrasés par des maisons comme Lehoutre de Roubaix, toujours prêt à traiter quatre mille pièces de gabardine au-dessous du cours. Ses capitaux engagés en filature et tissage sont d'au moins cinquante millions, bâtiments et matériels amortis. Quand cela ne lui rapporterait que du huit pour cent l'an, ça fait encore quatre millions, il est sûr de vaincre tous ses concurrents. Cet homme très dur n'a pas d'autre ambition que de vendre sa laine. On le trouve le matin à sept heures à son courrier. Esclave de ses millions, il ne prend aucun plaisir que d'obéir à sa fortune. Il ne chasse même pas. Le fils Lehoutre

est venu au bureau le jour de son mariage. Ces grandes maisons ont eu des ennuis comme nous tous, quand les dames ont commencé de montrer leurs jambes. La guerre entre les chevilles et les tissages a été rude pour le textile. Les femmes ont voulu la robe courte et paraître minces. Ç'a été fini des jupons à volants. Le frou-frou fut une belle époque pour la lingerie. Il y avait de l'étoffe sur la cliente. Maintenant elles sont comme des acrobates ; elles ont du maillot et à peine de chemise. Vous, détaillants, avez fait cela : réduisant le vêtement pour vendre les articles au même prix en donnant moins de tissu. Le métrage des fabrications est tombé. Dans la coquetterie féminine tient notre ruine ou notre fortune. Quand la toile pour robe est devenue de mode, en 1911, tous les métiers de Flandre et des Vosges en ont fabriqué. C'était vendu à mesure que tissé. Chaque femme voulait en avoir sur le dos. Cette fureur a cessé brusquement. On a annulé les ordres en retard. Les clientes ne voulaient plus de l'article, même pour laver le parquet. Huit jours après le changement de caprice, la valeur des stocks avait baissé de soixante pour cent ; des maisons voyaient venir la faillite. Je ne veux pas dans nos fabrications trop de tissus fantaisie ; à moins que nous ne fassions vous et moi quelque chose de neuf. Assurez-moi la vente, je vous garantis la fabrication. Je l'arrêterai quand les concurrents seront en pleine production et nous commencerons autre chose en leur laissant la queue de la fourniture où sont les surprises. Remettez le lin à la mode. Vous êtes un homme qui peut entraîner toutes les femmes de Paris. Refaisons cet été une toile pour robe : un vêtement de fraîcheur, lin en dessous, lin en dessus. Cela chagrinera les lainiers, mais ils ont l'hiver pour eux.

— J'ai déjà réussi des choses comme cela, dit M. Tresse, du temps de Chauchard. Il savait manier la clientèle et les fabricants, mais il s'est fait du tort par la politique. Un

homme du tissu ne devrait pas fréquenter un ministre. Il y a des gens qui ne perdent jamais l'honneur. Ce sont ceux qui n'en ont pas. En enrichissant M. Georges Leygues politicien retors, Chauchard s'est ridiculisé. Cela m'a fait beaucoup de peine. J'étais encore jeune quand il était déjà vieux et je lui dois de savoir mon métier. Sa dureté profitait à qui voulait comprendre. Cet homme riche de tant de millions ne se présentait au magasin que soigné comme s'il avait peur d'être mis à la porte pour manque de tenue. Il disait : « Je me dois à ma clientèle. » Il connaissait aussi bien que moi tous les tissus de France jusqu'au drap de soutane, du mérinos double face qu'on fait à Crèvecœur dans l'Oise ; les popelines et les taffetas de Rieux en Cambrésis, en belle laine qui a du gonflant ; le cachemire uni de Solesmes ; les damassés de la Croix rousse et jusqu'à la serpillière d'Auvergne ou la wassingue du Bailleulais. Il ne négligeait rien : du ruban à la toile à laver.

M. Etsans loua la mémoire de M. Chauchard car il savait par cela plaire à M. Tresse, et il faut toujours plaire au client. Puis il se loua lui-même, car le client doit avoir une bonne opinion du vendeur :

— L'industrie textile, dit-il, est une industrie de personnalité. Le chef de maison en fait la valeur. Autrefois quand les pièces venaient du tissage on les alignait sur la table ; un même article avait un grain différent selon les qualités du tisseur. Le patron jugeait cela au toucher. Il passait sa main dans les plis et disait : « Vendez ceci trois francs et ceci trois francs cinquante. » La grosse fabrication sur le système américain ne permet plus aujourd'hui un choix aussi délicat. Nous, maison de fin, conservons seuls la science textile. La main sur une étoffe et les yeux fermés, je vous dis ce qu'elle vaut.

De même pour la vente, chaque client est un élément différent. Il ne faut pas tous les traiter de la même manière.

Il y en a à qui la fermeté convient et d'autres la douceur. Le vendeur qui ne voit que la marchandise et fait toujours le même boniment sans reconnaître la différence des acheteurs est un mauvais vendeur. Pour la vente comme pour l'amour, il faut savoir plaire et on ne plaît pas à tout le monde de la même manière. Je connais toutes les boutiques de France. Le vendeur au détail est souvent un abruti. Quand pendant plusieurs années on s'est tenu derrière un comptoir pour mesurer du drap, on est un aigri et on considère parfois comme un ennemi le voyageur en marchandises qui a la chance de changer chaque jour de place. Il va de ville en ville, de magasin en magasin, tandis que le détaillant reste toujours dans le sien, ne sortant même pas du quartier. Le monde pour lui c'est une rue, pour moi c'est le monde. Mais par contre le voyageur peut dire au boutiquier qu'il est un homme heureux de ne pas s'éreinter l'estomac à changer chaque jour de cuisine ; il vit en famille, mangeant au même pot. Mais l'amour du métier ou l'habitude sont si forts sur chacun de ces hommes qu'il est rare qu'un voyageur de commerce devienne boutiquier ou un boutiquier voyageur. Changeriez-vous ?

— Non, dit M. Tresse. Vous connaissez les boutiques car vous vendez du tissu à plat ; moi en plus je connais les races, parce que je vends de la confection, des choses qui ont la forme du corps. Les fabricants de vêtements, de lingerie, de gants, de chaussures, savent dans quels pays sont beaucoup de gens grands, dans quels autres beaucoup de petits ; il y a des pointures par province : Dans l'Orne on est fort de poitrine ; dans le Midi beaucoup de gros et de maigres : ventres et squelettes ; au Nord, les charnus tassés, buveurs de bière.

— Vous m'en apprenez, répondit M. Etsans.

Content de soi, il retourna vers la rue du Sentier et sourit de voir à une devanture le linon L. C. 39. Il ne se trompait

jamais à reconnaître sa marchandise. Il disait que c'était en lui la voix du sang. Il s'amusa de marmonner ce qu'il aurait répondu à M. Tresse s'il n'avait pas tenu à traiter avec lui :

Chauchard, cet homme si habile dans la vente, s'était fait bafouer par les députés et les femmes associés pour lui tirer son argent. M. Etsans se rappelait le temps où on racontait dans le Sentier et dans les grands magasins, les discours tenus par le ministre Georges Leygues à la table du grand vendeur enrichi par les magasins du *Louvre*. M. Leygues s'extasiait facilement devant la collection de tableaux de M. Chauchard et lui en faisait ainsi compliment : « C'est très beau ce que vous avez là. C'est un bœuf de Corot. C'est dommage que vous n'ayez pas la vache. »

Le collectionneur entrait alors en crise et le ministre le calmait ainsi :

— On sait où elle est. Je vous la procurerai.

Ces petits profits comptèrent peu auprès du bénéfice réalisé à la succession par M. Georges Leygues que l'on surnomma le Legs. Aussi aisément manœuvré par les politiciens et les antiquaires qu'il manœuvrait la clientèle des grands magasins du *Louvre*, M. Chauchard leur abandonnait en masse l'argent qu'il gagnait en détail sur des millions de femmes. Le premier il eut l'idée de distribuer des ballons à la clientèle. Les enfants entraînèrent les mères au grand magasin. Il avait trouvé la rallonge des centimes ajoutée au prix par francs. Il disait que la clientèle achetait aussi bien à trois francs cinq qu'à trois francs, et il poussait cette malice jusqu'à trois francs quatre-vingt quinze. Il avait inventé une psychologie de la vente. M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, étant à l'Opéra dans la loge du grand magasinier, celui-ci demanda combien avait coûté la mise en scène :

— Deux cent mille francs, répondit M. Leygues. Mais

vous auriez affiché deux cent mille francs quatre-vingt-quinze, car vous êtes un génie commercial.

M. Georges Leygues avait tellement léché les orteils du riche qu'il lui en était resté dans les dents un morceau de quatorze millions, pendant que six mille employés recevaient 52 francs par année de présence. Chauchard leur avait toujours été très dur. Il les voulait d'une apparence physique parfaite et les renvoyait pour un furoncle. Il leur disait des cruautés : « Un bouton manque à votre veston et vous en avez plein la figure. » Lorsqu'il arrivait, corseté, en beau vieux vendeur, on faisait cacher sous les comptoirs les employés qui n'avaient pas un joli teint, car il les aurait mis à la porte.

M. Etsans se rappelait l'enterrement de M. Chauchard. Le char funèbre, empanaché de blanc et brodé d'argent avait passé dans Paris sous la blague et les sarcasmes, accompagné par la haine des vendeurs du *Louvre* exhérédés en faveur d'un malin ministre de la République française.

M. Etsans perdit ces pensées ricaneuses en arrivant rue du Sentier où il trouva Mlle Jeanne Wavelet et sœur Claire Deprieux fille de la Charité. Le vendeur fit un compliment sur l'union des deux familles :

— Maintenant que la filature et le tissage sont alliés nous serons certains de nos fabrications. Que de fois ai-je entendu répéter à Cambrai qu'on ne pouvait pas expédier les commissions parce que la filature livrait trop tard.

Autrefois Mme Wavelet me demandait des coupons pour y tailler le linge de sa petite fille. Elle me disait : « Donnez ce que vous avez de plus solide, elle use tellement. » Aujourd'hui il faut du plus léger.

Avec le numéro 220 que M. René Deprieux est venu nous offrir l'année dernière, nous avons fait un linon superbe. M. Wavelet me demande pourquoi j'en ai vendu si peu, un si bel article. C'est, Mademoiselle, parce que depuis un

an, je vous attendais comme cliente et que j'ai eu l'honneur de deviner avant Monsieur votre père l'époque de votre trousseau. Une reine n'en pourrait avoir de plus beau. Depuis dix ans, je collectionne les pièces rares. J'ai composé pour vous un trésor de fil.

Il ouvrit une armoire de chêne où les étoffes précieuses étaient enveloppées de papier gris : les linons de main, les batistes et les toiles. Jeanne Wavelet et sœur Claire caressaient les tissus blancs les plus légers du monde. La religieuse, fine lingère, les regardait avec une savante attention. Les deux Flamandes en qui vivait l'amour du vieux Dieu Lin, adoraient la beauté du blanc.

Sœur Claire murmura :

— Que de belles choses nous vous ferons.

Jamais elle ne disait : je .

La vieille mystique de la Flandre survivait en sœur Claire, fille d'industriels durs aux ouvriers. Les fileurs et les tisseurs de Wazemmes lorsqu'elle s'était faite religieuse avaient murmuré :

« Ça ne nôs étonne point... »

Ces pauvres gens, soumis aux hommes de grande fortune et de rude autorité, s'inclinaient devant les mains blanches des femmes aumônières. Sœur Deprieux leur avait fait le don entier de soi : fortune et amour.

Elle dit à Jeanne Wavelet :

— Nos jeunes filles seront ravies de travailler dans du si beau blanc. On voit maintenant plus de soie que de lin.

Le vendeur parla ainsi :

— Ma sœur, je n'ai jamais vendu que de l'étoffe à plat, au mètre. Vous connaissez la confection beaucoup mieux que moi. On fait trop court. Il est dangereux pour la famille et pour la religion que le métrage de lingerie diminue tant. Autrefois la femme était en blanc de la tête aux pieds, aujourd'hui elle est en couleur de la taille aux genoux.

M. Tresse qui vous connaît très bien, ma sœur, estime que vous êtes la première lingère de Paris. Dans les maisons de gros et les grands magasins, vous intimidez tout le monde. M. Tresse me disait que les chefs de manutention ne connaissent personne plus capable que vous pour discuter le travail. Vous n'êtes pas commode en affaires. Ça me fait un bien grand plaisir. J'avais peur que vous ne vous laissiez rouler.

Cet éloge ne fit pas sourire sœur Claire. Elle s'égayait difficilement. Elle dit :

— Il faut être tenace dans l'intérêt de nos enfants. Les lingères fines ne peuvent pas faire le gros sans se gâter la main. Ces messieurs doivent nous donner du beau travail afin que nous leur formions un personnel sans lequel le linge de luxe disparaîtrait. On a parfois plus facilement la cliente que l'ouvrière. Ces messieurs comprennent très bien. On doit toujours plaider. Il ne faut pas prendre sans rien dire ce qu'on nous donne.

Ces paroles la révélaient fille d'une race qui avait dirigé les ouvriers. Elle était, pour la gérance de son ouvroir, aussi habile que M. Etsans dans la vente de la marchandise. Au contraire des religieuses empressées à accepter tout travail à n'importe quel prix, elle discutait la façon et le salaire mieux que beaucoup d'entrepreneuses. Elle n'était pas facile à mener et prieuse résignée mais discuteuse énergique. La volonté que les gagneurs de sa famille avaient mise à profiter des salariés, elle l'appliquait à leur apporter profit.

Le vendeur continua par des compliments à la fille du patron :

— Vous auriez pu épouser un professeur, un officier, et être perdue pour nous. Vous n'étiez plus dans la maison. La maison et la famille ce n'est pas la même chose. Je ne suis pas de la famille Wavelet, moi, Etsans, je suis de la

maison Wavelet. Quand je ne vends pas de tissu, je n'ai pas le discours facile. Je parle plus aisément à un client qu'à ma femme. Votre mariage fera une impression magnifique dans la clientèle. On vous habillera en L. C. 32, le linon de main d'Avesnes-lès-Aubert. C'est un beau mariage.

La superbe fille, tout enfant devant cet homme qui lui avait donné du chiffon pour ses poupées, lui tendit les deux mains.

La religieuse inclina comme pour prier sa cornette blanche et répéta doucement :

— C'est un beau mariage,

avec une telle ferveur que M. Etsans fut un moment silencieux, ce qui pouvait paraître dû à la joie de tenir dans ses mains la confiance et l'affection de la fille du patron.

Il reparla du tissu :

— Dans la vie on ne sait jamais si on a réussi et si on ne pouvait pas faire mieux. Peut-être voudrez-vous autre chose, ma sœur, que ce que je vous offre. Dites-le. Le tissu, c'est mon métier, je connais l'article. Voyez-vous une qualité sur laquelle il faudra forcer ?

Sœur Claire répondit :

— Si on pouvait ajouter pour moi...

Elle se reprit brusquement :

... pour nous, les filles de la Charité, de quoi faire une nappe d'autel.

Les mains de M. Etsans et celles de Jeanne Wavelet arrivèrent ensemble sur la batiste en fil de main, tissée à Avesnes-près-Cambrai par le vieux Choin. Le vendeur se taisait ; c'était la première fois de sa vie que pour montrer de la marchandise, il était ému au point de renoncer à l'éloquence commerciale.

Sœur Claire partit faire ses visites de bienfaisance, dont la première à Mlle Reine Jacquin, qui habitait rue Saint-Denis, une maison à façade si largement utilisée par un crémier et un marchand de vins, qu'il ne restait entre les deux boutiques qu'une mince porte d'entrée. L'obscurité ne cessait qu'au fond du couloir dans la pâle lumière de la cour au bord de laquelle vivait la concierge. La cornette blanche de la sœur palpita dans la lividité de l'escalier où la lumière blessée arrivait par une fenêtre fortement barrée de fer. Sur le grillage protégeant le toit vitré de l'arrière-boutique du crémier, les débris tombés des étages indiquaient les métiers faits dans la maison : du fil et de l'étoffe, du taffetas à fleurs, tous les petits travaux des taudis de Paris. Sœur Claire parvint vite à trouver la porte de Mlle Reine Jacquin, car elle connaissait le nombre de pas à faire dans l'ombre hermétique. La figure de l'ouvrière apparut, blême devant une fenêtre sur cour. Reine Jacquin avait un teint explicable par la lividité de cette demeure où la lumière ne parvenait que fortement ombrée, salie. Le visage humain y perdait toute couleur. Sur la table à ouvrage luisaient les lorgnons de la femme aux yeux fatigués.

Sœur Claire regarda de près l'ouvrage de lingerie, candide dans la chambre obscure. Entre les mains de la pâle ouvrière et dans le jour meurtri passaient les modèles aimés par les riches clientes de la maison Page, robes, manteaux, lingerie, rue de la Paix.

— Il faut être riche pour porter du blanc, dit Mlle Jacquin. La dame qui aime les beaux dessous mais compte les petites dépenses ne veut pas des chemises de batiste dont le blanchissage coûte un franc cinquante.

De l'autre côté de la sordide cour, face à la fenêtre de la lingère, le mur portait en grandes lettres noires :

WEISSMANN,

FABRICANT DE CANNES, MANCHES DE PARAPLUIES ET OMBRELLES

Un homme rangeait des bâtons sur une table.

— Les canniers reçoivent de la marchandise, dit Mlle Jacquin. On va entendre les tours. Ces mécréants sont travailleurs. De sept heures du matin à dix heures du soir on les voit à l'ouvrage. Il n'y a que des juifs qui réussissent dans la maison. Les fabricants de blouses au-dessous de moi avaient deux chambres en 1914, aujourd'hui ils ont deux étages. C'est un quartier pratique : en plein centre de Paris. Je paie cinq cent cinquante francs par an pour mes deux pièces.

Habiter un taudis du quartier du tissu la distinguait des ouvrières qui descendent en foule de Montmartre et de Belleville. Certaine d'être importante dans un métier que peu de femmes de Paris pouvaient faire aussi bien qu'elle, elle n'avait d'amour que pour la prière, son travail et sa chambre. Tapie dans son noir logis et sa belle lingerie, elle fréquentait peu de monde dans le quartier, n'y connaissant que les boutiquiers à qui elle achetait sa pitance. Mais dans

la maison qui lui était un village, elle disait bonjour même aux juifs. Dans la cour, lieu de réjouissance, se tenaient le soir des assemblées et parfois bal à la musique d'un accordéon. La boutique hérissée de ferraille où le fumiste rangeait ses outils, servait l'hiver de salle de fêtes. Mlle Jacquin, aux cheveux déjà gris malgré qu'elle eût les yeux si jeunes, aimait cette joie. Ceux qui vivaient dans la même maçonnerie qu'elle, lui étaient une parenté. Quoique bonne catholique, elle estimait ses voisins juifs qui travaillaient en face d'elle, mais plus richement, car ils allumaient le gaz à trois heures de l'après-midi, tandis que Mlle Jacquin usait à sa fenêtre le dernier fil du jour.

Les fleurettes autrefois roses du papier tendant les murs, n'étaient plus visibles au fond de la chambre où luisait au-dessus du lit le crucifix bouqueté de buis vert. Mlle Jacquin ne se plaignait pas de loger aussi pauvrement ; elle arrangeait sa vie pour la commodité de son travail non pour sa santé. Le métier passait avant tout ; c'était un crime qu'il fût mal payé, mais non une raison de le faire moins bien. Avait-elle faim, froid ou angoisse d'argent à ne pouvoir acquitter son loyer, elle ne perdait jamais sa rage de perfection. Moins humble et plus décidée dans son bon droit, elle aurait certainement tenu une des meilleures places dans la lingerie à Paris, mais elle ne savait pas réclamer le juste prix de sa peine. Ce qui la chagrinait n'était pas le salaire insuffisant, mais de manquer de travail, d'avoir les mains vides. Elle craignait l'enfer à flammes, à fourches et à diables, et espérait le jardin frais du Paradis. Mais son idée d'une punition sur la terre était l'oisiveté. Elle n'avait pas la larme facile, ayant subi dans la vie à peu près tout ce que peut endurer avec honneur, une pauvre fille, mais elle était capable de pleurer quand on lui disait : « Mademoiselle, aujourd'hui il n'y a rien pour vous. » Elle vivait de si peu qu'elle menait la privation

jusqu'au voisinage de la mort. Lorsqu'elle manquait de travail, elle trouvait toujours quelque chose à supprimer dans sa vie ; elle n'en ressentait aucune tristesse et même pas de fatigue, car depuis si longtemps la fatigue était en elle, profonde, invétérée, habituelle, qu'elle n'en avait aucune incommodité et s'en arrangeait fort bien, tirant patiemment de son corps maigre un effort incessant. Son malheur était le repos ; alors, les mains vacantes, elle sentait la pesante misère. Elle ne recherchait pas la justice, mais l'exténuation. A beaucoup gagner, elle préférait beaucoup peiner. La misère lui était une vieille amie, à lèvres blanches. Elle connaissait son baiser quotidien, elle n'en avait ni peur, ni dégoût. Elle ne craignait que la fainéantise. Son âme était dans ses doigts. Elle avait eu dans sa misérable chambre des robes en vieille Valenciennes valant le prix d'une maison. Quand la dentelle redevenait de mode, les clientes lui confiaient des trésors de fil.

Des parties brodées, fournies à plat à la modeleuse chargée de leur donner forme de vêtement, occupaient la paille et le dossier d'une chaise. Sœur Claire dit qu'elle apporterait du linon de main pour un trousseau pur fil.

Elle ravit la lingère passionnée de coudre, à qui aucune beauté n'était plus charmante que celle des choses de son métier. Mlle Jacquin expliqua la dernière façon pour le sous-vêtement :

— Les jeunes femmes redoutent de paraître pot-au-feu si on allonge leurs chemises. La jambière de pantalon s'élargit encore et on va mettre du ruban, du flot, de la cocarde. La femme veut être chic en dessous. On n'est plus juponnée. On fait de la ligne.

— Ce trousseau, dit sœur Claire, sera tout en tissu noble : le beau lin de Flandre. Modelez-le sans audace, mais joliment. Il faut respecter Dieu dans le vêtement d'une femme.

Mlle Jacquin qui était fine demanda :

— C'est pour quelqu'un que vous aimez, ma sœur ?

Mais elle n'eut point de réponse.

La pluie tombait à larges gouttes. L'humidité augmentait les puanteurs contenues dans les murs crasseux. Une odeur fétide venait de la cour. Les métiers en chambre, brûlant du gaz, cuisant de la colle, ajoutaient leurs relents à celui de la vieillesse de la pierre graissée par les suies. La fille de charité n'en avait pas de dégoût, toujours prête à aller dans l'ordure et la puanteur, distribuer la consolation.

Sœur Claire monta dans l'ombre infecte voir Louise Guinon, lunévilleuse, qui habitait une mansarde dont la fenêtre ouvrait au niveau des cheminées. Louise Guinon pouvait contempler beaucoup de tuyaux haubannés de fils de fer et disait : « On a un joli coup d'œil sur la mer. » Elle ne l'avait jamais vue, mais elle l'adorait. Comme elle imaginait les forêts et les jardins par les pots de géranium sur sa fenêtre ou la rose dans un verre à boire, elle concevait les vagues, l'horizon et les navires, par les piquets d'attache des fils téléphoniques et le grand espace libre au loin sur les toits.

— Ma sœur, dit-elle, on est heureuse de vivre au clair. En atelier, chez Rebillard, on travaillait au gaz toute la journée, avec des réflecteurs : le bord de mes yeux est devenu rouge. On se disait : « Ce serait doux la lumière du ciel, un petit arbre devant sa fenêtre, un tout petit parce que les grands sont pour les riches. » Aujourd'hui on a le plein jour, maman et moi, pour quatre cents francs par an. On voit loin, on n'est plus entre le mur et le quinquet, la tête chauffée jusqu'à la migraine. Mme Sophie est depuis dix ans chez Rebillard. Il va lui pousser un bec de gaz sur la tête.

L'étoffe de soie rose tendue sur le métier rond crépitait sous le crochet de l'ouvrière agile. Elle bavarda encore :

— Ce qui me sauvait quand j'étais sous le gaz, c'est que j'aimais lunéviller. Je pensais que si avec cette misère des yeux, il avait fallu faire un sale métier, il ne serait rien resté de beau dans la vie. On emperle beaucoup en ce moment : jusque sur de la gabardine. Avant la guerre on gagnait dix sous de l'heure à Paris. Les Vosgiennes nous font du tort ; elles se contentent de peu d'argent parce qu'elles ont un jardin ; elles sont paysannes, garde-barrières. A Paris, sur les modèles nouveaux, nous gagnons notre journée ; mais quand les entrepreneurs de l'Est viennent, le prix tombe. Les Vosgiennes acceptent quatre francs par jour. Lunéville est contre Paris. Maintenant que je suis au clair et que je n'ai plus mal à la tête, je réfléchis qu'il y a de pauvres filles dans l'Est qui empêchent celles de Paris de tirer leur journée. On est toutes du même métier. On aime la perle et la soie. Quand une ouvrière de Lunéville brode pour trois francs un modèle qui était payé six à Paris, elle ne fait pas tort qu'à elle, mais à beaucoup de pauvres filles qu'elle ne connaît pas. Qui défend sa journée, défend celle des autres. Dans les Vosges on leur livre le travail à domicile et on va le chercher fini. A Paris il faut aller le prendre et le rapporter. La manutentionnaire est bien gentille chez Rebillard, je ne lui reproche rien, elle fait ce qu'elle peut. Ce n'est pas comme celles qui ont plaisir à la misère des autres. Elles vous disent avec un air de vous cracher dessus : « Il n'y a rien pour vous aujourd'hui », et vous pèsent les fournitures au gramme. Chez Rebillard on fait pencher pour moi le plateau de balance. Ici je ne perds pas de temps à ramasser les perles qui tombent. Il en reste toujours assez. Mais le travail n'est pas chaque fois prêt. Des ouvrières de banlieue ont trente sous de billet et une heure et demie de route ; elles repartent les mains

vides. On a belle vie quand le travail ne manque pas et que le dessin est joli. Voyez comme celui-ci est beau. Le métier et moi nous sommes de vieux amis. On se comprend bien.

Le murmure des perles et du crochet durait sous la volubilité de l'ouvrière bien peignée, ordonnée dans sa mise comme le travail dans ses doigts agiles. La fatigue des paupières ne lui permettait pas de regarder les gens en face. Elle paraissait avoir plus de franchise dans sa parole que sur son visage, mais c'était une misère de ses pauvres yeux. Sœur Claire la pria de venir travailler à l'ouvroir :

— Vous ne serez jamais dérangée. On ira vous chercher l'ouvrage. Mes petites vous regarderont faire et apprendront.

La religieuse recrutait de bonnes ouvrières pour instruire ses pupilles. Si la maison-mère de l'ordre de Saint-Vincent de Paul lui avait donné à contrôler les ateliers des communautés, elle y aurait aboli les besognes pauvres et mal rétribuées, pour les remplacer par du fructueux et habile travail. Le bon salaire n'était pas facile dans ces métiers de résignation et de solitude où tant d'ouvrières à domicile vivaient mal du prix de leur grande peine. La femme avait connu avec les fabrications de guerre les plus hautes paies de toute l'histoire des métiers français ; aujourd'hui les choses étaient remises dans leur ordre ancien : les femmes à l'aiguille et dans leur vieille misère. La terrible confection redevenait abondante dans les taudis de Paris. Les lingères et les brodeuses chassées des travaux du métal reprenaient ceux du fil : les plus bassement salariés du travail humain.

Sœur Claire quitta la lunévilleuse aux yeux blessés et s'en alla méditant :

« La parure féminine, quel châtiment sur le monde. Les métiers de femme pour la femme contiennent trop de

souffrance. Il y faut travailler vite car la mode est brusque et la clientèle s'impatiente. Pour ces choses futiles, on passe des nuits. Toute cliente est un bourreau. La meilleure lorsqu'elle s'habille remue du chagrin. Broderies, dentelles n'ajoutent rien à son bien être, ne la préservent pas du froid. Ce n'est sur elle qu'un ornement. Et pour cela il faut aussi hâtivement travailler que s'il s'agissait de la sauver de la mort. »

De taudis en taudis, sœur Claire voyait toutes les figures de la misère. Rue Réaumur, elle entra dans l'atelier de famille de Mme Lamblin, grosse et molle dans une casaque de toile à petits carreaux blancs et noirs. Une fille de dix-sept ans fit place à sa petite sœur sur sa chaise où elles s'assirent à deux et donnèrent l'autre à la religieuse. Mme Lamblin piqua son aiguille dans la rainure comblée de crasse molle de sa table. Cette matière infecte lui servait de pelote à épingles.

Sœur Claire regarda l'ouvrage :

— C'est du gros, mais abondant.

Mme Lamblin ne se plaignit pas :

— Il en faut beaucoup pour gagner sa vie. Mais on travaille en famille. On est tranquille.

C'était effroyable. L'atelier où la lunévilleuse Louise Guinon avait enduré les becs de gaz à trois heures de l'après-midi, ne pouvait être pire que cette chambre où trois femmes se touchaient coude à coude, respirant l'hiver leur haleine car elles faisaient petit feu. Si elles ouvraient la fenêtre, le froid qui leur rendait les doigts gourds les empêchait de travailler. Peu de patrons auraient osé infliger la saleté, l'étouffement, dans quoi vivait cette famille.

Sœur Claire donna de bons conseils et continua dans Paris la marche de la misère. Elle distinguait à l'odeur exhalée des soupiraux quel métier on faisait dans le sous-

sol. Des ateliers de couture émanait le suint des femmes et des orifices de restaurant le relent de graillon.

Aujourd'hui elle était infatigable, poussée par la douce rage de compassion. Dans cette extase de charité elle ne comptait pas les étapes de sa peine et combien elle montait d'étages. Elle faisait ce qu'elle pouvait et c'était peu selon elle qui avançait à jambes épuisées, mais l'esprit sans impatience. Elle accomplissait vingt visites dans une journée sans se ruer, avec un calme inlassable et une telle égalité de caractère qu'elle était ravie dans une fatigue calme, lentement exténuée mais jamais haletante. Ainsi elle achevait une œuvre énorme. Que de détresses elle connaissait dans Paris : femmes dont elle avait pris les enfants à l'ouvroir, aïeules dans les métiers d'aiguille. Elle devait voir rue Feutrier, Mme Séren, ancienne pupille des Jeunes Économes. Dans l'ombre épaisse d'un couloir, la charitable alla vers la vitre où l'inscription CONCIERGE, n'était visible que de près. Personne ne répondit à son appel. Elle monta dans la noirceur de l'escalier, frappant au hasard sur des portes ou sur le mur, car elle ne distinguait pas les chambranles. Au dernier étage un enfant pleurait. La jeune femme qui le tenait dit à Sœur Claire de redescendre. Mme Séren habitait le rez-de-chaussée de l'autre bâtiment, sur la cour. La religieuse reprit sa marche dans l'ombre emmurée et enfin trouva le logis à ras du sol. Mme Séren s'épuisait à coudre à la main de la lingerie fine pour acheter des médicaments à son mari tuberculeux. Elle montra la dernière fiole qui coûtait quinze francs et dit :

— C'est ce que je gagne à faire cette chemise en percale ; il y a un empiècement carré de dentelle Binche monté au point de broderie, quatre petits plis de chaque côté et quatre jours à fils tirés, grandes coutures rabattues, ourlet à jour dans le bas. Je n'en fais pas trois dans la semaine. Si je ne devais pas soigner mon mari, j'entrerais à la Cour

Batave où il faut être recommandée par un prêtre. On me recevrait puisque j'ai été élevée aux Jeunes Économes. Mon mari deviendrait un peintre célèbre s'il n'était pas malade. Que de belles choses il a faites.

Les pauvres tableaux sans place fixe en changeaient chaque jour, dans ce lieu si étroit qu'à lever les bras on touchait les murs opposés. Sous la toux du tuberculeux, la belle lingerie de luxe recevait les germes de la mort.

Mme Séren disposait encore d'une cuisine de l'autre côté du couloir. Un fourneau à gaz y tenait auprès d'un robinet d'eau. Mme Séren aimait la commodité de cette installation. Elle ne se croyait pas tellement à plaindre qu'elle n'eût encore la joie de plaindre les autres. Elle montra un soupirail éclairé :

— Un ménage à trois enfants habite cette cave. C'étaient des gens bien quand ils allaient aux usines de munitions. On gagnait sa vie à Clignancourt. Aujourd'hui le quartier manque de travail. Pendant la guerre je pouvais donner de la viande à mon petit garçon. Mon plus grand bonheur c'est de lui acheter une friandise. La misère ce n'est pas de veiller jusqu'à deux heures du matin, mais de se coucher parce qu'on n'a pas de travail. Alors il faut se priver pour que les autres mangent. Je peux jeûner deux jours. Ce matin j'étais un peu étourdie. Une demi-assiettée de soupe me redonne tout de suite des forces.

Sœur Claire ouvrait éperdument son cœur à la pitié. Elle donna l'aumône et alla chez Mme Collinet, boulevard Saint-Germain, au sixième, chambre nº 20, dans un long couloir très propre. Dix portes ouvraient peintes en brun sur le mur blanc. Grand silence dans cette belle maison d'un quartier calme. Entre le lit surmonté du crucifix ramé de buis et le poêle de fonte noire, la vieille femme assise brodait dans l'ample lumière car elle aussi avait

belle vue sur les toits du quartier, un paysage de zinc blanc, de cheminées noires et de fils de cuivre.

— J'ai des draps, dit-elle, que je vais prendre rue d'Alésia : un mètre vingt de large en grosse cretonne. On a deux francs cinquante pour festonner, ce qui prend un jour. Les taies d'oreillers sont payées zéro franc soixante-dix. Elles sont brodées une dent ronde et une dent de rose. Je fournis trente centimes de coton par drap. On me donne une fiche pour six draps ou six taies. On me paie quand la fiche est pleine. C'est une maison qui travaille pour le *Bon Marché*. Je sais une pauvre vieille femme qui peut à peine monter ses six étages. Je passe par l'escalier de service. On ne me permet pas l'ascenseur. Il y a du trop beau monde dans la maison. Les cuisinières qui logent auprès de moi me donnent quelquefois de la desserte. Avez-vous déjà mangé du saumon, ma sœur ? C'est un poisson rouge comme de la viande. A soixante-dix ans, je ne connaissais pas encore ça. Le bon Dieu a fait de drôles de bêtes. J'ai vu bien de la misère à mon âge. Avant 1870, on gagnait sa vie à Épinal : deux francs par jour. Un pantalon se payait douze sous de façon. Trente ans après : quatre sous. Les maisons de blanc de Paris faisaient faire beaucoup de broderie à Baccarat. Rue des Capucines j'ai connu quatre entrepreneuses de 1889 à 1914 ; ça prouve que la place était bonne. Il y avait des pas à faire, mais des sous à gagner. En 1889, j'ai brodé six chemises à huit cents francs pour Mme Marinoni : une forte femme. Mon mari m'apporta les six pièces dans la poche de son pardessus. Vous devriez visiter « l'Appui de l'ouvrière ». Les maisons d'ouvrages pour dames abusent des pauvres brodeuses. On exige beaucoup de moi, maintenant que je suis une vieille femme qui ne peut plus sortir et savoir ce qui se passe. Avec ma goutte aux deux talons, je ne vais pas chercher l'ouvrage. On me l'apporte au prix qu'on veut. Je ne peux pas travailler

plus de six heures par jour. Les lunettes me fatiguent. Pendant la morte-saison d'été je vis de rien. En juillet j'ai fait quarante-huit francs, en août soixante-dix. C'est mauvais de vieillir dans un métier où il y a de la misère. Je ne vais plus si vite et je ne peux plus travailler à la lampe, tandis qu'autrefois je passais des nuits. Des maisons gardent encore de mes pièces pour les montrer aux jeunes ouvrières. J'ai fait des modèles de chiffres et de motifs qui sont dans les catalogues. Je peux toujours dire à ces dames : « Je ne sais pas ce que c'est qu'un reproche dans toute ma vie et je brode depuis l'âge de neuf ans. »

Sœur Claire pensa au temps où sa grâce de jeune fille riche était vêtue de beau linge et de misère humaine. Quelles brodeuses semblables à cette vieille femme avaient travaillé pour l'embellir. Elle lui promit :

— Je vous donnerai à faire des pièces d'un trousseau où il n'y a pas de péché de misère. Vous aurez pour votre travail le prix que vous direz juste.

La vieille femme se signa :

— Voilà du bonheur qui vient. Je sais que ceux qui tissent la batiste et le linon n'ont pas toujours de draps dans leur lit.

Sœur Claire redescendit attristée par l'impérissable misère du monde. Fille de race vaillante, incapable de désespérer, elle gardait foi dans la miséricorde de Dieu. Sous la palpitation ailée de sa coiffe blanche elle priait en marchant. La peine des hommes était-elle tissée dans la toile et dans la bure des filles de la Charité comme dans le linon du trousseau de l'épouse ? Dieu seul pouvait le savoir. Peut-être ne suffisait-il pas de s'évader du linge lumineux pour n'avoir fait souffrir personne. Dans le plus humble costume, dans tout ce que la main des ouvriers avait touché restait de l'iniquité. Le Travail, était-ce la croix du Christ portant toute la souffrance humaine ?

La religieuse vint à la maison Plantier, rue Saint-Fiacre, où des femmes entraient avec des fardeaux de lingerie. A les voir marcher le corps las et la figure triste, on les savait vouées aux besognes sans limites et à l'incertitude du pain à gagner. Auraient-elles de l'ouvrage aujourd'hui ? Sœur Claire fit battre sa coiffe en s'inclinant devant une petite brune, aux yeux très noirs qui répondit ainsi à son bonjour :

— Ça va comme ça peut, ma sœur. Ça ne va bien pour personne depuis un moment.

Sœur Claire s'assit à la place de l'ouvrière qui donnait sa fiche. Le regard de la vérificatrice s'activait sur les broderies apportées. Elle les accepta et proposa du mouchoir :

— Chiffre J. N. Pressé. Livrable demain.

— Du chiffre si fin où il faudra passer la nuit.

— Nuit ou jour c'est le même prix ; je n'y peux rien. La cliente veut toujours sa livraison pour le lendemain. Vous le prenez ?

— Il faut bien.

— Vous n'êtes jamais contente. Si j'avais autant de discussion avec les autres, j'y userais ma poitrine. Le métier c'est le métier. Il y a assez longtemps que vous le faites pour vous en contenter.

Une ouvrière mieux vêtue attendait et tint ce propos pour plaire à la contre-dame :

— Il faut toujours qu'il y en ait qui rouspètent.

Sœur Claire sortit avec la rageuse fille brune qu'elle voulut calmer :

— Andrée, vous aviez au couvent un si joli caractère !

— Ma sœur, il faudrait vivre en colère. Il n'y a pas de justice. Le mari de celle qui a dit que je rouspétais gagne six cents francs par mois. Elle brode pour s'acheter de la toilette. Elle aura une paire de bottines ou un chapeau de plus. Son pain est gagné. Je dois défendre ma vie. Vous,

ma sœur, vous comprenez ça. J'ai fait du chiffre pour toutes les maisons de Paris. J'ai vu des sœurs qui, en couture, en broderie, prennent tout, sans discuter, à deux sous de l'heure. J'ai un franc cinquante de loyer par jour. Mon petit garçon de six ans me coûte quinze francs par semaine. Je passe les nuits. Cependant la cliente n'attend pas après sa douzaine de mouchoirs pour se moucher, mais il nous faut aller aussi vite que les pompiers à l'incendie, à peine manger, peu dormir, tuer nos yeux sous la lampe pour écrire des lettres avec du fil. On a la larme de fatigue et on ne nous la paie pas cher.

Sœur Claire déplora la hâte des clientes qui aveuglent les brodeuses. Elle promit à la fille vaillante de lui donner du travail bien payé.

Rue d'Aboukir, où sont les soldeurs de tissu, la religieuse entra dans une porte mince contre la boutique de Daniel Meyer : « Draps, Toiles, Coupons de blanc. » L'ombre de l'escalier éteignit encore la coiffe blanche. Le pas fatigué de la charitable heurtait plus fortement les marches invisibles. Une échelle posée sur le palier du cinquième étage menait à une trappe de grenier que la religieuse souleva. Sa coiffe toucha le hourdis de plâtre sous les tuiles du toit. Une vieille femme couchée sur un matelas joignit ses maigres mains blanches bosselées de veines.

— Bonne nouvelle, dit Sœur Claire. Vous irez dans un de nos hospices de vieillards. Vous y serez bien soignée dans un lit propre. Votre petite fille viendra avec moi à l'orphelinat. Remercions Dieu, Madame Renard, vos épreuves sont terminées.

La vieille sordide regarda peureusement la fille de la Charité :

— Ma sœur, ne me faites pas le chagrin de me séparer de ma petite Lucie. Vous la prendrez quand je serai morte. Ce ne sera pas bien long. On n'est pas si malheureuses qu'on

croit, à nous deux. La concierge est une bonne âme ; on ne paie pas de loyer ici. Le grenier appartient au juif soldeur de toiles qui ne s'en sert pas. Il donne un peu de lingerie à faire à ma petite. Elle coud bien pour son âge. Des dames des œuvres ont déjà voulu me l'enlever. Ça serait me tuer puisque je ne remue plus. Elle va chercher à manger dans le quartier qui est bien commode. Aux Halles on trouve toujours des choses qu'on ne peut pas vendre ou qui tombent dans les ruisseaux. Il n'y a souvent qu'un côté de pourri. Nous en aller dans un endroit où nous ne serions pas connues nous rendrait malheureuses. Ce ne serait pas aisé de me sortir vivante par l'échelle ; il vaut mieux attendre que je sois morte. Ayez pitié, ma sœur, du peu de bonheur qu'on a encore dans notre misère. Laissez-moi la petite. Écoutez, elle monte.

La vieille souriait d'entendre le pas léger sur l'échelle raide. La figure blême de l'enfant du taudis apparut à la trappe. Elle avait les grands yeux de l'angoisse. Ses raides cheveux noirs divaguaient sur le front pâle. Elle portait dans une boîte de tôle un litre de bouillon.

— N'aie pas peur, dit l'alitée, ma sœur ne vient pas me prendre. Quand je serai morte, tu iras avec elle et tu l'aimeras bien parce qu'elle aura eu pitié de moi.

L'enfant serrait autour de la vieille poitrine maigre ses minces bras et regardait terriblement la femme de grande bonté. Sœur Claire l'embrassa et redescendit l'échelle. Quels mystères de joie étaient dans la misère humaine. Elle avait failli détruire le bonheur de ces deux êtres.

Elle continua sa prière ambulante dans la rue aux devantures garnies d'empilements de tissus. Les pièces manquées au tissage ou en teinture, les stocks de maisons en faillite, toute l'étoffe déchue, échouaient dans cette rue des soldeurs. A une devanture du boulevard Montmartre, la religieuse vit des mouchoirs de linon et calcula :

— Il y a trois rangs de jours à l'aiguille, l'ourlet, le surjet, la broderie, le chiffre, en tout quatre heures de travail. C'est vendu sept francs. Il faut payer le tissu, du linon pur fil. Que reste-t-il pour l'ouvrière ? Une jolie femme essuiera sa poudre avec cette chose de meurtre.

Un ruban d'aurore ornait une parure. Sœur Claire compta le temps pour la broderie anglaise aux volants ; le plumetis au long des entre-deux et à l'empiècement du col : un mois de travail à l'aiguille La parure valait deux cents francs.

La religieuse se demandait si elle avait vu aujourd'hui le fond de la misère de Paris. Irait-elle chez Mme Ruau. Ce n'était pas loin. Cette femme de cinquante ans lui avait naguère dit : « Il faut que je vous parle quand ma fille ne sera pas là. »

Un jour Sœur Claire pria la petite de reporter l'ouvrage et la mère se confia :

— J'ai une maladie honteuse. Mon enfant ne doit jamais le savoir. Elle me mépriserait.

Elle montra son sein gauche dévoré par une plaie où l'on voyait les os de deux côtes :

— Cela me gêne beaucoup pour travailler. Je ne peux que difficilement remuer le bras et tirer l'aiguille. Je dors assise. Je ne peux plus me coucher.

Cette femme vivait de travaux de lingerie. Chaque coup d'aiguille lui était une torture. Elle n'usait pas seulement ses yeux au travail, mais toute la vie douloureuse de son corps sanglant. Sœur Claire envoya vite un médecin qui dit que cette femme s'était infligée par pudeur un énorme supplice, dissimulant un cancer qu'elle croyait la syphilis. Le parasite monstrueux vivait puissant sur cette malheureuse chair pauvrement nourrie par les travaux de couture. C'était beaucoup trop tard pour opérer. La honte de cette ouvrière à dire son mal abrégeait sa dure vie. Sœur

Claire rendait souvent visite à la martyre qui avait tant souffert pour garder l'estime de sa fille.

Ce jour, la religieuse n'alla pas plus loin que le logis noir de la concierge qui lui dit :

— Mme Ruau est morte depuis sept jours. Il n'en restait pas lourd. Sa maladie l'avait toute mangée. La jeune fille est chez une tante dans le quatorzième. Elle gagnera bien son pain. Elle est fine lingère. Il n'y a pas pour un enfant de meilleur métier que celui de ses parents. On apprend vite. Je le dis à mon garçon. Son père est gainier dans le Marais. Vous connaissez la maison Marescat, ma sœur ?

La femme qui voulait raconter sa vie accompagna la religieuse jusque dans la rue pour précipiter plus longtemps sur elle des paroles accélérées.

Sœur Claire fut désespérée de n'avoir pas consolé la martyre à son lit de mort. Une plus tragique destinée ouvrière était-elle possible ? Murmurant son invincible prière, sœur Claire allait à journée finie. Elle pensait que si elle fouillait Paris, taudis par taudis dans tous les terribles métiers du fil et de l'aiguille, jamais elle ne trouverait une plus grande souffrance que celle de cette dévorée vivante. Elle se signa au passage d'un corbillard précédé de deux croque-morts le dos rond, le talon râclant, hommes mornes dans ce métier bête de se promener devant un cadavre. Un cheval maigre tirait la voiture qui portait sous le drap blanc un cercueil de dimensions convenables pour une fille de quinze ans. Aucune fleur sur le corbillard. Personne derrière. Misère des villes. Jamais le fond de l'horrible n'était atteint. Solitude dans l'agonie, solitude dans la mort. Nul n'avait tenu les mains de cette enfant mourante. On ne poserait pas de bouquet sur sa tombe momentanée : la fosse commune. Trois millions d'habitants à Paris et une petite fille mourait que personne n'accompagnait au cimetière. L'âme de saint Vincent de Paul

revécut dans la religieuse. Devant la grande misère, elle fut la grande pitié. Vouée à adopter les enfants abandonnés, elle se fit la mère de la morte inconnue. Elle prit sur la baladeuse d'une marchande ambulante des fleurs blanches, les posa sur le cercueil et le suivit, la prière aux lèvres et les larmes aux yeux comme si elle enterrait l'être qu'elle aimait le plus au monde. Les placides convoyeurs ne s'étaient pas retournés. Les passants se signaient devant la Charité qui menait au cimetière la misère de Paris.

La communauté dont dépendait sœur Claire Deprieux était dirigée par sœur Orneval, femme très riche, mais qui d'abord manqua d'argent quand elle fut nommée Supérieure dans ce bourg de l'Ile-de-France. Elle avait reçu brusquement l'ordre de quitter son ancienne communauté et était partie sur l'heure, oubliant dans un tiroir ses revenus reçus la veille. Ce qui entrait dans une communauté n'en devait plus sortir. La Supérieure que Sœur Orneval remplaçait ayant emporté son argent, l'orphelinat se trouva bien pauvre pendant six mois. La maison-mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, à Paris, ne fournissait pas de fonds aux communautés. Chacune devait se suffire. Des supérieures très riches bâtissaient ; d'autres quêtaient pour nourrir leurs pupilles. A Arcueil, de grands bâtiments furent construits grâce à la fortune d'une sœur qui fit cependant huit cent mille francs de dettes, que sa remplaçante mit dix ans à acquitter. Sœur Orneval mieux ordonnée payait annuellement ses factures. Quand ses revenus furent supprimés par la guerre, la communauté recommença de vivre durement. La fortune de sœur Orneval, composée de fermes en Picardie et de participations

dans des usines textiles diminua et il fallut mendier pour l'entretien de l'orphelinat, de l'ouvroir et des malades. Les châtelaines du pays n'étaient pas donneuses. Les grandes familles catholiques considéraient les supérieures comme des directrices de bureaux de placement, de qui elles obtenaient des domestiques de bonne qualité, surtout des femmes de chambre sachant parfaitement coudre. Les communautés faisaient trop humbre chère pour bien enseigner la cuisine.

Les jeunes filles de l'ouvroir refusaient maintenant de se placer, ce qui diminuait la générosité des familles.

Sœur Orneval avait dû faire à Paris une vente de charité qui rapporta quatorze mille francs, mais une meilleure aubaine fut l'arrivée de sœur Claire Deprieux. Depuis plusieurs années, sœur Orneval demandait à l'Ordre encore deux filles de la Charité. Les six de la petite communauté ne suffisaient plus aux soixante-dix enfants de l'orphelinat, aux trente jeunes filles de l'ouvroir, aux vieillards qu'on soignait au dehors. On recueillait encore des orphelines parisiennes, ce qui accablait l'institutrice du bourg, car les sœurs n'ayant plus le droit de faire classe, menaient leurs pupilles à l'école primaire, calculée pour les enfants du pays ; les sœurs y ajoutaient les petites malheureuses de Paris, ce qui déplaisait à M. Grandcolas, secrétaire communal, assis dans l'ancien bureau de la supérieure, car la mairie avait appartenu aux religieuses. Ce paysan disait : « Les sœurs n'enlèvent pas la misère du pays, elles l'y amènent. L'ordre de Vincent Depaul est périmé. Autrefois quand on exposait les enfants abandonnés, ce monsieur rendait de grands services. C'était un philanthrope et un démocrate. Aujourd'hui il serait socialiste. Il signait Depaul en un seul mot. Les dames de son ordre ont dévissé son nom en deux morceaux. »

Il adressait ainsi les lettres à Sœur Orneval :

« Supérieure de la Communauté Vincent Depaul. »

Elle ne protestait pas contre la suppression de la particule, mais de la sainteté :

— Écrivez de Paul ou Depaul, comme vous voudrez, mais Monsieur Vincent était un saint. S'il n'en restait qu'un qui dût vous être respectable dans l'hagiographie catholique, ce devrait être lui qui a renoncé à la quiétude du couvent pour secourir la misère dans la rue. Il n'a point aimé son prochain dans ses prières seulement, mais avec ses mains. Il est le saint des œuvres. Celui qui a agi. L'organisateur de la charité chrétienne en France et en somme le premier directeur de l'Assistance publique, pour parler comme vous. Aujourd'hui vous le nommeriez Chevalier de la Légion d'Honneur. Nous, nous le nommons saint. C'est presque la même chose.

Tenace et douce, elle créait un peu de bienveillance dans l'esprit de M. Grandcolas. Elle lui disait :

— Supposez que j'ai un chapeau au lieu d'une cornette. Vous trouverez alors que je suis une brave femme. Je vous convertirai, non pas à venir à l'église. Dieu ne m'a pas choisie pour être l'instrument d'un miracle. Cependant il ne faut jamais douter de sa miséricorde et je ferai pénitence pour avoir désespéré. Mais je vous convertis à nous respecter...

M. Grandcolas rit énormément :

— Me convertir, moi, Grandcolas. Quand vous me verrez à genoux sur un prie-Dieu avec un bréviaire dans les mains, le coq du clocher descendra coquer les poules de la mère Mazure qui va à Lourdes. Mais vous respecter, ça Madame la Supérieure, je n'y ai jamais manqué. Je ne suis pas un rigolo ; je ne raconte pas de blagues sur vous. Je vous discute et je suis un honnête homme. Je ne dirais jamais derrière vous des choses que je ne pourrais pas vous répéter en face. Vous croyez qu'un franc-maçon est un diable qui

proclame des horreurs: Moi je prétends que votre ordre n'a plus de raison d'exister. Les hôpitaux pour les malades, l'Assistance publique pour les enfants sont mieux organisés que vous. Vous en êtes restées à Vincent Depaul, brave homme, grand homme si vous voulez, mais enfin d'un temps où on se servait beaucoup de la pitié et très peu de la justice. Les règles de votre ordre n'ont pas changé. Si vous êtes fortunée, Madame la Supérieure, ou si vous savez convaincre les donatrices riches, les fillettes de l'ouvroir seront chauffées l'hiver. Si vous êtes pauvre, elles se souffleront dans les doigts. Votre ordre est un désordre. Vous me permettez de vous dire cela, Madame la Supérieure, ce n'est pas irrespectueux. Nous n'avons pas demandé que vous quittiez la commune, mais vous seriez ailleurs, cela aurait des avantages pour nous. Vous nous amenez ici toute une marmaille de petits Parisiens esquintés. Notre école n'a pas été bâtie pour ce monde-là. Les parents de ces vadrouilleux n'ont jamais payé de contributions ici.

Sœur Orneval répondait :

— Je vous remercie de me parler franchement et de me permettre de m'asseoir dans le bureau qui fut autrefois celui de la supérieure de notre communauté. Il y a dans les choses de ce monde plus de justice que nous n'en pouvons voir. Quand notre ordre a été appelé dans ce pays par Bossuet, les paysans n'étaient pas riches. Nos filles s'asseyaient sur la terre pour épeler l'alphabet aux enfants des champs. Au temps où personne ne savait lire ici, les filles de la Charité y étaient bienvenues. Aujourd'hui enseigner nous est interdit. Nos salles de classe claires et grandes restent vacantes pendant que votre école où nous sommes obligées d'envoyer nos enfants est surpeuplée. Je ne dirai point, Monsieur le Secrétaire, que cela est un désordre. Il n'appartient pas à une fille de la Charité de juger si haute-

ment. Nous ne nous plaignons pas, puisque tant de congrégations sont sorties de France et que nous y sommes restées. Peut-être n'y sommes-nous pas inutiles, car on nous a bien obligées de mener nos orphelins à l'école, mais on ne nous les a pas enlevés pour les nourrir et les soigner. On nous a laissé la liberté de pratique pour les œuvres. Si l'Assistance publique avait dû se charger brusquement de tous les enfants dont notre ordre prenait soin, elle aurait été dans un grand embarras. Le seul asile de la Villette en avait mille. Ce n'est pas nous qui avons eu raison, mais la charité chrétienne. Aujourd'hui nous pensons qu'il y a peu de raison et aucune charité à entasser tant d'enfants dans votre petite école alors que les nôtres sont vides. Vous n'avez pas vidé nos hôpitaux et nos orphelinats. Pourquoi videz-vous nos classes ? A Paris certaines communautés qui attendaient, pour cesser d'enseigner, l'interdiction de l'administration, ne l'avaient pas encore reçue en 1914, à la déclaration de guerre. On a maintenant renoncé à la leur envoyer. Elles continuent à faire école. Nous avons désespéré. Nous en sommes punies parce que lorsque les enfants souffrent, nous souffrons avec eux ; ainsi le veut l'âme de notre ordre.

M. Grandcolas posait ses lunettes de fer sur la table de sapin et écoutait patiemment sœur Orneval, mais ne la laissait jamais parler la dernière. Il dit :

— Les ouvriers ont gagné pendant la guerre beaucoup d'argent. Les vieillards et les enfants restent aujourd'hui dans les familles. Il n'y a plus mille enfants à l'asile de la Villette. La tante prend les petits quand la mère est morte. Si nous étions en un temps de misère, ce n'est pas soixante pupilles que vous nous amèneriez dans la commune, mais six cents. Vous intriguez pour qu'on vous en confie. Dans nos campagnes vous n'en recueillez pas. Le temps est passé où vous n'aviez qu'à vous baisser pour en avoir. Vous leur

mettiez une robe noire et un petit bonnet blanc. Il vous en resterait peu si vous continuiez à les habiller comme cela. Vous leur donnez aujourd'hui un col marin, un chapeau fleuri. Vos jeunes filles de l'ouvroir ont des frisettes et du ruban. Monsieur Vincent Depaul n'avait pas prévu qu'il faudrait tant de coquetterie dans la bienfaisance. Lui n'avait qu'à tendre un morceau de pain. Aujourd'hui vous y mettez de la confiture, sinon personne n'y mordrait. Pour obtenir une assiettée de soupe de Monsieur Vincent, les affamés devaient répéter le *Credo* en latin. La pitié n'a jamais fait oublier à cet homme qu'il était prêtre. Le temps de la Charité est fini, Madame la Supérieure, parce que le temps de la Justice vient.

A ce point de la discussion, Sœur Orneval s'en remettait à la miséricorde de Dieu, estimant avoir assez fait pour sa gloire qui était moins dans la dispute pour son saint nom que dans les œuvres pour ses créatures. Sœur Orneval en connaissait de bien misérables. Une fille de six ans avait été amenée à l'ouvroir par la concierge d'une maison de Montmartre où logeait sa mère, qui avait promis d'envoyer vingt-cinq francs par quinzaine pour l'entretien de l'enfant, mais ne le faisait point. La concierge, une fois par mois, venait voir la petite et disait :

— On peut toujours tirer de sa maman de l'argent quand elle vient d'en gagner ; mais de penser que si on ne lui en demande pas, elle fera un peu moins le métier qu'elle fait, ça ne rend pas exigeant pour les dettes.

Cette femme qui avait beaucoup souffert de voir la fillette entre sa loge et le ruisseau, se passait fort bien de grandes idées. Elle ne parlait que de son quartier qui était pour elle l'univers. Elle s'excusait de venir si rarement à l'orphelinat :

— Ce n'est pas commode pour moi de voyager. Une concierge, c'est une cloîtrée, ma sœur.

La petite disait :

— A Paris, j'étais toujours assise sur le trottoir.

Cette bambine appelait petite mère la sœur Marie, une espèce d'hérétique capable d'affirmer qu'elle adorait les enfants d'abord, Jésus après. Avant de prier, elle torchait les marmots. Des camarades épouvantaient la gamine Trottoir en lui faisant craindre le renvoi à Montmartre si elle n'obéissait pas.

Pour la mignonne vagabonde, le couvent était un paradis. Son ancienne vie dans le tumulte des voitures et le remuement des passants lui donnait grand peur.

Il y avait encore deux fillettes amenées un matin par un homme qui sonna à la porte de l'asile, les poussa dans le couloir et cria : « Faites-en ce que vous voulez, ma femme vient de mourir. » On ne le revit plus.

Les petites élevées par les sœurs les adoraient. A treize ans elles quittaient les gardiennes enseignantes et entraient à l'ouvroir où étaient des pupilles moins dociles, moins embrassées parce que recrutées plus âgées, comme Amélie Vaucher, venue à douze ans avec un caractère épineux.

Sœur Orneval aurait pu ainsi, grain à grain, réciter à M. Grandcolas un chapelet de misères. Elle s'en gardait bien, car elle savait qu'elle ne serait aimée dans le pays qu'à la condition d'y amener de la fortune. Les petits commerçants fournisseurs de la communauté, défendaient les sœurs, mais les paysans à qui elles n'achetaient rien leur étaient durs. Ils détestaient que tant d'enfants de l'asile fussent empêchés de travailler aux champs où ils auraient pu échardonner, démarier les betteraves, faire tous les travaux faciles aux petits dont les mains sont près de la terre. A la moisson, le glanage donnait aux familles pauvres du grain pour nourrir les poules. Quand les pupilles de l'ouvroir passaient avec un ruban dans les cheveux, les paysans disaient :

— L'argent ne coûte rien aux sœurs ; ce n'est pas nous qui pourrions ainsi pomponner nos enfants.

Les campagnardes allant à l'église ne s'étaient pas indignées quand l'ancien hôpital des sœurs était devenu la mairie. Ce que les Saint-Vincent de Paul donnaient dans le pays était aimé ; ce qu'elles gardaient était haï. La charité chrétienne et l'avarice paysanne s'opposaient ; les sœurs voulaient de l'aide et les paysans en réclamaient d'elles. Ils ne les estimaient que si elles distribuaient gratuitement des médecines, ces drogues qui coûtent si cher. La vieille coutume d'obtenir des sœurs les médicaments avait dû cesser par les réclamations du pharmacien qui se plaignait à la mairie chaque fois qu'il voyait une paysanne sortir du couvent avec une fiole.

Sœur Orneval disait : « C'est de l'eau bénite. »

Son armoire ne servait plus que pour la communauté. Cependant le pharmacien guettait toujours et poursuivait la vieille lutte de son métier contre les ordres religieux qui n'avaient pas le droit de « composer des médicaments ».

La campagne qui avait subi la dime refusait de donner deux sous à la quête. Le plus gros don était d'une fermière châtelaine qui remit cinquante francs aux sœurs pour les remercier d'avoir soigné sa femme de chambre pendant un mois.

A l'arrivée de sœur Claire Deprieux, sœur Orneval avait connu encore une fois la miséricorde de Dieu. M. Deprieux écrivait que le couvent de sa nièce serait le plus riche de France si la filature du lin recouvrait sa vieille prospérité.

Sœur Orneval disait :

— Prions Dieu pour le lin.

Sœur Claire ordonna le travail de l'ouvroir comme jamais sœur Orneval ne l'avait vu dans aucune communauté. La supérieure se reprochait maintenant de s'être peu appliquée à la perfection du métier alors qu'elle s'efforçait tant à la perfection de la charité. Sœur Claire apportait la vertu du travail, non pas l'idée simple de se vouer à une dure besogne, mais le don de tout faire au mieux. Sœur Orneval se rappelait les communautés où le travail était sans joie, un châtiment adouci par la prière ; on cousait en chantant la louange de Dieu. Les couvents pauvres qui subsistaient par la couture obligeaient les jeunes filles à ne faire que des ourlets, des petits plis ou des jours. A vingt ans elles partaient sans métier, incapables d'achever une pièce complète malgré qu'elles eussent été lingères toute leur jeunesse. Sœur Orneval voyait par sœur Claire que la

charité ne devait pas se limiter à diminuer la souffrance humaine, qu'il y avait aussi une charité envers le travail et que des ordres religieux y manquaient. Elle pensait à toutes les filles dont l'éducation de métier avait été perdue.

Sœur Claire répétait :

— Il faut aimer le travail comme son prochain.

Jusqu'ici sœur Orneval s'était soumise à la besogne quotidienne, et y soumettait les autres, mais n'y cherchait pas la joie. Sœur Claire écartait cette triste résignation. Le travail lui était un chant. Elle recrutait à Paris de fines ouvrières pour enseigner l'ouvroir. Elle avait amené la modeleuse Reine Jacquin et Louise Guinon la lunévilleuse. Quarante filles de treize à vingt-deux ans cousaient dans la grande salle éclairée de six larges fenêtres d'où l'on voyait les arbres et les fleurs. Elles étaient capables de tous travaux, depuis les plus fins de lingerie jusqu'au racommodage de la garde-robe du couvent, poste que l'on appelait le vestiaire. Il y passait des tissus très humbles : cretonnes et bures, auprès des batistes, des linons et des crêpes de Chine de la lingerie de luxe. Sœur Orneval, fort économe dans l'entretien de la communauté, avait inscrit cent trente-sept francs de dépenses en un an pour le vêtement de sept filles de la Charité. Il est probable qu'elle ne comptait pas le fil. Des chemises de grosse toile semblaient, après tant de racommodages, retissées brin à brin. Les apprenties mises jusqu'à quinze ans à tour de rôle au vestiaire, revoyaient les mêmes pièces sur quoi les filles devenues fines ouvrières comme Amélie Vaucher avaient appris à ravauder. On ne disait jamais : « Une chemise de Notre Mère, une chemise de sœur Claire. » Les filles de la Charité, faiseuses de beau linge, ne possédaient pas de trousseau personnel. Cornettes, guimpes, pièces de lingerie, étaient distribuées anonymement au retour du blanchissage. Sœur Orneval affirmait que cette règle de l'ordre était douce auprès de celle des

Carmélites qui ne portent pas de linge du tout. Sans chemise ni bas, chaussées de sandales de corde, la dure laine mortifiante touche leur peau à qui la caresse du lin est interdite. Elles s'infligeaient encore le tissu haineux, crin et laine, le cilice, fait dans des tissages espagnols. Des novices délicates ne pouvaient supporter le vêtement douloureux du Carmel. La laine rendait leur peau malade. Elles renonçaient à prononcer les vœux. Les ordres vêtus de lin n'avaient pas de ces tortures. Les Ursulines vivaient dans la douceur des chemises de toile à longues manches et les filles de la Charité dans des loques amicales à leur corps vaillant.

Sœur Claire exigeait que le ravaudage fût parfait, malgré la pauvreté du tissu. Dans des chemises qui se fondaient d'usure au blanchissage, on prenait encore des guenilles tenables qui devenaient jupons pour les enfants de l'asile.

Le Christ décoré de buis et l'image de saint Vincent de Paul dominaient du milieu des murs chaulés le patient travail sur les belles étoffes pour femmes coquettes.

Mlle Reine Jacquin expliquait à sœur Claire un modèle de chemise en crêpe de Chine rose :

— Autrefois le linge blanc avait du prix par la qualité du tissu et des dentelles. Maintenant que les robes sont devenues transparentes, il faut plus de chic et d'invention. On ouvrage la lingerie autant qu'une étoffe de soirée. Les anciens modèles en blanc, toujours les mêmes avec petits plis, incrustations, fils tirés, entre-deux, sont beaucoup trop simples. Voilà ce qu'on fait.

Devant une broderie sombre dans du tissu rose, sœur Orneval disait :

— Comment une si belle chose peut-elle être une chemise de nuit ? On devrait mettre cela le jour.

La supérieure n'avait aucune idée de ce qu'une femme peut faire la nuit en chemise.

— Les parures de ce modèle, dit Mlle Jacquin, sont pour coucher dans des draps de lit en crêpe de Chine noir garni de rubans corail. Cela s'accorde avec les mobiliers en laqué, très à la mode. Aujourd'hui la femme farde son visage et son vêtement intime.

Dans la salle sans machine à coudre, trente ouvrières travaillaient silencieusement le tissu de soie, et dix le blanc où étaient les batistes et les linons livrés par M. Etsans. Mlle Jacquin avait inventé pour Jeanne Wavelet des parures auxquelles les six meilleures lingères s'appliquaient si bien que la modeleuse les complimenta. Le beau travail facilitait la discipline de l'atelier. Les enfants recueillies très jeunes par les sœurs leur obéissaient longtemps, mais celles venues grandes à l'ouvroir réclamaient vite quand l'ouvrage ne leur plaisait pas. Amélie Vaucher qui avait dix-sept ans, refusait de gagner moins de dix francs par jour, sur quoi les sœurs retenaient deux francs pour la nourriture et le logement. Sœur Orneval ne renvoyait les caractères difficiles qu'après avoir beaucoup enduré. Elle s'asseyait près des insolentes et des tumultueuses. Elle supportait longuement les paroles sournoises et les regards obliques, les cris et la franche rage, avant d'envoyer une enfant dans les communautés de discipline où l'ordre de Saint-Vincent de Paul rassemblait les obstinées. Sa plus grande épreuve avait été Anne Tahurel, confiée aux sœurs à quatorze ans, bien portante et si rieuse que les petites de l'asile subissaient la contagion de son hilarité. Lentement calmée par la discipline, la joyeuse énervée avait appris le silence et changé de caractère. Elle devint hargneuse, buta son silence contre les gronderies puis un jour jeta son ouvrage par terre et dit : « Je ne fais plus rien. »

La même contagion que pour le rire commença : les filles grognèrent, firent le dos rond. Sœur Orneval ne se croyait digne de l'esprit de Saint-Vincent de Paul que si elle était

capable de beaucoup patienter pour sauver une enfant. Elle isola l'insoumise dans son bureau. La rageuse cousut et pria sous la croix d'ébène portant un Christ d'argent. Sur la cheminée, une Jeanne d'Arc à cheval brandissait la bannière. L'horloge à poids de fer battait auprès d'une photographie de la grotte de Lourdes. Anne l'obstinée dérangeait les ronds de tapisserie qui protégeaient le parquet devant les chaises et elle recommençait à rire, délivrée de la discipline d'immobilité. Elle pouvait enfin changer de place au lieu de rester toujours à la même sur le banc de couture. Elle retrouva sa joie puis de nouveau lentement l'éteignit par effroi devant cette vieille femme qui l'enfermait dans la bonté et le silence. La petite se remit en rage et enfin piétina son ouvrage. Criarde et décoiffée, elle emplissait de tumulte cette chambre de sainteté. La supérieure désespérée envoya la possédée à la discipline de Saint-Vincent de Paul, qui ne put la garder et la remit au Bon Pasteur. Les sœurs rappelaient cet exemple aux indisciplinées et aux lentes à l'ouvrage. Elles leur disaient :

— Pensez au Bon Pasteur où on ourle des torchons et des draps toute la journée.

Le dur couvent à gros travaux était pour ces fines lingères, une dégradation de leurs mains et aux coquettes un lieu d'enfer, car on disait que les sœurs faisaient commerce des cheveux coupés aux filles. Elles vendaient du poil de femme : des tresses et des démêlures. M. Grandcolas connut ce tumulte de la fille indocile et dit son opinion :

— Il fallait donner à cette enfant une corde à sauter. Ces filles trop assises, toujours l'aiguille en main, manquent de galopade et de bavardage.

Sœur Marie au visage sans sévérité et aux mains sans finesse, surnommée sœur « Laissez courir » osait approuver ce mécréant. Elle était contente de voir les petites s'éparpiller autour d'elle à grand bruit de leurs pieds fortement

chaussés. Ce lui était égal de balayer la cour ou de chanter les litanies à la Vierge. Elle faisait tout avec la même honnêteté et ne courait jamais. Mais elle préférait laver les marmots. Elle pratiquait une bonne petite dévotion régulière et n'avait pas comme sœur Claire des extases de chapelle. Contente de sa robe très racommodée, elle disait :

— On est proprette. On se fait son petit bonheur.

Nullement paresseuse, au contraire, prête à toutes les besognes sans choisir, pourvu qu'on lui dit ce qu'il fallait faire et qu'elle n'eût à décider de rien. Elle adorait les enfants. Elle pleurait quand on en amenait qui faisaient peine à voir, comme la petite Trottoir ou les deux que l'homme veuf avait enlevées d'auprès du cadavre de leur mère et qui appelaient encore : « Maman ».

Sœur Marie avait dit :

— Nous voilà. Nous sommes toutes des mamans ici.

A huit ans, elle rêvait déjà de devenir nonne, mais à quinze ans, belle fille, elle n'y pensait plus et voulait se marier. Puis elle eut une brusque peur du malheur en ménage et choisit d'être tranquille tout de suite. Elle s'écarta du danger de subir un homme. Elle devint fille de la Charité par amour de Dieu et par peur d'un inconnu. Cet accord de la quiétude et de la foi n'existait pas chez Claire Deprieux qui entrant dans l'ordre cherchait plus à se donner qu'à se garder. La communauté tenait lieu à sœur Marie de Providence qui lui évitait de se décider. Elle était commandée, dirigée, sauvée par la règle. Mais il ne suffisait pas à sœur Claire d'obéir en état d'oraison pour être d'accord avec Dieu. Elle se reprochait sa passion pour le trousseau de Jeanne Wavelet. Elle voulait que ce fût une œuvre parfaite, mais n'y point penser si assidûment et tant subir la lumineuse image de la mariée en robe blanche. La nappe d'autel qu'elle brodait était un refuge à ses mains et à son

cœur contre la tentation de trop aimer tout ce qui embellissait une épouse.

La lingerie sacrée pour l'ornement des églises n'était pas l'œuvre habituelle des Saint-Vincent de Paul, mais des Visitandines cloîtrées. Sœur Claire travaillait aussi bien qu'elles. Ses pupilles lingères venaient admirer son ouvrage. Amélie Vaucher qui tirait les fils de deux rangs de jours dans une chemise, rapprochait de la lingerie sacrée sa lingerie profane pour prendre exemple. Dévotes en beau travail, les filles aimaient la perfection. Sœur Claire brodait si fin et si serré que les reliefs ne semblaient pas levés fil à fil, mais taillés massivement dans une dure matière blanche. Elle songeait à la foule des femmes qui sculptent le tissu ; elle en avait connu de si précieuses qu'elles ne touchaient rien que leur aiguille, gagnaient assez pour manger un poulet le dimanche, mais n'en prenaient pas à la main un os, de crainte de se dépolir la peau, d'y inscrire une rugosité sur quoi le fil s'accrochait. D'autres : paysannes aux champs, brodaient comme leur aïeule avait filé, derrière le troupeau. Elles triquaient les bêtes, nettoyaient l'étable et restaient capables de fin travail. Que de patience dans les doigts des femmes. Dévouant au métier ses mains habiles, la sœur ornait d'adoration la fine toile. La paix était dans ses gestes mais non dans son cœur. Pour se délivrer d'obsession, elle se proposait le souvenir de sœur Sainte Marthe, Ursuline à Nevers. Claire Deprieux avait passé cinq ans dans ce couvent, quand sa mère devenue veuve dut surveiller ses fermes nivernaises à grands bœufs blancs. Claire Deprieux fut saisie d'amour pour cette religieuse au regard si doux qui avait commencé tard, à vingt-cinq ans, les deux ans du noviciat. Beaucoup d'Ursulines parmi les contemplatives et les enseignantes, provoquaient de ces foudroyantes amitiés, mais d'autres vivaient en rancune et ne se parlaient que rarement. L'adoration de Claire De-

prieux pour sœur Sainte Marthe, novice enseignante, donnait à l'enfant des vertiges de tendresse. A la prise de voile définitive de sa maîtresse, l'élève fut écrasée d'émotion. La religieuse entra dans la chapelle en robe blanche de mariée, couronnée de fleurs d'oranger, bagues aux doigts, perles au cou. Toutes ces richesses devenaient la propriété du couvent. Une main tenue par la supérieure, l'autre par une assistante, elle passa devant les élèves rangées. Deux s'évanouirent, d'autres s'extasiaient comme jamais peut-être elles ne le pourraient plus de leur vie, même sous le baiser. Claire Deprieux était malade d'amour, blessée, ne vivant plus en elle-même mais en cette créature divinisée dont elle aurait voulu un regard, rien qu'un regard pour voir Dieu, le Paradis et entendre les anges. Mais sœur Sainte Marthe, toute pâle de visage, de dentelles et de perles ne regardait que le Christ dans les fleurs blanches. Venue à lui en grande parure d'épousée, embellie pour son honneur, elle devait maintenant donner la preuve absolue de l'amour : accepter la mort et périr au monde pour revivre en Jésus. Après cette fête de la joie dans le vêtement splendide et les grands bouquets, sœur Marthe revint en robe de bure, tombant droit. Elle s'étendit face à la terre les bras en croix ; on la couvrit du drap mortuaire blanc et noir qui sert pour l'ensevelissement des religieuses. Deux novices jetèrent sur elle des fleurs au rythme terrible du chant des morts. Alors seulement Claire Deprieux s'évanouit. Elle ne vit pas sœur Sainte Marthe ressusciter en Dieu, se relever dans la musique du *Te Deum Laudamus*, passer devant les religieuses assises et toutes lui donner un baiser où beaucoup ajoutaient des larmes de joie.

Claire fut de ce jour fiancée à Jésus. Elle ne quittait plus sœur Sainte Marthe, voulait tenir sa main, toucher sa robe et surtout sentir sur elle son magnifique regard. Elle l'aidait à épingler le manteau plissé que les Ursulines portent sur

la robe et dont elles ne laissent tomber la traîne qu'à la chapelle. Sous la guimpe blanche couverte du voile noir, la figure de sœur Sainte Marthe apparaissait à Claire Deprieux comme une lumière. Ce beau visage n'était plus visible qu'aux élèves. Cloîtrées sauf pour les filles qu'elles enseignaient, les Ursulines, derrière la double grille du parloir, rabattaient jusqu'au menton le voile noir. Les élèves ne pénétraient pas dans les cellules. La communauté de vie s'arrêtait au réfectoire où les religieuses mangeaient dans une écuelle de terre avec une fourchette de fer à trois dents ; elles buvaient à la gourde de pèlerin. Dans le grand jardin hautement muré d'où l'on ne pouvait voir que les branches des arbres de la préfecture et au loin le paysage vers le cimetière de Nevers, la calme religieuse enseignait l'enfant qui maigrissait. Elle l'extasiait sous son baiser et lui disait :

« Par une vocation joyeuse et des vœux retardés, vous faites à Dieu le don le plus précieux, assuré par les épreuves : le don de l'âme qui sait que le monde avec tous ses charmes est la misère des misères, auprès de la gloire des gloires qui est en Dieu. Travaillez à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles. Pour cela il faut voir les choses. Craignez une vocation surprise où vous ne penserez pas qu'à Dieu. L'*Imitation* dit :

« Les Saints trouvent Jésus dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables ; mais c'est après être demeurés avec lui en terre, dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. »

L'amour de Dieu ne doit pas être une consolation. Il ne faut pas apporter à Jésus la fatigue et le dégoût d'ailleurs, mais venir à lui d'un élan longuement retenu, éprouvé, chaque jour grandi par l'épreuve et l'attente. Méritez d'être à lui et ne veuillez pas vous récompenser trop tôt. Patientez, mon enfant. Dieu aime la patience dans l'amour. »

Claire Deprieux sortie du couvent sut qu'elle en avait été retirée sur la demande de sœur Sainte Marthe.

Mme Deprieux dit à sa fille :

— Je crois que derrière son voile noir, elle pleurait. Ses mains tenaient la grille. J'aurais pensé que tu lui avais fait une bien grande peine si elle ne m'avait conseillé ceci : « Quoi qu'elle veuille, empêchez-là de se hâter. Elle est trop aimante. »

Claire Deprieux revenue à Lille se crut hors de la grâce, car elle comprenait qu'elle aimait sœur Sainte Marthe plus que Dieu. Que de terribles prières elle fit contre elle-même, pour expier le péché d'avoir rêvé se cloîtrer à côté de celle dont un attouchement la faisait trembler :

« Seigneur, puisque vous n'avez pas permis cette adoration que je croyais pure envers une créature vouée à vous, je ne choisirai plus d'affection pour ma joie mais pour la joie d'autrui. J'aimerai ceux qui ne sont pas aimés. »

Dans la nappe d'autel qu'elle brodait pour le mariage de Jeanne Wavelet, sœur Claire, fille de la Charité, revoyait l'Ursuline, en grande toilette blanche, épouse du Christ. Cette cloîtrée au beau regard était-elle encore de ce monde dont elle ne voyait les figures qu'à travers un voile noir ? Dans quel couvent hors de France continuait-elle sa prière? Sœur Claire maîtresse d'ouvrage rompit son extase pour surveiller les filles au travail autour d'elle. Elles faisaient fine besogne.

Trois ouvrières cousaient pour les pratiques qui donnaient régulièrement du travail au couvent. Sœur Claire ne tenait pas à cette clientèle exigeante et désireuse qu'on s'occupât d'elle avant tout. La religieuse préférait soigner les commandes des maisons de Paris, au lieu de risquer de perdre leur confiance en différant leurs ordres pour ceux de dames qui souvent payaient moins, et ne s'adressaient aux couvents comme aux petites couturières que pour faire des économies.

Sœur Orneval plaidait pour les pratiques parce qu'elles étaient parfois donatrices quoique de peu. Un tas de batiste et de linon était en œuvre pour une châtelaine : vieilles chemises en très beau tissu qu'il fallait remettre à la mode, écourter de moitié ; la parure de nuit ne se mesurait plus du col aux chevilles, mais des seins aux genoux. Les filles d'ouvroir chemisées de coton se perdaient d'envie pour les fines étoffes. Sur les chemises Lakmé du trousseau Wavelet modelées par Mlle Jacquin, une incrustation de dentelle de Venise marquait la place des seins. L'ancienne lingerie grand'mère ne portait de broderie que sur le devant, un motif en cerceau suivait l'ourlet du col avec le trou-trou passe ruban. Sur les pièces de dernière mode, le dessin ornemental parcourait toute l'étoffe. Amélie Vaucher haïssait le coton parce que le même travail y était moins payé que dans la soie et le lin. C'était pitié que de mettre tant de peine dans une si pauvre matière achetée par la clientèle qui voulait de beaux modèles et les payer peu. Les maisons de blanc changeaient l'étoffe en y laissant les mêmes dessins, et le salaire baissait avec la qualité du tissu malgré que la peine y fût pareille. Amélie Vaucher, bonne ouvrière, main habile et caractère raide ne cherchait pas la besogne facile, elle aimait les difficultés bien payées. La vieille malédiction du travail à bon marché pesait sur les couvents. Une dame qui voyait dans un magasin une pièce coûteuse allait chez les sœurs pour l'avoir à meilleur prix. Sœur Claire réclamait contre cette méchanceté. Elle affiliait les jeunes filles au syndicat chrétien et leur disait :

— C'est votre devoir de Françaises, de catholiques et d'ouvrières.

Des filles méfiantes comme Amélie Vaucher demandaient ce que cela leur rapporterait de donner un franc par mois. Sœur Claire répondait :

— Etre unies. N'en cherchez pas d'abord l'avantage pour

vous ; ce n'est pas chrétien. Il faut vous grouper pour que votre salaire soit juste. Sinon vous ferez des victimes et vous en serez. On ne se sauve pas seule.

Sœur Claire voulait une organisation centrale des ouvroirs par la maison-mère des communautés et qu'on y tînt des bordereaux comparatifs de salaires. Elle démontrait à sœur Orneval que Dieu aimait la justice et que c'était le servir que la rechercher :

— Combien de filles se perdent parce que leur travail est mal payé. Si les ouvroirs acceptent un bas prix de façon, les maisons de lingerie le donnent en exemple aux ouvrières libres qui sont contraintes de l'accepter. On leur dit : « Si vous ne voulez pas le faire, les sœurs le feront. » C'est un grand démon que l'iniquité dans le prix du travail. Ne lui soyons pas dociles. Sinon son œuvre s'étend par nous et nous en devrons compte à Dieu.

Sœur Orneval s'épouvantait de ce péché commis par ignorance :

— Croyez-vous, disait-elle, qu'il y a dans Paris de pauvres filles qui me doivent leur misère ?

Sœur Claire l'empêchait de désespérer :

— Il y en a maintenant qui vous doivent leur salut. Nos ouvrières vont sortir à vingt ans avec deux mille francs de dot. Une charité nouvelle est à créer dans notre ordre : la charité envers l'ouvrière. Pardonnez-moi, ma mère, mon audace est douce. Je veux la sainteté du travail. La misère des lingères à domicile et l'immoralité à quoi elles sont contraintes pour subsister peut être l'œuvre des religieuses travaillant à bon marché.

Sœur Orneval n'avait jamais pensé à cela si précisément. Comme beaucoup de supérieures de communautés, elle prenait bien de la peine à entretenir ses pupilles. Elle rusait avec les donatrices souvent si avares et qui ne donnaient deux cents francs au couvent que dans l'espoir d'en obtenir

quatre cents de bénéfice en travaux de lingerie qu'elles exigeaient de payer moins cher qu'ailleurs puisqu'elles étaient bienfaitrices. Elles voulaient aussi que la supérieure leur fournît des domestiques d'une grande vertu, cousant bien, dévouées aux enfants, toujours contentes de leurs gages, qui priaient pour leur patronne et au jour de l'an lui offraient un bouquet en remerciement de vingt francs d'étrennes. Sœur Orneval n'avait que deux pensées : mériter la grâce de Dieu et faire vivre sa communauté. Malgré la dureté des donatrices et le salaire misérable des travaux de lingerie, elle avait toujours bien nourri et vêtu ses pupilles. Certaine de l'approbation de Dieu elle attendait de lui la récompense et lorsqu'elle parlait de mourir, disait :

« Quand je serai au Paradis. »

Sur le tard de sa vie, elle apprenait que son œuvre dans sa communauté s'étendait au loin, agissait par la contamination du bas salaire dans les taudis de Paris, vouait les filles à la prostitution. Les lingeries cousues sous l'image de Saint Vincent de Paul répandaient la misère. Dieu faisait bien tard à sœur Orneval la grâce de cette révélation. Elle s'en exaltait comme d'un miracle et prononçait maintenant des paroles inattendues. Levant une combinaison de crêpe de Chine devant les ouvrières étonnées de cette ostension, elle disait :

— Qu'est-ce que ça peut bien faire aux femmes qui mettent de pareilles choses de donner dix francs de plus ?

Par le trousseau richement payé de Jeanne Wavelet, les mains et les cœurs étaient heureux dans l'ouvroir plein du plus beau travail qui fût possible en lingerie. Les aiguilles vives et patientes attaquaient le tissu en fil de main des vieilles quenouilleuses d'Avesnes-les-Aubert, les batistes et les linons tissés par les ouvriers souterrains. Les lèvres

de sœur Claire murmuraient des prières sur la nappe d'autel. Elle y brodait les rosaces de Notre-Dame de Paris. Dans l'atelier appliqué où tous les fronts étaient penchés, retentissaient jusqu'au fond de l'âme de sœur Claire, les grandes orgues du silence.

Sœur Claire visita les expositions de blanc afin d'enseigner les modèles nouveaux aux jeunes filles de l'ouvroir. Aux *Galeries de France*, les pièces rares étaient en vitrine, celles de prix moyen répandues pour tenter la cliente par le déballage. Les femmes tiraient sur le linge comme une meute à la curée sur les entrailles du cerf. Avides et éreintées, elles s'infligeaient la grande fatigue d'être des milliers serrées les unes contre les autres, ne pouvant faire trois pas en ligne droite. Les vendeurs connaissaient bien cette psychologie du tripotage. Ils offraient à toucher, à froisser des masses de tissu. Le blanc assaillait la femme jusque dans la rue, aux bancs d'étalage, et elle se ruait sur lui, heureuse de déranger impunément, maniant les pièces non blanchies où la trace noire du ponçage restait sous les points de broderie. Les mains des ouvrières y étaient encore marquées. Des taudis de Paris et des campagnes des Vosges, des ateliers de Saint-Omer où les chemisières travaillent sous le crucifix, de ceux de Cambrai où sont les piqueuses de mouchoirs, les lingeries venaient s'amasser aux étalages des grands magasins. Le blanc débordant de son rayon habituel tenait tout le rez-de-chaussée ; les pièces de toiles étaient

disposées en balustres le long des escaliers. La frénésie de la tentation, les expositions, les soldes, tout le système des grands magasins, créé pour exciter à l'achat augmentait la convoitise chez la femme. Le temps n'était plus où elle s'asseyait calmement dans une boutique et voyait les choses une à une. Ici bousculante et bousculée, pressée entre la foule remuante et les masses de choses à acheter, elle était en proie aux marchands. Sur les catalogues la mention « à la main » contentait la cliente. Elle aimait la certitude du travail lent fait à grande peine des mains et des yeux. Derrière les vendeuses vêtues de noir dans cette abondance de blanc, les vitrines protégeaient les joyaux de fil, les linons à beaux rubans, exposés sur mannequins de cire. La foule des femmes bougeait lentement dans les allées du rez-de-chaussée taillées dans la toile. La grande enseigne, *Exposition de Blanc*, pendait de la haute verrière. Les galeries tendues de dentelles faisaient un ciel de mousseline. La cliente subissait une tentation exaspérée par la quantité. Le démon des folles emplettes soufflait l'invitation aux achats excessifs. Les vendeuses aimables parmi les femmes qui bourdonnaient sur elles souriaient à la foule inépuisable et restaient si polies et douces que leur fatigue devenait imperceptible. Leur qualité professionnelle était de ne pas montrer d'humeur et de paraître servir avec amour la plus insupportable acheteuse. Des clientes à fourrures posaient auprès des lingeries leurs manchons de peaux de bêtes. Sœur Claire regarda les prix des mouchoirs et des chemises et calcula combien de misère humaine y était contenue. Le chapelet de sa ceinture touchait les piles de linge. Que d'ouvrières crucifiées dans toute cette marchandise.

M. Tresse vint saluer la fille de la Charité :

— Nos étalages vous font réfléchir, ma sœur. Notre exposition est un grand succès. En toiles fines nous avons de très beaux lots de la maison Wavelet. Si j'avais à me

choisir mon Paradis, ce serait une exposition de blanc. Autrefois on travaillait les clientes une à une. Aujourd'hui nous opérons sur les foules. Il n'y a eu que les cathédrales pour attirer tant de monde ; maintenant ce sont les grands magasins. Le commerce a presque la force d'une religion. Nous aurions deux fois plus de place que nous en manquerions encore. C'est une grande chose d'être vendeur dans un temps où la clientèle est folle d'acheter. Voyez cette cohue, ma sœur. J'ai prévu tous ses gestes. J'ai caché sous de la toile les rampes d'escaliers pour que la main des femmes ne quitte jamais la marchandise. Les pièces les moins attrayantes, je les mets au pied des glaces où la femme s'arrête toujours. Depuis les torchons et le linge de maison jusqu'aux lingeries ouvragées par vous et aux dessus de lits en dentelles, j'ai étagé les occasions, c'est-à-dire les tentations. Un vendeur travaille comme le diable. Les maisons des boulevards ne peuvent pas se permettre ces immenses habiletés. Elles sont la boutique et nous la foire. J'ai composé les instincts de cette foule et mes vendeuses n'ont plus besoin de beaucoup de finesse. La cliente leur arrive harassée, forcée, prête à subir la décision. Elle achète moins ce dont elle a besoin que ce que nous avons besoin qu'elle achète.

— Et à un prix, dit sœur Claire, qui vous permettrait de mieux payer les ouvrières. Sur le salaire comme sur la vente, vous gagnez tout ce que vous pouvez. Votre système commercial coûte cher. Est-il vrai que le plus petit profit que vous preniez soit de trente pour cent et que vous alliez souvent jusqu'à culbuter le prix, c'est-à-dire le doubler.

M. Tresse se réjouit, car il aimait les adversaires difficiles :

— Ma sœur, je vous explique la religion de l'achat dans l'âme de la femme moderne et vous me répondez, vous

religieuse, par des prix de revient. Si vous n'étiez fille de la Charité, je vous nommerais chef de rayon. J'adore les personnes qui savent ce que c'est qu'acheter et vendre. Une cliente capable de discuter a toute mon estime. L'acheteur qui a du caractère perfectionne le vendeur.

Après le grand magasin, sœur Claire vit les maisons de blanc. Elle s'arrêta sur les boulevards devant trois vitrines contenant toute la délicate splendeur que les femmes font avec le fil. Les rosaces du point de Venise s'appuyaient sur le satin feu des coussins. Le Cluny à ogives solide sur ses barrettes à picots ornait le bord d'un chemin de table au milieu fleuri des roses épaisses de la dentelle d'Irlande. Le linge de corps moussait dans les vitrines latérales. L'indication gravée en or sur carton glacé : « non blanchi » justifiait la couleur écrue des dentelles et la légère souillure des fines toiles où restait la trace du travail à la main. Mme Janine, vendeuse, entièrement vêtue de noir, paraissait très jeune dans sa toilette simple. Sa tête un peu longue de femme intelligente portait de très beaux cheveux châtains arrangés sans un peigne apparent. Elle n'avait pas de bijou. Elle arrivait par la lourde porte de l'atelier aux battants en bois du côté des ouvrières et à glace épaisse du côté de la vente.

— Ma sœur, dit-elle, ce trousseau de Mlle Wavelet est bien beau. Nous vous avons brodé des pièces superbes. Il faut que vous m'autorisiez à les montrer à mes clientes. Elles commanderont les pareilles.

Les comptoirs portaient les coupons de toile liés de rubans roses semblables à des blessures sur une peau blanche. Les piles rectilignes du linge de toilette spongieux et du linge de table glacé faisaient un alignement solide. Une vitrine de milieu contenait des dentelles : du Cluny ancien, jaune de vieillesse, du Venise à l'aiguille aussi léger que le vent, et une grande pièce de tulle brodé d'un dessin à y perdre ses yeux. Une Américaine à gros bijoux tournait autour de cette joaillerie de fil. Les bras vêtus de noir des vendeuses soulevaient les lingeries où les clientes posaient leurs mains à bagues.

Mme Janine mit d'un geste attentif, comme pour ne pas le blesser, du linon sur le velours grenat du comptoir.

A la porte de glace ouverte par un groom à la poitrine granulée de boutons de cuivre, M. Lattens, chef de maison, avançait recevoir une dame lente à marcher mais tapant un peu trop du talon. M. Lattens s'inclinait avec tant de vénération qu'on s'attendait à l'agenouillement. Personne dans le magasin ne savait donner la chaise comme lui. La forte dame sourit à Mme Janine, sa vendeuse habituelle, qui d'un geste aussi prompt qu'un coup d'aile, répandit le blanc sur deux mètres de comptoir.

M. Lattens travaillait l'Américaine avide de beau linge ; il plaçait devant elle des articles coûteux :

— Ce mouchoir en linon de main, nous ne le montrons pas à tout le monde. Il est en tissu très rare. On en fait chaque jour de moins en moins. Les ouvriers qui en sont capables ne se renouvellent pas.

— Je sais, disait l'Américaine. Je connais bien.

Il était évident qu'elle connaissait bien. M. Lattens écartait les articles courants :

— Tout ça, c'est du duvet de poulette.

Cet habile chef de maison savait manœuvrer la cliente et l'ouvrière. Il voulait la tranquillité chez lui et pour ne

pas y rassembler trop de personnel, donnait beaucoup de travail aux femmes à domicile ainsi qu'aux sœurs des couvents, car elles ne font jamais grève. Il avait un atelier à Limoges. Les potières aux mains affinées par le travail de la porcelaine apprenaient aisément la fine couture. Par cette malice de disséminer la main d'œuvre, il s'évitait le danger des exigences dans les ateliers nombreux. Il faisait dans le linge trente millions d'affaires par an. Ce grand travailleur ne se reposait de fabriquer et de vendre du blanc qu'en jouant à la Bourse.

Mme Janine ayant satisfait la forte dame de province suivit dans le magasin candide sœur Claire qui regardait les modèles lin et soie.

Mme Janine appelait le lin : du linge, et même : du linge linge. Elle disait de la soie : du linge de soie. Elle plaignit son métier :

— Ma sœur, la mode n'a plus beaucoup d'honneur par la faute des couturiers. Quand ils ont inventé, il y a quinze ans, la robe fourreau et la jupe courte, les femmes ne voulaient plus avoir qu'un fil sous leur jupe. Aujourd'hui elles le suppriment. La robe transparente a réduit les dessous au soutien-gorge et au pantalon à petits jambages. Des clientes en soirée n'ont pas de chemise car les épaulettes de ruban se verraient sous les tissus légers. Avant la guerre la soie était mal portée ; nulle honnête femme et surtout aucune jeune fille n'aurait osé en vouloir. Aujourd'hui toutes les mariées en demandent plusieurs parures. Si on pouvait leur fournir le tissu dont on fait le trousseau de Mlle Wavelet, toutes quitteraient la soie, mais le linon est beaucoup trop cher. Des clientes restent fanatiques du blanc. Cette dame angevine que vous venez de voir, m'achète des pièces en pur fil pour garnir ses armoires. Elle collectionne. Je lui ai montré la chemise de linon garnie de point de Bayeux et brodée en motif d'ombelles. Je l'ai extasiée. Ce n'est pas

adroit. Il ne faut pas montrer le merveilleux à qui sait le comprendre et ne peut le payer. Cela désespère d'acheter. Les Françaises ont beaucoup de goût, les Américaines beaucoup d'argent. Une New-Yorkaise qui change de draps de lit tous les jours, vient de m'en acheter deux cents paires, en toile de Cambrai. La toile d'Irlande est trop plate pour le lit. Il y a encore des clientes qui se grisent de belle marchandise.

Ici M. Lattens relaya la vendeuse auprès de sœur Claire, qu'il tenait en grande estime :

— Le dernier démodage du blanc eut lieu il y a vingt ans. On fit du linon rose. Ensuite, pendant quinze ans, on ne teignit plus rien. Aujourd'hui on s'est remis à la couleur. Les habitudes de la clientèle changent dans le monde entier. En France, Belgique, Angleterre, Allemagne, nous vendions moins de tissu lin que dans les pays du Sud qui le recherchaient à cause de sa fraîcheur sur la peau. Aujourd'hui le Brésil nous achète de la soie qui est chaude. Les pays du Nord, naguère gros clients pour le nappage, suppriment le linge de table. Un service de douze couverts en dentelle, pèse moins qu'une douzaine de mouchoirs. La table se déshabille comme la femme. Nous devons aux couturiers la diminution du linge de corps et aux antiquaires la diminution du linge de table. Qui achète de beaux meubles veut les montrer et ne les couvre pas. Voici la nappe qui convient à la salle à manger Louis XVI de Mlle Wavelet.

Sœur Claire fut éblouie par la splendeur de l'ouvrage de fil. La vaste dentelle Venise et point de Paris s'étendait en courbes harmonieuses comme une plante poussée d'un beau jet.

— Ce ne sont pas, dit M. Lattens, de précieux morceaux rapportés et joints, mais un dessin d'ensemble. Cette pièce d'une valeur de vingt mille francs recommencée aujourd'hui ne serait pas prête avant trois ans. Vous composez

un trousseau dont on parle dans tout Paris. Joignez-y cette merveille.

M. Lattens regrettait de n'avoir pas eu toute la commande Wavelet. Il pensait que les ouvrières formées par les communautés de Saint Vincent de Paul ne devenaient parfaites que dans les maisons de blanc, surtout la sienne.

Les meilleures lingères religieuses étaient les cloîtrées, toutes femmes adultes qui ne tâtonnaient pas comme les apprenties des filles de la Charité. M. Lattens faisait faire aux ouvrières à domicile des pièces détachées mais réservait à son atelier la finition et le montage. Il connaissait les qualités de travail de toutes les races de femmes françaises dont les meilleures pour la broderie sont les Vosgiennes, pour le piquage à la machine les Berrichonnes, et pour la couture à la main les Parisiennes. Il dit à sœur Claire :

— Vous m'avez donné des pièces à finir qui sont d'un joli dessin, trouvé par vous. Je l'aurais conçu plus dégagé, mais toujours convenable. Les premières familles de France s'adressent à moi. Des vendeuses qui sont ici depuis trente ans ont fait le trousseau de la grand'mère, celui de la fille et la layette des petits enfants. Nous imposons à la mode, lorsqu'elle s'affole, toute l'honnêteté de notre vieille tradition, mais nous savons faire plaisant. Dans les maisons fournissant les demi-mondaines, on ne trouve pas comme ici tant d'articles pour enfants. Le trousseau de Mlle Wavelet est un peu lingerie sacrée. Mme Janine se désespère trop vite devant la robe transparente qui décide certaines femmes à abolir la chemise. Au contraire, nous enseignons à nos clientes, maintenant que le linge est visible, de le porter très orné. Nous inventons les pièces d'apparat qui séparent la robe du véritable linge de corps.

Sœur Claire plaida pour ses ouvrières :

— Si les articles pour enfants sont bien payés, donnez-m'en.

Elle mania des vêtements de couleurs très douces pour personnages de deux ans.

— Eux aussi, dit M. Lattens, suivent la mode. Il n'y a pas si longtemps que c'était une hérésie d'habiller les bambins autrement qu'en blanc. Aujourd'hui ils font arc-en-ciel avec leurs mamans.

Sœur Claire alla chez le grand couturier Dessard qui faisait aussi la lingerie et donnait à l'ouvroir du très beau travail. La religieuse devait y rencontrer Jeanne Wavelet accompagnée de René Deprieux. Les deux fiancés venaient voir la robe de noces, en linon de main de même qualité que celui dans lequel sœur Claire avait taillé la nappe d'autel. Le couturier loua cela :

— Au moment où tant de mariées veulent du linge de soie, je suis heureux d'en voir une si jolie en robe de fil. Ça ne s'est jamais fait.

Jeanne Wavelet répondit :

— Je le veux par amour du lin.

Sœur Claire blâma les modes qui diminuaient le linge. M. Dessard répliqua :

— Ne nous damnez pas trop vite. Pour faire une robe de coupe, il faut être une vieille maison artiste, tandis que les petits faiseurs ne réussissent que la robe-chemise. Une maison comme la mienne qui habille beaucoup de femmes assises sur des trônes, aime les grandes traditions et n'y renonce que contrainte. La suppression de la traîne, la création de la robe-fourreau sont des fautes dont il convient

de ne pas accuser tous les couturiers. La jupe courte est une invention de Mlle Camargo, très fine de chevilles, qui apporta en ville ses habitudes de danseuse aux pieds dégagés. Nous avons voulu maintenir la décence du costume sans contrarier son rajeunissement. Si nous faisions vieux, nous serions perdus. Quand les femmes décident qu'une chose est ancienne, cette chose meurt. Voyez pour la batiste, les jeunes filles disent aujourd'hui que dans les trousseaux ça fait grand'mère. On en vend peu malgré tous nos efforts pour ramener la cliente au vrai linge. Le démodage du lin ne vient pas de la nouveauté de nos robes, mais de la vieillerie des modèles de blanc. Beaucoup de maisons de lingerie sont restées des radoteuses à bonnets. Que Mlle Wavelet nous confie quelques pièces des incomparables tissus dont elle vient de me montrer les échantillons et elle verra la différence entre la lingerie ancienne et celle du couturier. Depuis longtemps nous sommes loin de la Valenciennes à orevettes, des motifs surannés, du trou-trou passe ruban et du désuet entre-deux. Certaines clientes prétendent que le linge de soie est plus hygiénique parce que plus chaud. Elles trouvent cette raison au moment où elles sont le plus nues. La femme ne manque jamais d'arguments pour justifier son vêtement. Quand elle aimait le blanc, elle disait qu'il n'y avait pas de tissu plus sain pour le corps humain que le lin. C'est vrai. Habillez-en un homme fatigué, et il reprend des forces. Le pillage des armoires de beau linge est un bienfait pour le soldat. Une maison de couture et de lingerie comme la nôtre porte témoignage sur l'état moral de la société. Nous fournissons les stores de fenêtres, le nappage de table, le trousseau, la robe. Nous avons vu un phénomène général de déshabillement, non seulement pour la femme, mais pour la fenêtre, le lit, le mobilier. Partout la disparition des voiles, la destruction du secret par la suppression des rideaux.

Là aussi on a commencé par prétendre l'hygiène et qu'il fallait laisser la lumière entrer librement. Mais le baldaquin, le ciel de lit, la parure de la chambre à coucher étaient le vêtement de la pudeur de la femme. Elle a tout enlevé. Le lit et la fenêtre sont nus. La femme a raccourci sa robe, aboli le jupon, écourté la chemise. Maintenant elle supprime la nappe sur la table. Il fut un temps où l'hygiène était d'éviter les courants d'air, les brusques différences de température et de se vêtir selon la saison. Voici que les robes d'été sont garnies de fourrures et que les robes d'hiver dénudent la gorge. Le costume est le révélateur d'une époque, mais le costumier ne saurait être un moraliste. Naguère la douzaine était dans un trousseau la mesure courante. Aujourd'hui les jeunes filles veulent tout par pièce. Elles craignent que leurs chemises ne se démodent. Se transmettre la lingerie de mère en fille n'est plus d'usage. On a abandonné même dans les campagnes la robe de succession. On cesse aujourd'hui dans les plus grandes et riches familles le linge d'héritage. Tout est en instabilité : les lois, les usages, le costume. Voyez un exemple de l'influence des mœurs dans la lingerie : une jeune fille accompagnée de sa mère vient ici choisir les patrons d'un très beau trousseau. Les modèles adoptés, la mère demande à choisir un chiffre, et la jeune fille dit : « Maman, penses-tu que ce soit bien nécessaire ? Si je venais à divorcer ? »

Nous allons arriver ainsi au trousseau non chiffré et à la diminution de la broderie de lettres.

Nos clientes les plus sérieuses justifient par économie leur linge de soie ; elles disent qu'il ne fripe pas comme le linon sur lequel le corset laisse des marques. On peut laver la soie à l'eau tiède dans une cuvette, tandis qu'il faut donner le linon à la blanchisseuse de fin, qui est très coûteuse. Après avoir prétendu que la soie est hygiénique, la femme y assure son insalubrité puisqu'elle ne fait plus

bouillir son linge. Sous toutes ces raisons prétendues sont de grandes nécessités inévitables. Le lin est rare et cher, les fortunes réduites. Ajoutez que les mœurs du temps sont détestables, le désir de jouir est très grand malgré la diminution des moyens. Le costume de la femme est l'indice de la moralité et de la législation d'une époque. Le linge blanc est d'un trop haut prix et la robe noire est économique. L'usure ne s'y voit pas vite. C'est pourquoi on porte des dessous de couleur et des toilettes sombres. C'est signe que les impôts sont lourds et que la richesse nationale diminue.

Jeanne Wavelet et sœur Claire adoraient l'ineffable lingerie où étaient des pièces du trousseau exposées pour la tentation des clientes.

Auprès de ces parures nuptiales paraissaient des chemises couleur chair portant une couronne de marquise sous la dentelle en point de Lille vendue par les marchands belges qui l'appellent point de Hollande. Les broderies des Vosges, de la Nièvre et du Cher ornaient copieusement le fin tissu de soie ou de lin. Les plus beaux ouvrages en fils tirés venaient de Gérardmer.

Sœur Claire admira des applications tissu sur tissu ; une sculpture d'étoffe par quoi on obtenait des ornements moins fragiles que les jours.

Devant une table où ne gisait que de la lingerie de soie, René Deprieux regretta le blanc de Cambrai. M. Dessard en espéra la fortune prochaine.

— Que la mode du vêtement devienne d'aimer l'ancien, comme dans le mobilier, et nous reverrons les paniers Pompadour par réaction contre la robe fourreau imitée du Moyen-Age et qu'on croit moderne. Les toilettes de soirée s'élargissent déjà, celles de ville seront influencées. Au temps de la robe étoffée il fallait sept mètres pour un costume tailleur, avec les plissés et les longues jaquettes ;

aujourd'hui avec trois mètres on habille une femme. Si l'ampleur revient, il faudra des dessous fermes et très fournis pour tenir les dessus ; la soie est trop souple ; nous reviendrons au lin empesé.

René Deprieux évoquait dans les linons et les rubans, l'adorable caresse de l'épouse confuse et transportée. Sa domination sur elle commençait. Il osait maintenant sourire en la regardant. Cette proie superbe tomberait sous son baiser, mais il l'aimait avec une délicatesse qui abattait sa fureur. Il pâlissait de convoiter cette belle fille, mais la respecter lui était un si grand plaisir qu'il en trouvait des formes exquises. Il modérait son regard pour qu'elle n'en rougît point.

Jeanne remercia sœur Claire d'avoir tant travaillé pour elle. La religieuse dit :

— Je n'ai cessé de prier pour vous. Vous serez bénis.

Elle ne concevait le bonheur que par la protection de Dieu. Sa piété toujours demandait secours mais se tenait en sacrifice. Vouée à la misère, elle touchait par la lingerie tout le luxe de la femme et ne le maudissait point. Jeanne Wavelet avait pour sœur Claire un immense respect et la craignait un peu. Déjà contenue par son caractère et son éducation, elle l'était encore par la vénération due à cette fille vouée à Dieu. Elle n'osait l'embrasser avec tout l'amour qu'elle avait pour elle. Afin d'être plus près de son cœur, elle lui dit qu'elle visiterait les pauvres avec elle.

La religieuse la modéra :

— Vous avez d'autres soins que mes travaux et ce serait pécher de vous détourner des vôtres. Le peu que je mérite de la grâce de Dieu sera partagé entre vous et moi et je lui demande de vous faire la plus belle part. Il faut qu'il y ait du bonheur sur la terre.

Par cette parole, Jeanne Wavelet connut que sœur Claire n'était pas entièrement heureuse ; cela n'apparaissait pas

sur le beau visage calme de la charitable. Jeanne Wavelet rougit un peu d'effroi et de honte.

René expliquait au couturier-linger la qualité des toiles cambrésiennes tissées en fils lillois. La religieuse parla du trousseau :

— Jeanne, vous n'avez pas été impatiente, je vous en remercie pour toutes les ouvrières. Les rappels énervent nos pauvres petites. On ne veut pas laisser aux enfants le temps d'aimer ce qu'elles font. Etre heureuse de son travail, c'est cependant un bien beau salaire. Vous avez été chérie dans tout ce qu'on a fait pour vous.

Le regret n'assourdissait pas sa voix charmante. Elle donnait tout : l'œuvre de ses mains, l'énergie de son affection, sa prière et ses vœux. René et Jeanne étaient silencieux devant elle, gênés, sentant une chose dont ils étaient accablés sans la pouvoir dire. La religieuse à la bonté attentive, si fine à connaître les ombres et les lumières sur le cœur des autres, mais mystérieuse pour le sien devina cet éteignement de leur joie et leur prit à chacun la main.

— Je croyais qu'il n'y avait pas sur la terre d'aussi grand contentement que celui que j'avais choisi : être à Dieu. J'avais peur que votre bonheur ne fût qu'une illusion auprès du mien. Je me suis repentie de cette pensée et j'ai tant prié que Dieu m'a fait la grâce de me donner à comprendre que vous serez aussi heureux que moi. C'est beaucoup. Chaque jour d'œuvres et de prières m'a procuré davantage la paix et la joie. Ainsi en sera-t-il pour vous par l'amour des époux chrétiens.

Elle fit le signe de la croix et elle franchit la porte des ateliers. Les deux jeunes gens se regardaient troublés comme au premier jour où ils s'étaient avoué leur amour et ils semblaient s'avouer un crime. Le couturier disert les pria de passer dans le salon voisin, où l'on allait présenter les modèles sur mannequins.

— La toilette de mariée, dit-il, est un modèle classique que l'on modifie au goût du jour. Vous pourrez trouver, Mademoiselle, une forme qui vous plaira mieux dans les robes de cérémonie. Vous choisirez aussi vos costumes de voyage. Nous sortons aujourd'hui notre collection.

Les nouvelles robes françaises allaient sourire sur le monde. Du premier modéliste aux petites mains des ateliers, tout le métier avait palpité pour cette gloire : non pas d'un travail de triste gagne-pain attendant que l'heure sonnât d'être libre, mais avec foi et amour ; chacun y mettant son âme et voulant collaborer à de l'incomparable. Quelle maison de Paris créerait cette année les vêtements les plus attrayants ? Les riches clientes voulaient l'inattendu et propager la contagion de leur élégance. Après la frénésie des ateliers à faire de la beauté nouvelle, venait la voracité des coquettes pour être les premières servies.

Jeanne Wavelet s'assit parmi de très belles femmes de Paris, émues par l'attente de la mode qui allait se révéler.

Les vendeuses distinguaient les acheteuses fermes des spectatrices pour qui le salon du couturier était un lieu d'agrément, surtout les jours de pluie. Mais ces passionnées de toilette étaient faciles à tenter ; les habiles filles commerçantes savaient leur montrer l'occasion unique, le modèle soldé qui les déciderait à faire emplette.

Par les diableries de la persuasion et le vertige du spectacle beaucoup de femmes achetaient par tentation et non

par volonté ; cela retardait le règlement des factures. La maison en avait toujours pour un million et demi de francs à recouvrer en longs délais. Le crédit facile était un appât pour les clientes. Elles s'asseyaient nombreuses aujourd'hui dans les sièges dorés adossés au mur du salon rond dont le milieu restait vide comme une piste de cirque pour l'évolution des mannequins. Tant l'affluence augmentait que les commissionnaires ne pouvaient plus se placer que sur les marches du grand escalier à rampe de chêne clair conduisant aux chambres d'essayage.

Le couturier et les vendeuses faisaient du regard la police des gestes. La maison défendait que l'on prît note ou dessin des modèles. On avait naguère découvert des appareils photographiques aux mains de commissionnaires qui se cachaient derrière des dames complices. On ne pouvait rien contre la mémoire des dessinateurs. L'on en citait un qui en sortant d'une exposition de modèles en avait reproduit trente très exactement. Cette énergie du souvenir était rare.

Les vendeuses se rapprochaient des clientes. Elles étaient jalouses de garder chacune les siennes. Commander les ouvrières donnait à M. Dessard moins de souci que de concilier les vendeuses. Il pouvait renvoyer sans précaution les femmes des ateliers, mais non celles des magasins connues de la clientèle. Il devait dompter ces fauves à peau rose qui tenaient les acheteuses comme une proie et affirmaient qu'elles les emmèneraient avec elles. C'était souvent une illusion. La cliente tenait plus à l'essayeuse qui connaissait les défauts de son corps et les misères de sa santé, sachant où il fallait serrer l'étoffe et où l'élargir. Les femmes approchant de trente ans avaient l'horreur de grossir. On n'était belle que maigre.

Une vendeuse intelligente comme Mme Rémois ne devait pas se presser de faire compliment sur les bonnes mines. Elle disait à une dame revenue de la campagne :

— Cela vous a réussi. Votre ligne est superbe.

Les clientes, comme toutes femmes, aimaient être flattées. Mme Rémois ne leur ménageait pas les douceurs et d'abord l'amitié, surtout aux acariâtres :

— Tout le monde vous adore dans la maison, Madame. Encore hier nous disions que depuis si longtemps on ne vous avait vue.

Aux papoteuses elle murmurait :

— J'aime qu'on me raconte ses petites affaires.

Et elle en racontait elle-même de petites et de grosses sur les femmes qui se faisaient habiller ailleurs :

— Elle est très mince, mais rassurez-vous, ça ne durera pas. C'est un effet de sa maladie.

Aux clientes connues pour avoir des amants, elle était très respectueuse et débinait leurs amies :

— Ce n'est jamais deux fois le même qui paie ses robes.

Devant les femmes un peu passées, elle joignait les mains, comme en extase et se fondait d'admiration :

— Oh, Madame !

A une corpulente espagnole qui revenait deux fois par an se pâmer devant les mannequins en tire-bouchon, tortillant leur gracilité :

— Oh ! Yo veut ça ! Mademoiselle !

Mme Rémois répondait :

— Je vous ferai une ligne juvénile.

Les deux premiers mannequins, belles filles, taille 44, un mètre soixante-cinq de haut et cinquante-huit de tour de taille, durent prier qu'on s'écartât pour les laisser passer ; les hommes debout occupaient tout le passage jusqu'à la sortie de la chambre d'habillage. Une grande brune montra un manteau en velours bleu Touareg ciselé dont le col de fourrure serrait son menton comme si elle avait froid. Elle marchait en pointant bien ses pieds

chaussés de satin blanc. Les mannequins de cette maison qui habillait les reines étaient stylées à supprimer l'ondulation des hanches, pratiquée chez les couturiers communs. Les cheveux blonds de Mlle Olga, superbe femme qui tenait la tête du mannequinage firent une claire flamme sur un vêtement de bure tissé de laine aux brins de couleurs diverses où dominaient le vert et le roux.

Cette habileté de commencer le défilé des toilettes par les étoffes lourdes et les gros enveloppements amenait aux effets de papillon que Mlle Olga fit avec son manteau de bure. Elle l'ôta d'un geste leste et on vit flamboyer la doublure de soie feu. La robe apparut lamée d'or, bel article de Lyon.

Les femmes murmuraient leur approbation. Les vendeuses demandaient au mannequin le nom de sa toilette :

— Comment t'appelles-tu ?

La belle fille emmitoufflée de brun sur un corsage de soleil répondit :

— Passion cachée.

L'art des mannequins était de faire valoir une robe. Elles y mettaient une audace charmante et infatigable.

La blonde papillonne vêtue d'or sous la laine profonde tournait, montrant tous les aspects de son costume. Cette fille passionnée de toilette adorait son métier de paonne. Elle souriait de plaisir et distinguait bien les hommes dont les yeux ne la quittaient pas. Elle calculait sa marche avec une science de danseuse, marquait l'arrêt et reculait d'un pas, faisant des effets de fuite au lieu d'aller aux clientes droitement et de pivoter comme les mannequins qui n'ont pas d'idées. Son teint et la couleur de ses cheveux variaient avec la mode. Elle avait été brune à cheveux tirés pour présenter les robes du soir au temps des grands châles à broderies multicolores. De taille 46 qui correspond à un mètre soixante-dix de haut et à soixante et un de ceinture, elle

n'avait que cinquante-huit de tour. Elle changeait son fard et nuançait sa peau selon la robe à lancer et cela plaisait beaucoup à M. Dellouche, son ami généreux. Elle avait des bijoux.

Quand elle fut embauchée, assez pauvrement vêtue, les dessinateurs et les modélistes lui rendirent peu d'égards, mais ils changèrent de manières le jour où elle arriva avec son premier beau cadeau, dû à M. Dellouche, rencontré sur le trottoir profitant qui est celui à droite de la rue de la Paix en venant de l'Opéra. Des messieurs y viennent voir la sortie des maisons de couture et s'adressent à peu près toujours à la même petite bande de femmes déjà nippées, presquetoutes mannequins. Les plus audacieux s'asseyaient comme clients dans les salons.

Les premières d'atelier habillaient les montreuses d'après leur teint et la couleur de leurs cheveux. Dans les deux cents modèles présentés, il fallait des types de femmes pour chaque genre et chaque coloris, des anguleuses et des dodues. La vendeuse devait trouver parmi les mannequins, celle dont le genre convenait le mieux à l'acheteuse à qui il fallait éviter le costume mal seyant, mais ce n'était pas facile car les grosses dames adoraient la minceur.

Une robe en drap amazone vert garnie de galons noirs commença les formes fines. Les effets de gracieux et de robuste alternaient, habilement amenés. Il ne suffisait pas que les toilettes fussent parfaites ; leur présentation devait être aussi, graduée en impressions ascendantes qui commençaient par les gros vêtements et finissaient par les grandes robes du soir, sans une faute dans le calcul de la succession des couleurs. Jamais une toilette ne devait éteindre la suivante. Après les manteaux simples vinrent ceux enrichis de fourrures posées sur les beaux velours fabriqués à Lyon, Voiron et Saint-Étienne. Des teintes

d'aurore et de soleil mourant étaient sur les corps gracieux des femmes vêtues de soies illuminées.

Une grosse popeline armurée, en laine cardée cachait du voile de soie vert brodé d'argent. Sous une ratine qu'on nomme perlaine, parut une robe noire où palpitaient de longs brins mauves. Dans la démarche des gracieuses filles commençaient des mouvements de pagne. Un mannequin d'un très bel abatage montra un manteau et une jupe de velours rouge : « Péché Mortel ». Cette brusquerie de couleur s'appelait un effet de commissionnaire. Puis vint sur Mlle Olga la douceur d'une robe en soie moirée : « Chanson d'un soir », du tissu vieille dame que les ateliers nomment de l'étoffe mémère. Un triomphe de la maison était de réussir des toilettes d'allure jeune dans un tissu démodé.

Après les robes trois pièces qui obligeaient les mannequins au joli geste d'ôter la jaquette pour montrer le corsage, venaient les toilettes d'une pièce, sans effet et sans surprise. On voyait tout du premier coup. Une robe serrée jusqu'au cou sembla très sévère, mais le mannequin pivota et montra le dos éclairé d'une fente du col aux reins, mince fissure par où apparaissait la peau blanche du corps sans chemise. « Indiscrétion » était le titre de cette audace. Le regard des hommes suivit la clarté de chair plus appelante que des seins nus.

Dans le nom des robes donné par les premières d'ateliers, l'idée d'amour revenait soixante fois parmi les cent modèles d'une collection : « Si jeune. Il m'aime. A ce soir. Pour le bal. Tout mais pas ça. »

Cette collection était très louable. Depuis la répétition générale, faite trois jours avant, on avait corrigé bien des défauts sur des robes qui paraissent parfaites dans l'immobilité et ne révèlent leurs lignes que sur femmes vivantes, surtout pour la marche que l'étoffe empêche parfois. Des premières d'ateliers, trop éprises de plas-

tique commettaient l'erreur de croire habiller des statues. La belle démarche de Mlle Olga accusait vite la discordance entre la ligne du corps et celle du tissu, aussi on lui demandait beaucoup d'essayages, ce qui lui fatiguait un peu les jambes, mais rendait jalouses ses camarades et cela lui reposait l'esprit.

Des toilettes de couleur vive passèrent, inventées pour l'Amérique du Sud. Les commissionnaires achetaient une robe pour la répéter et ne payaient pas de droit d'édition. La vulgarisation rapide des créations obligeait les maisons à toujours trouver du nouveau, ce qui était plus facile pour les formes que pour les tissus.

Chaque vingt-cinq ans les étoffes pouvaient revenir à peu près les mêmes car une cliente ne se souvenait que de ce qu'avait porté sa mère. Les tissages prouvaient par leurs archives d'échantillons le recommencement périodique de la vogue en popeline, serge, gabardine et velours. Cette année on reprenait le drap grâce aux nouvelles machines qui traitaient l'étoffe après tissage, la ciselaient, l'imprégnaient, la frappaient, la grattaient ou la brillantaient. Une nouveauté dans l'histoire du tissu était la soie cloquée, étoffe soulevée comme la peau humaine par une brûlure. Des gonflements d'ébouillanté ornaient les robes du soir. Ce perfectionnement du vieux crêponnage qui délisse l'étoffe était en grande faveur dans la clientèle lasse des soies cirées et gaufrées. Une toilette légère s'appelait : « Un rien m'habille ». Puis vint un pyjama à culotte de velours noir tenue par une seule agrafe sur le côté. Il seyait parfaitement à la blonde qui le montrait : le plus petit des mannequins, un 42 cendré sur qui les étoffes sombres prenaient toute leur valeur. La robe chemise tenue par les épaulettes instables obligeait les mannequins au geste fréquent de les relever. C'était une attitude nouvelle dans le costume. La femme se rhabillait toujours car la robe

s'évadait de l'épaule. La mode avait fait de ce mouvement une coquetterie nouvelle.

Mme Rémois, jolie vendeuse brune, disait à Jeanne Wavelet la vogue des tissus :

— Il y a deux ans on était à la serge. Aujourd'hui on est au crêpe marocain. Sa douceur plaît. Les clientes disent qu'on peut se coucher dedans. Sur cent modèles de robes, vingt sont en nouveauté, le reste est du classique.

Le travail des lainiers ornait le corps des femmes vêtues de ce qui avait été la toison du mouton. Par les prairies et les pâtres, les filateurs, les tisseurs et les teinturiers, le flocon de fine laine était devenu la robe pour quoi les coquettes palpitaient de convoitise. Les graves étoffes laineuses alternaient avec les rieuses soies. La fourrure de singe pleuvait ses longs poils noirs aux manches, aux ceintures et aux cols. Dans les plus fines toilettes les femmes retrouvaient la peau de bête du premier vêtement humain.

Après les habits d'après-midi, vinrent les grandes robes du soir sur les mannequins ornés de diadèmes et de colliers : bijouterie de pierres fausses qui donnait aux montreuses des apparences de reines triomphales. Deux belles filles de haute taille passèrent en robe de théâtre, une de voile blanc garni de dentelle de Venise, l'autre en crêpe rose lunévillé de perles dorées, contraste d'une toilette toute en œuvre de fil auprès d'une alourdie de matière métallique.

Le défilé des mannequins déploya les soieries de Lyon et de Chine, les broderies d'Espagne et de Pékin, les laines de France, les emperlements des Vosges et le trésor des dentelles. La science de la filature, du tissage, de la teinture, de la broderie, les besognes du fil, les millions de coups d'aiguille et de regards d'ouvrières enfouis dans le tissu aboutissaient à cette splendeur étalée par la grâce des femmes de parade.

M. Dessard dit à René Deprieux ses idées sur le métier :

— Nous sommes à un moment de l'histoire du vêtement où les ressources sont abondantes grâce à la chimie. Naguère le tisseur avait un travail difficile pour fournir beaucoup de variété. Il faisait dans le dessin de l'étoffe des combinaisons de fils teints car on ne disposait que de quelques couleurs, toujours les mêmes ; une gamme de bleus, rouges, jaunes et verts, la simplicité de l'arc-en-ciel. On mêlait fil à fil ces tons dans l'étoffe. Aujourd'hui le tisseur en laine et soie peut tramer en uni blanc. Le teinturier donnera la diversité. La mode est faite par la couleur. Nous ne voyons plus dans le vêtement féminin une aussi savante complication de fils que celle du châle cachemire comme la maison Maroger et Devigne en fabriquait à Bertry près Cambrai sous le Second Empire. Ces vieux lainiers du tissu à dessins nous donnent aujourd'hui des unis où la teinture applique une infinie diversité de nuances. Que le chimiste trouve un maroquin, un orange, un or, très doux, un soupir dans l'émotion de la couleur et la cliente est conquise. Cette année on porte le parme. La nuance devient plus puissante, le noir plus noir, le blanc plus blanc. Le tissu en est affaibli. On ne s'habille plus solidement, et ce n'est pas utile puisqu'une collection démode l'autre. Mais dans les saisons pluvieuses nous recevons beaucoup de réclamations, car les robes soumises à l'humidité se déforment.

Mademoiselle Wavelet, veuillez voir, je vous prie, cette robe de voile auprès de cette autre lamée d'argent. La candeur du lainage est profonde, aussi pure que celle du linon de main dont sera faite votre robe de mariée. La voulez-vous avec cette traîne en façon de manteau impérial tombant des épaules. Sous les fleurs d'oranger mises en diadème et mêlées de perles, cela aurait beaucoup de charme.

La blonde Olga vint en voile de soie où les perles de verre faisaient un cliquetis. Elle avait si noble aisance à porter la

toilette qu'on mettait toujours sur elle les robes du soir et les opulents manteaux. Fort gracieuse malgré qu'elle fût grande, elle ne se présentait pas comme beaucoup de mannequins en touchant le col ou le bas du corsage, semblant mettre l'étoffe en place, mais en réalité se donnant une contenance, car leurs mains les gênent. On ne lui reprochait que d'avoir le mollet pâle, mais elle le fardait et on voyait du rose à travers le bas de soie transparent. Elle revint dans une robe lunévillée corail sur soie rouge d'une si belle teinte et si bien portée que tous les yeux y insistèrent malgré la fatigue d'avoir déjà tant regardé. La question des vendeuses jaillit :

— Comment t'appelles-tu ?

— Satan.

La charmeuse en couleur feu, vêtue de satin et de verre tournait en talonnant sa traîne, geste de la jambe naguère supprimé par les robes courtes. Avec le vêtement mesuré aux chevilles, la femme avait cessé de tenir dans la rue sa jupe à la main. Le raccourcissement du costume de ville demeurait, mais les robes du soir s'allongeaient en queue de sirène à quatre-vingts centimètres des talons.

L'incarnate rentra dans le salon d'habillage où les mannequins vêtues d'une combinaison qui laissait le buste nu changeaient vivement de toilette par le soin des habilleuses. En sortant elles se rendaient le service de la dernière épingle, s'ajustant l'une l'autre.

Auprès de Jeanne Wavelet une cliente donna son opinion sur les montreuses :

— Elles sont toutes vadrouilles. Quand on en connaît une, elles font connaître les autres. C'est très avantageux pour les messieurs.

La satanique s'étant retirée il y eut un temps de repos pour l'attention, puis deux grandes filles avancèrent dans la majesté des toilettes blanches, après la fantaisie de la

couleur. Elles portaient des diadèmes. Leur marche lente atténuait le cliquetis des perles. Les deux impériales tournèrent devant Jeanne Wavelet éblouie d'admirer. Une vendeuse lui dit :

— Notre métier serait facile si toutes nos clientes étaient faites comme vous.

M. Dessard manœuvrait les mannequins :

— Un pas de plus pour étendre votre traîne. Là, vous êtes déployée. Marchez très lentement. Donnez tous vos avantages. Voyez, Mademoiselle, l'effet de côté et de dos est magnifique. Et c'est très simple. Rien n'est chargé. Tout tient dans le pli et le déploiement de l'étoffe.

Les hommes ne regardaient plus tant les montreuses de robes que cette jolie cliente timide à qui M. Dessard présentait les plus riches toilettes.

La beauté de sa fiancée donnait à René une âme de dominateur. Maître du baiser sur ce beau visage il se sentait la force de ne s'incliner devant personne. Ni l'énergie de diriger l'usine et de commander aux hommes, ni l'orgueil d'augmenter sa fortune ne lui avaient donné cette assurance absolue qui était dans son cœur par la beauté de la femme. Déjà soumise à lui et cependant mutine, elle le priait de choisir pour elle et disait qu'il n'y connaissait rien. Elle reconnaissait les beaux tissus du Cambrésis : les lainages de Bohain et de Marrois, pays de l'étoffe pour robe. Le couturier la pria de voir les dessins dans son bureau. Les mannequins se reposaient dans le salon d'habillage. Sur les porte-manteaux la collection des robes pendait, masse de chiffons dès que cela quittait le corps des femmes qui leur donnait vie et forme. Les tissus morts, serrés les uns sur les autres, étaient comme dépouilles de bêtes abattues.

Du fournisseur d'agrafe au travail d'aiguille de l'ouvrière inconnue et à la gloire du mannequin à qui les hommes souriaient, tant d'amour-propre et de dur métier tenaient

dans une robe que la cliente qui la portait se serait effondrée si seulement un doigt de tous ceux qui avaient peiné s'était posé sur elle : fileur, tisseur, brodeuse, emperleuse, dessinateur et première, couturières de toutes mains, ouvrières des accessoires, fil à coudre, boutons à pression, verriers de perles.

Les théâtrales fatiguées appuyaient au mur leurs belles épaules nues ou se couvraient des blouses blanches qui étaient leur uniforme hors des heures de parade. Quitter les grandes robes emperlées les libérait d'un poids de cinq à six kilogs qu'on ne pouvait imposer à toutes les clientes. Beaucoup ne supportaient pas un tel fardeau de tissu et de verre.

Le plus grand souci des belles filles mannequins était de ne pas engraisser. Quelques-unes avaient un amant fortuné qui considérait les salons d'exposition comme un lieu de garde où la fidélité d'une maîtresse était moins compromise que par l'oisiveté et la libre promenade. M. Dellouche préférait savoir Mlle Olga occupée à se pavaner dans des robes que de la livrer au démon de ne savoir quoi faire.

Après la mode d'entretenir les danseuses qui procurait de beaux bijoux au corps de ballet de l'Opéra, l'éréthisme masculin s'était porté de la chorégraphie à la couture. Le riche vaniteux rechercha la femme qui présentait bien la toilette. Mais cela s'atténuait déjà. Les hommes se contentaient maintenant de ce qu'ils appelaient la poule, qui était la fille de toutes catégories. Aucune profession spéciale ne profitait plus de la libéralité de leur débauche. Aussi le métier des spécialistes du port de la robe se perdait. On y trouvait beaucoup de femmes communes. Il était rare d'en voir une équipe aussi belle que celle de M. Dessard, qui savait recruter et conserver longtemps des types de beauté classique au lieu d'accepter les maigres qui roulaient des hanches pointues. La plupart de ces mannequins n'avaient

amais été en atelier et ne savaient pas faire un point. Elles étaient payées de quatre à cinq cents francs par mois et avaient la table à midi. On disait que beaucoup ne faisaient ce métier d'exhibition que pour attirer un entreteneur. C'était souvent vrai. Mais il y en avait de mariées et employées depuis dix ans dans cette maison classique qui exigeait la grâce du corps et le rythme de la marche. Ce n'était pas chose commune que faire valoir une robe, repasser en costume différent vingt fois par jour devant des clientes venues du monde entier et des commissionnaires qui recherchaient des modèles à proposer aux femmes de toutes nations. La puissante mode de Paris agissait au loin sur la terre. Des coquettes rapporteraient à Stockholm ou à Valparaiso le geste des filles en parade, leur façon de mouvoir l'étoffe. Cette contagion de l'élégance partie des ateliers de la rue de la Paix irait plus loin que les races blanches, jusqu'aux Japonaises de Tokio.

M. Dessard disait que des maisons de Paris dégradaient la couture en choisissant pour mannequins des sujets minces et déjetés. Beaucoup de modélistes de l'école du chat écorché ne recherchaient plus la belle femme, mais la maigre fille qui se penchait en robe flottante : une chemiserie pour squelettes. M. Dessard qui habillait des reines freinait contre cette mode des chairs creuses et des étoffes lasses. Il sauvait dans la déraison du costume tout ce qu'il pouvait de décence et de majesté.

Jeanne Wavelet fatiguée, sortit au bras de René attentif et doux. Elle s'appuyait si câlinement sur lui qu'il sentit l'orbe de son sein ; alors elle se redressa les joues rouges mais les yeux éclairés d'immense tendresse. Pleine d'amour et de pureté, elle avait encore peur de ce garçon à qui elle pensait toujours. Lui voyait la beauté du monde sur le visage de l'Épouse et toute la tendresse humaine dans son cœur timide.

Il la ramena rue du Sentier où au-dessus des magasins remplis de fine toile, l'appartement était tenu dans un ordre de grande beauté. Mme Wavelet aimait tant le rangement qu'au temps où elle fut près d'accoucher de Jeanne, elle montra à son mari quel linge on devait prendre : la layette, un suaire si elle mourait en couches. Elle craignait qu'on ne mît un drap neuf à pourrir en terre. Elle aimait son linge.

Jeanne lasse de vibrer d'amour et de toucher des étoffes dormit sous le baiser de sa mère.

Les mannequins dans le salon du couturier lui apparurent en songe. Puis les murs et les siècles reculèrent et le rêve du tissu s'éloigna dans les temps fabuleux.

Dans les forêts ombreuses et les champs ensoleillés, des

plantes à larges feuilles laissaient tomber le modèle de la toile : la fibre croisée. Les végétaux tisseurs donnaient à l'homme l'étoffe plus douce que la peau de bête. Aux bords des eaux lentes surgirent les fleurs bleues du lin. Les troupeaux de moutons parurent dans les prairies vertes. Le temps passa où le berger, à l'exemple des chasseurs, ne savait s'habiller que de la peau de brebis portant sa laine brute. La toison des moutons de plaine, la laine des dromadaires du désert, le crin des chèvres de montagnes tournaient aux fuseaux des quenouilleuses qui enroulaient le fil sur des bobines de terre cuite. La toison devint l'étoffe. Au-dessus de la misère des esclaves tisseurs de Babylone s'étendaient les manteaux des reines. Les caravaniers de Ninive étalaient des étoffes plus belles qu'un crépuscule sur les flots. Des galères phéniciennes sortaient les soies de Chine. Betsaël, fils d'Ouri, fils de Chour, de la tribu de Juda, combinait les tissus : « Les plus habiles parmi les ouvriers composèrent les dix tapis de l'enceinte, en lin retors, étoffe d'azur, de pourpre et d'écarlate, artistement damassés de chérubins. »

Le peplum ondulait sur la grâce des femmes grecques. Les armes de la phalange frappaient les cuirasses de lin des Chalybes.

Dans les ergastules romaines, les esclaves au dos meurtri de coups tramaient les manteaux de l'impérator. Les teinturiers coloraient leurs bras dans le bain de la pourpre de Carthage. Sous les voiles de la galère de Cléopâtre remuaient la soie, la laine et le lin autour de la reine coiffée de l'épervier d'or. Ses gestes d'amour déployant les beaux tissus ébranlaient Rome. Les rameurs au corps brun peinaient demi-vêtus de coton du Nil.

Dans le fonds mystérieux des temps où naissaient les religions, la fibre rouie de la longue herbe aux fleurs bleues devenait par le geste des douces mains de femmes le

tissu des robes de prêtres. Sacré, nuptial, funéraire, le lin apparaissait pour la prière, l'amour et la mort. La laine des moutons de Bethléem fit une tache blanche dans l'ombre de l'étable où naissait lumineusement Jésus.

Le Dieu se dressa vêtu de lin. Ses manches candides remuaient sur les foules l'écoutant louer les lys des champs qui ne travaillent ni ne filent. Derrière sa robe pure, venaient les visages illuminés par la foi. Après la pourpre de Salomon, de Carthage et de Rome, le lin chrétien dominait le monde dans le vêtement de Jésus et des prêtres. A l'empereur paré de laine rouge succédait le fils de Dieu habillé de lin blanc. L'Évangile s'ouvrait. Les dernières prêtresses passèrent, hiératiques devant les idoles, puis apparurent les filles de Sion. Marie-Madeleine recueillait dans un tissu de lin la sueur du visage du doux Sauveur épuisé de porter sa croix. Les saintes femmes déployaient le linceul où les disciples plaçaient le corps de Dieu. Des métiers battaient semblables à ceux des caves de Flandre. Dans toutes les maisons un esclave faisait le tissu, un autre la farine et le pain. Par la patience de millions de mains, le monde perfectionnait l'étoffe. La laine narbonnaise scutulée commençait la réputation des étoffes gauloises. Les tisseurs de caracalles et de cuculles marqués au fer rouge peinaient sur les métiers perpendiculaires. Puis de nouveau reparurent les hommes vêtus de peaux de bêtes et de gros drap puant le suint. Les Barbares assaillaient l'Empire. Derrière les invasions, les invincibles marchands revinrent servir la grâce des femmes. De Perse et d'Arabie arrivaient les tissus charmants. La Flandre aux plaines humides commençait son rude travail. Les hommes de la Lys avaient la même destinée que ceux du Nil. De Charlemagne à Charles-Quint les métiers des bas pays triomphaient. Par les foulons et les liniers les villes acquéraient fortune et orgueil. La soie blanche des oriflammes à fleurs de lys flottait sur le

camp du drap d'or. Bergers et ouvriers, pays d'herbe, pays de tissage : Angleterre et Flandre faisaient alliance. Batiste de Cantin inventait la plus fine toile du monde. La peau féminine s'adoucissait par l'usage de la chemise. La délicatesse de l'épiderme ne s'obtenait plus par les huiles et les parfums, mais par le linge. Le règne du blanc commencé par la robe des prêtres et de Jésus sauvait le corps de la femme du contact de la laine. Des maladies disparaissaient avec la rudesse du vieux tissu. Les démangeaisons, les gales et les lèpres infligées à la peau humaine par le cuir des bêtes ou le suint des moutons étaient abolies par la fraîcheur du textile végétal. Les corporations passèrent portant les grandes bannières brodées en or de l'image de la Vierge et de Jésus. Métiers et batailles, outils et couteaux, le travail fondait les nations. Les chevaliers de Philippe le Bel fuyaient devant les liniers de la Lys et les vingt-sept quartiers des tisserands de Gand. La France ajoutait la toile de Bretagne à celle de Bruges. Panurge, disert sur le propos de lingerie touchait le sein des dames au hennin endentellé et demandait : « Cet ouvrage est-il de Flandre ou de Hainaut ? » La laine anglaise abondait sur les quais d'Anvers. Les foulons des villes, les liniers des campagnes enrichissaient par le drap et la toile le pays amoureux de travail et de gain.

Les chavenaciers mesuraient au roseau la laize et à la verge la longueur. Braaliers de fil tissant les braies, tisserands de lange, grands et menus maîtres s'appliquaient sur la fine toile et sur la grosse, sur le drap épaulé, plus fort aux lisières qu'au milieu, les lourds draps estanforts, les légers camelins, le drap camelot si fin, au chef de pièce barré de deux liteaux. Devant la figure attristée de Colbert, homme du drap picard, défilèrent les précieuses foules des tisseurs protestants chassés de France. Le Camberlot emportait son épeule à fil et le canut sa canette à soie.

Le bruit des mécaniques vint abolir les chansons des métiers. Les premières usines s'élevaient bâties d'iniquité et de misère. La fumée et la vapeur écrivaient sur les villes noircies une nouvelle histoire des métiers. Trois mille ans de travail aboutissaient aux broches à sept cents tours qui remplaçaient une besogne plus ancienne que les Césars de Rome, plus ancienne que l'Évangile qui y apposa la beauté des fleurs blanches. Sur les tisseurs des caves passait le fantôme de la robe du prêtre antique et du linceul fleuri des vierges. Les esclaves noirs des plantations d'Amérique et les salariés pâles des usines d'Europe travaillaient le coton. La foule des pauvres gens pouvait enfin porter la chemise car les races livides des enfants étaient devant les machines. Une autre souffrance commençait dans le monde. Ce n'était plus la troupe des esclaves antiques marqués à feu. Les théories de femmes allaient vers l'usine. Dans la plaine de Flandre, fumait la cheminée de la filature Deprieux. Les châteaux des patrons et les corons des ouvriers agrandissaient Armentières, la ville des troupeaux. La buée blanche des salles au mouillé s'étendit comme une vapeur d'encens devant la figure des fileuses. Les rayons de lingerie sortirent de cette candeur. La cohue des acheteuses dans les grands magasins régnait par son caprice sur la foule ouvrière. Des amoncellements de tissus comme jamais aucun temps de l'histoire du travail n'en avait connus étaient devant la convoitise des coquettes. Puis la rêveuse ne vit plus rien qu'une grande lumière faite de sourires sur des étoffes et au loin un cercle d'ombre où apparaissaient les mains des ouvrières tendues vers la coiffe de sœur Claire faite en linon de main.

Dans l'atelier de lingerie de la maison Dessard, sœur Claire trouva son ancienne pupille, Amélie Vaucher, première main qui gagnait douze francs par jour et ne fournissait comme outil que ses ciseaux et ses aiguilles ; la maison donnait les épingles, aussi les filles en usaient : « autant, disaient-elles, que le pape peut en bénir. »

Les apprenties à trois francs ne commençaient à apprendre sérieusement le métier que lorsqu'elles passaient petites mains à sept francs. Ces enfants voulaient savoir vite bien travailler mais elles devaient faire les portages et le rangement.

Mme Toussaint, première d'atelier à la plus haute place dans le métier, y avait encore des tristesses car elle proposait des modèles qui n'étaient pas tous acceptés. Elle faisait longue mine quand le patron remaniait son ouvrage ou le refusait. De l'apprentie à la modeleuse, toutes ces femmes se passionnaient pour leur travail. Mme Toussaint disait que la lingère était la première des ouvrières de l'aiguille, ne maniant que de fins tissus, ornés plus délicatement qu'aucune robe. Pour voir les clientes, Amélie Vaucher descendait les pièces aux petits salons où l'exposition

des lingeries sur mannequins ne se faisait que devant une acheteuse à la fois. Amélie Vaucher passait vite, car aucune ouvrière ne devait être vue aux abords des salons. On ne gardait que deux apprenties dans la chambre d'habillage. Ces petites faisaient les courses entre le mannequinage et l'atelier.

La pauvre robe des couturières ne s'accordait pas avec la fine toilette noire des vendeuses et le grand apparat des montreuses. Au-dessus des clientes admirant la disposition des étoffes autour du corps des femmes, les étages contenaient trois cents ouvrières. Dans leur métier sans régularité, elles devaient subir de forts moments de bourre puis l'angoisse de la morte-saison : le temps maudit où autour de la femme en chômage s'ouvrent les abîmes de la honte. M. Dessard avait congédié jusqu'à cent ouvrières à la fois mais gardait leurs adresses afin de les rappeler. Il était difficile de les faire passer des ateliers de couture à ceux de lingerie. Celles qui cousaient la robe flou, plus travaillée sur mannequin que sur table, aux drapés retenus par de grands points coulés, invisibles, pouvaient entreprendre la chemise et les déshabillés, mais y auraient passé trop de temps, obligées de coudre à petits points serrés, apparents, au lieu de dissimuler le fil comme elles en avaient l'habitude.

Beaucoup de femmes de la couture ne faisaient par jour qu'un repas sérieux : à midi elles se contentaient de choses froides, avalées en se promenant. Amélie Vaucher, très fière, ne voulait pas qu'on la vit manger dans la rue ; elle dévorait sa charcuterie en montant les escaliers de la rue de la Paix. « Ainsi, disait-elle, on ne m'aura rencontrée que dans des maisons très bien. » Elle ménageait son avenir qu'elle espérait magnifique, car toutes ces pauvres filles avaient un beau rêve.

Pour les clientes oisives qui jouaient à regarder le défilé

des mannequins, travailler aurait été un châtiment. Pour les ouvrières, le châtiment était de manquer de travail, ce qui leur arrivait tous les ans ; alors les filles aux précieuses mains vacantes partaient demander de maison en maison un emploi pour leur spécialité : la robe ou le manteau.

Les premières et les mannequins gardaient leur place toute l'année ; ces anciennes de la maison se tutoyaient. Mlle Olga était estimée par les modélistes, car elle faisait valoir ce qu'on mettait sur elle. Mme Toussaint la réclamait pour présenter des déshabillés de lingerie. Amélie Vaucher jalousait cette belle fille qui venait dans l'atelier prendre des poses sous l'épinglage de la première. Chaque fois que l'ouvrière finissait une pièce, elle se l'essayait, faisait des effets et y réussissait si bien, tant elle y mettait de passion, que Mme Toussaint la prenait quelquefois au lieu de Mlle Olga. Les autres ouvrières acceptaient rieusement cette habitude d'essayer sur Amélie, bien faite et qui pouvait être jolie, lorsque son mauvais caractère ne lui raidissait pas le visage. Elles lui disaient :

— Tu vas être chic là dedans.

Elle l'était de geste mais non d'humeur, car elle adorait son métier et détestait les clientes :

— Qu'aura de plus que moi, disait-elle, la poule qui portera ce déshabillé de soie ? C'est moi qui l'ai fait et j'ai une chemise de coton.

Quand sœur Claire entra, Amélie vêtue d'un crêpe de Chine orange orné aux manches et au col de plumes de cygne, se tenait les bras levés devant Mme Toussaint. Le pauvre linge de l'ouvrière honnête débordait la soie précieuse. La religieuse lui demanda quel métier elle faisait là :

— Un beau métier, dit Amélie Vaucher.

La fille de Charité caressa cette âme difficile :

— Resteriez-vous les mains oisives ? C'est un grand

châtiment que de ne plus aimer le travail. Après Jésus il est notre plus doux ami. Cherchez votre bonheur en lui et non en le quittant. Il y a autant de malheur pour la femme qui abandonne son métier que pour celle qui abandonne son époux.

Les filles cousant les voluptueuses étoffes baissaient le visage sur leur travail. Mme Toussaint éprise de son œuvre y épinglait des retouches. Elle dit à la religieuse :

— Voyez l'effet de devant : un dégrafé ; l'étoffe tire sur la boucle comme si ça allait lâcher.

L'ouvrière fatiguée de lever les bras et énervée de la gronderie, pâlissait : Mme Toussaint ravie en son travail, ne la voyait pas vaciller. La seconde, Mlle Marthe, cria :

— La petite se pâme.

— Elle a le cœur poché, dit une autre, il lui faut braire, ça soulage.

On l'assit. Les malaises de femmes étaient rares dans cet atelier clair où ne chauffait pas de fer à repasser. On comptait beaucoup plus d'évanouissements dans les salles sombres où les ouvrières travaillaient sous la lumière électrique et respiraient des émanations de foyers à gaz.

L'enfant réconfortée sourit sous la caresse de sœur Claire.

Une vieille ouvrière grondait :

— Tenir cette petite debout pendant une heure à se tordre le corps pour faire des effets, ça n'a pas de bon sens.

La religieuse lui remettait l'aiguille en main :

— Aimez votre métier.

Mme Toussaint drapait sur mannequin de toile le déshabillé emplumé de cygne.

Sœur Claire demanda :

— Pour qui est cette jolie chose ?

— Pour Mademoiselle Wavelet.

Amélie Vaucher avait maintenant une autre consolation que la prière : elle se tirait les cartes. Toutes les ouvrières

adoraient le tarot et le marc de café. Elles cachaient dans leur sac à main des adresses de cartomancienne et de voyantes extra-lucides. Bien faire leur métier et parler d'amour occupait toute leur vie. Les filles qui disaient rudement des choses sensuelles étaient rares et allaient ensemble. D'autres s'entretenaient fort délicatement de la tendresse de l'homme. Des mignonnes chastes de corps et finement soigneuses de ne pas se mettre en danger de mauvaise réputation, osaient des audaces de paroles. Toutes avaient comme une honte de ne pas paraître instruites. Après l'orgueil de devenir habiles dans le métier, les apprenties voulaient celui de n'avoir rien à apprendre en amour. Cependant elles ignoraient tout et avaient bonne réputation dans leur quartier.

L'odeur des femmes enfermées devenait tenace dans ce logis de beau travail.

Mme Toussaint, claire dans une grande blouse blanche, gagnait neuf cents francs par mois. Elle était la meilleure modéliste de la maison. Cette réputation lui attirait la haine des entrepreneuses inventives dont elle modifiait les créations. Elle menait nettement son monde ; les ouvrières tenaient cette habile femme pour une teigne, mais elles enviaient son chic au travail et la promptitude de ses doigts dans le fil et la toile. Elle avait des cheveux un peu roux et de minces lèvres serrées. Mme Toussaint à la parole grave et Mlle Marthe à la parole sifflée, se souriaient d'autant plus qu'elles se détestaient. Mlle Marthe voulait la place de Mme Toussaint. Elle était capable d'attendre pendant dix ans l'occasion de la prendre. Elle employait contre la première beaucoup de ruse et d'énergie, toujours aimablement.

Mme Toussaint donnait à ses favorites de bien jolies choses à faire, surtout à Amélie Vaucher, qui travaillait lentement, mais avec grand soin.

Mme Toussaint dit, en montrant à Mlle Marthe une parure en linon de fil à jours arabes :

— Mme Rémois, la vendeuse, a cinq pour cent sur les vingt mille francs de travail que nous faisons pour le trousseau Wavelet. Avec son fixe et sa guelte, elle touchera quatre fois plus que nous ce mois-ci. Elle peut porter des fourrures. C'est vous et Mlle Jacquin qui lui avez inventé ce modèle-là pendant les deux jours que j'ai été malade. Je pense qu'elle vous invitera à dîner. Vous verrez si c'est chic chez elle. Ma petite, moi j'ai raté ma carrière. Je n'ai pas eu assez de toupet. Au lieu de devenir première, j'aurais mieux fait de passer vendeuse quand j'étais seconde comme vous. Il faut savoir l'anglais. Ça s'apprend. Il y a tellement d'écoles aujourd'hui. Qu'est-ce que Mme Rémois sait faire? Raccommoder ses chemises. Il n'y a pas si longtemps qu'elle distingue le linon de main. Que d'argent vous gagneriez si vous vouliez. Le métier d'une vendeuse est de savoir si une robe va et non de savoir la faire. Mais celle capable comme vous de combiner une toilette avec la cliente, aurait un joli succès.

Flattée mais inébranlable, Mlle Marthe ne voulait pas devenir vendeuse. Mme Toussaint comprenant que jamais elle n'arriverait à décoller cette fille obstinée, lui dit une méchanceté :

— C'est dommage que vous n'ayez pas le don des langues, sauf de la mauvaise. Pour dire *yes*, vous mettrez trois jours, un pour chaque lettre.

Métier, amour et jalousie composaient l'âme de cet atelier où sœur Claire venait fréquemment. Cinq ouvrières avaient été élevées à l'ouvroir. Par habitude de docilité, elles montraient leur ouvrage à la sœur et se plaignaient de devoir bientôt en manquer. Le gain à l'heure était d'un franc cinquante pour les meilleures mains, vingt à vingt-cinq sous pour les ouvrières moyennes.

L'angoisse recommençait pour sœur Claire et encore un obstacle à la joie. Le métier saisonnier avait des cruautés soudaines et mettait en famine les ouvrières qui l'aimaient le mieux. Ces filles savaient diminuer leur nourriture. Souvent elles réduisaient le repas à beaucoup de pain et un peu de charcuterie. Mais elles n'étaient pas facilement tristes. Elles riaient beaucoup et de tout, vite en pleurs, vite consolées et élevant sur les hasards du métier chéri l'impérissable joie.

Le jour du grand rire était la Sainte-Catherine, le 25 novembre. L'atelier de lingerie y convia Mlle Reine Jacquin. Elle y consentit car elle aimait la gaieté. Elle fit les bonnets pour les filles de vingt-cinq ans ; on lui en fournit l'étoffe blanche, les rubans et la dentelle. Elle les ouvragea fièrement et dit :

— Vous aurez les plus beaux de Paris.

Elle y mit de sa poche, mais n'en parla pas, selon ses habitudes. Elle aimait faire cadeau. Elle achetait le journal une fois par semaine à une vieille femme qui criait « l'*Intran* » à la pointe Saint-Eustache. Elle lui donnait quatre sous au lieu de trois, prix marqué.

Mlle Jacquin acheta du ruban pour ajouter aux bonnets des catherinettes ; elle ne se priva pas de grand chose pour cela : de lait le matin pendant une semaine ; on déjeune agréablement avec du pain et de l'eau, pourvu qu'on y mette un brin de sucre, ce que tout le monde ne peut pas faire. La plus grande passion de Mlle Jacquin était probablement la misère ; elle aimait vivre à la dure et se mortifier. Elle tenait à ses habitudes de pénurie. C'était sa seule faiblesse de caractère. Elle disait que ces petites lingères

qui veulent être joliment mises gagnaient peu et le dépensaient bien, car elles n'avaient pas encore appris à se passer de beaucoup de choses.

Le jour de la Sainte-Catherine, M. Dessard fit apporter dans les ateliers des bouteilles de Champagne. Ce n'était pas un vin de grande marque. Si la maison avait inscrit dans ses frais généraux la même proportion de prodigalité que Mlle Jacquin dans sa bienfaisance, elle aurait abouti à de mauvais bilans. Mlle Jacquin n'avait jamais rien bu de si bon. On en servit abondamment. chaque ouvrière put tendre deux fois sa coupe. Des filles avaient fêté sainte Catherine dans des maisons où on ne versait qu'une seule fois et pas le verre plein. Les apprenties en recevaient moins, comme il convient, pour laisser large part aux premières, car il faut respecter la hiérarchie dans le métier. Amélie Vaucher et deux autres jolies filles de l'atelier eurent un cadeau de fleurs apportées par les ouvrières âgées qui avaient de l'affection pour ces délurées. Mlle Jacquin coiffa Mlle Marthe d'un bonnet à beaux rubans, un mètre en soie à trois francs quatre-vingt-quinze, ce qu'elle avait trouvé de mieux dans ce genre d'article. Ces ouvrières n'étaient pas avares ni même prudentes dans leurs dépenses. Elles ressentaient la privation plus que l'insécurité. Se passer aujourd'hui de choses nécessaires les attristait, mais non la crainte qu'elles pourraient en manquer. Elles s'offraient des bonbons et des bouquets. Beaucoup d'apprenties et de petites mains eurent quelques sucreries données par les anciennes.

Le bonnet des catherinettes n'était dû qu'aux filles de vingt-cinq ans ; des ouvrières plus âgées le mettaient afin de se rajeunir. La vacance de ce jour de fête devait commencer à midi, mais on avait déjà beaucoup ri à onze heures du matin. On coiffa Mlle Jacquin qui s'en défendait. Enrubannée elle parut charmante, les yeux rieurs, la joue rose

d'avoir bu du vin sucré. Les ouvrières venaient lui demander : « Mademoiselle Reine, embrassez-moi. » Les petites qui aimaient tant se moquer des vieilles filles avaient perdu l'esprit de cruauté et lui disaient des gentillesses.

M. Dessard permit qu'on dansât dans les salons ; il en fit déclouer les tapis gris perle. A une heure on sut que dans d'autres maisons, cependant notables, le patron n'avait même pas offert le vin mousseux et le gâteau sec. Les employés de banques et les vendeurs des *Galeries de France* qui connaissaient les ouvrières de Dessard furent vite informés du bal. On ne manqua point de danseurs et tous bien mis. Des ouvrières utilisèrent des chutes d'étoffe pour se faire des mascarades. Ces déchets qu'elles appelaient la gratte leur appartenaient. Elles emportaient ce qu'elles économisaient sur les façons. On disait : « La gratte n'est pas du vol. »

M. Dessard prêta quatre petites robes de la collection. Les lingères en choisirent une de taffetas rose pour Amélie Vaucher ; on lui mit les souliers dorés d'un mannequin car ses chaussures avaient pauvre mine sous l'étoffe de soie. Beaucoup de jeunes filles portaient au corsage de la fleur d'oranger offerte par les premières d'atelier. A cette fête du Travail, les chefs devaient beaucoup d'égards à l'ouvrière. Tous étaient en joie et fraternité, du même métier et de la même maison. Mme Toussaint embrassait Mlle Marthe. Mlle Olga et les mannequins en costume de ville prenaient part au bal, mais des filles des ateliers habituées à danser beaucoup et fort bien y mettaient autant d'aisance et plus d'agilité que les montreuses de toilette, dont plusieurs avaient trente ans. Les ouvrières de seize ans les appelaient : les vieilles, malgré leur superbe démarche. Les couturières : jeunes filles ou mariées, avaient souvent bien plus joli visage que les mannequins défraîchies par la noce. Tout le métier riait. Les catherinettes à bonnets firent la ronde

autour de M. Dessard. Chaque atelier délégua sa plus jeune ouvrière pour l'embrasser. Les danseurs allèrent encore chercher du vin mousseux. L'orchestre joua la *Marseillaise*. Mme Toussaint dit :

— C'est une bonne maison.

Mlle Marthe répondit :

— Où vous avez une bonne place.

Par les grandes glaces des fenêtres, on voyait dans la rue passer les bandes de couturières. La crainte du chômage prochain ne diminuait pas la joie des filles de Paris. Mlle Jacquin dit qu'il y avait peu de jours comme celui là dans la vie d'une ouvrière. Elle se tenait timidement dans le fauteuil où Mlle Wavelet s'était assise pour voir défiler la collection sur mannequins. Mlle Olga perfectionnait ses pas de danse pour le bal de la Couture parisienne le 8 décembre, qui était la fête des patrons. Mme Toussaint et Mlle Jacquin partirent ensemble. Devant elles Amélie Vaucher sautait avec une bande très animée. La rue leur appartenait, la joyeuse rue où sont les démons de la liberté. Place de l'Opéra les premiers baisers tombèrent sur les joues des filles à bonnets. Amélie tendait gentiment les siennes et disait :

— Bousculez pas, je n'aime pas ça.

Une lingère mariée se défendait :

— Pas de bonnet, pas de baiser.

La fureur des jeunes gens divisa la troupe. C'étaient de petits mal élevés emportés par la rage de toucher les femmes et qui se ruaient pour donner l'embrassade de sainte Catherine. Ils se mettaient à trois ou quatre sur une fille, leurs lèvres avides cherchant ses joues, et derrière eux d'autres poussaient. Les petites amusées et apeurées criaient et se protégeaient le visage ; elles sortirent de là dépoudrées, le chignon branlant et le bonnet fripé. Mlle Jacquin les remit en ordre et les gronda, aidée par Mme Tous-

saint qui devenait fort sévère. Ce n'était pas du rang d'une première de sortir avec des gamines qui malgré toutes leurs grimaces étaient bien contentes qu'on les chiffonnât. La maison avait donné un bal pour que ses ouvrières n'allassent pas chercher leur plaisir dans la rue, ce qui était indigne des lingères de chez Dessard. Des ouvrières protestèrent contre la rudesse des accolades. Amélie Vaucher tourna la tête vers la bande des furieux embrasseurs qui s'abattaient sur d'autres bonnets. La première invita Mlle Jacquin à dîner dans un restaurant du faubourg Montmartre. Des petites dirent :

— Elle peut bien faire cela pour elle ; elle lui a assez volé de modèles.

Mlle Jacquin rendit la politesse en offrant le café et une liqueur. Les filles raisonnables avaient ordonné leur journée, elles iraient au bal ou au théâtre ; elles avaient loué les places et mis de l'ordre dans leur loisir.

Après le repas, Mme Toussaint partit dignement, comme une première qui ne doit pas laisser son autorité dans des gamineries. Mlle Jacquin ne voulut pas quitter Amélie Vaucher qu'elle connaissait depuis l'ouvroir. Il y eut encore une bousculade. Quand les effarouchées se rassemblèrent, deux transfuges étaient en voiture et faisaient des signes : « Venez donc. »

Une jalouse dit :

— C'était sûr qu'elles se feraient peloter.

Mlle Jacquin ayant bu du champagne et de la liqueur sucrée, en était fort contente ; il faut toujours être contente des bonnes choses, mais elle s'étonnait de se sentir joyeuse du tumulte des gens qu'elle ne connaissait pas, qui n'étaient pas de son quartier. Au coin du boulevard de Strasbourg, parurent des étudiants. Des sergents de ville marchaient devant leur cortège braillard. Ces jeunes gens des Écoles recrutèrent des catherinettes et se divisèrent,

beaucoup suivant les bandes de filles qui ne se joignaient pas à eux. Mlle Jacquin eut l'honneur d'être pincée par les forts criards de diverses Facultés. Elle fuyait en disant : « Qu'est-ce qu'ils trouvent de drôle à ça », car elle n'avait de sa vie rien compris à l'amour. On essaya d'assez nombreuses fois de le lui faire entendre. Quand elle avait sa lividité d'habitante de taudis et le regard triste, nul ne faisait attention à sa face éteinte où patientait une si grande bonté. Aujourd'hui elle s'illuminait tellement : le sang aux joues et la flamme aux yeux, que les petites lui prenaient le bras, ne la sentant plus différente d'elles. Une camarade tenait fortement Amélie Vaucher :

— Ne nous quitte pas. Tu as une tête à perdre ta vertu.

Amélie déposa une fleur dans le sac à main de Mlle Jacquin et dit :

— La voilà, je la reprendrai demain.

Des couples d'ouvrières partaient, jurant de ne pas se séparer pour qu'il ne leur arrivât rien de plus que des baisers dans les rues et des pinçons qu'elles rendaient fort bien.

Mlle Jacquin eut un éblouissement : dans un grand tumulte on venait de l'embrasser plusieurs fois ; soumise à cette force terrible des lèvres d'hommes sur sa figure, elle attendait. La foule passa, Mlle Jacquin fut seule. Une bande qui assaillait à baisers et à cris les filles de la couture, emmenait Amélie Vaucher. Mlle Jacquin s'en alla. Elle devenait pâle et courbait le dos. Une ruée de jeunes la prit encore, mais elle eut plus de bousculade que de caresses. Un galopin lui dit :

— Va donc ! fatiguée d'être moche.

Elle n'était plus une ouvrière dans la joie du métier, mais une pauvre fille. Sa vieille amie la Tristesse, douce et familière, revenait la prendre par le bras. Il faisait bon s'assurer en elle et vivre sans éclat. Les bonnets à rubans de soie

devaient maintenant régner dans les bals à musique alerte. Elles dansaient les petites dont la grande amie était la joie. Mlle Jacquin s'en alla vers la Tristesse aimable et prudente.

Dans le faubourg Montmartre elle rencontra la vieille femme qui criait « l'*Intran* ». Elle lui acheta le journal. La vendeuse regarda les fleurs froissées au corsage de Mlle Jacquin et lui dit :

— Vous faites la fête.

Elle lui promit tous les bonheurs de la terre :

— Ne vous privez pas. Riez. Ayez en votre soûl. Si un beau garçon vous plaît, ne soyez pas décourageante. On n'a que ce qu'on prend. Bonne nuit, ma belle. De mon temps on ne s'ennuyait pas.

Mlle Jacquin monta son escalier où l'ombre était la même à midi et à minuit. Elle alluma la lampe sur son travail de blanc fin et recommença de coudre. Elle était très contente ; elle connaissait une fois de plus qu'il n'y a qu'une pure joie : se remettre au travail.

M. Dessard réserva dans la collection des grandes robes les six plus belles pour être portées par les mannequins au bal de la couture parisienne donné le 8 décembre à l'Hôtel Continental. Mlle Olga vint prendre l'habit à dix heures du soir, conduite en automobile Voisin par M. Dellouche, vingt-six ans, dont le père faisait honorablement de la banque et avait rédigé les plus patriotiques affiches pour le placement des emprunts de la Défense Nationale. M. Dessard choisissait pour le bal les mannequins les mieux accompagnées. Elles ne devaient pas y aller seules, car attendre humilierait leur toilette. L'honneur de la maison aurait été mal assuré par des danseurs occasionnels de mise trop modeste. Au bras de M. Dellouche, Mlle Olga prenait toute sa valeur. Elle mit la robe Satan. Une habilleuse à cheveux gris se courbait derrière elle pour nouer la ceinture. Mlle Olga lui donnait à voix très affectueuse des conseils :

— Serre, on sera chahutées.

Une fille brune qui s'énervait dans une robe blanche poussait de jolis cris. Les montreuses de toilette parurent équipées et contentes dans le salon où attendaient Messieurs de l'escorte. L'entrée du bal et le défilé furent difficiles dans

une foule où les mannequins n'avaient pas la place de prendre des poses à bras levés. Elles étaient cent vingt, de toutes maisons. Les premières du cortège se tenaient en haut de l'escalier descendant au salon rempli d'hommes vêtus de noir et de femmes en toilettes claires. La masse blanche des visages serrés les uns près des autres était tournée vers les belles filles étagées sur les marches en un grand bouquet de riches étoffes et d'épaules nues. Elles descendirent lentement, apportant à l'admiration de la foule la mode de Paris. Les applaudissements saluaient les maisons dont les gens de métier reconnaissaient le genre. Une robe à paniers portée par une jolie gamine de dix-huit ans illuminée de plaisir passa sous les bravos. Gracieuse et réservée, l'enfant adulée écartait d'un geste princier les hommes trop pressés vers elle :

— Pas touche, disait-elle.

Mlle Olga dût pousser pour avoir plus ample passage. Le frottement dégrafa la bretelle de sa robe ; l'épaule de la belle fille sans chemise apparut nue. La camarade qui venait derrière elle la rhabilla vivement. Chaque maison avait apporté les ciseaux et l'aiguille. Des achèvements de toilette se faisaient derrière les plantes vertes : une femme cousait et une autre déployant toute la largeur de sa robe masquait le travail, car il ne fallait pas donner à croire qu'on n'était pas arrivée prête. Les regards des hommes dont beaucoup étaient du métier jugeaient les toilettes plus qu'ils ne convoitaient les femmes. L'honneur des maisons passait. Aucune polissonnerie ne gâtait le devoir professionnel et la gloire des robes. Une toilette en lamé d'or doublé de soie feu renouvela les cris d'admiration. La place Vendôme, habilleuse de souveraines, triomphait. La grande Mlle Olga, vêtue de tant d'opulence portait haut sa tête à diadème. Les femmes acclamées montaient difficilement sur l'estrade qui terminait le salon ; l'étroitesse des

jupes les empêchait d'enjamber les hautes marches. Des mains à bagues se levèrent pour demander aide. On prit les mannequins à bras-le-corps ; elles ne riaient pas, trop occupées de garantir leur toilette. Les filles rassemblées dominèrent la salle. Répondant aux questionneurs, elles nommaient leurs maisons et faisaient les mêmes gestes de montre que devant les clientes. Ne pouvant tenir toutes au premier rang, les plus jeunes se bousculaient un peu pour y parvenir ; les bonnes filles s'asseyaient paisiblement derrière elles. Il y avait plus de beaux corps et de bras gracieux que de jolis visages. Ces femmes très fardées avaient les plus diverses coiffures, assorties au type de leur robe : depuis les bandeaux plats tombant vers les oreilles, jusqu'aux cheveux raidement tirés vers le chignon orné d'épingles chinoises ou de peignes andalous d'une largeur d'éventails. La coiffure montée passait de mode. Comme au temps des hennins, les femmes reculaient les cheveux vers la nuque pour montrer depuis le front beaucoup de peau.

M. Etsans venait tous les ans à ce grand bal couturier afin de juger comment la façon des robes agissait sur la lingerie. Il connaissait beaucoup de chefs de maison et donnait de fréquentes poignées de main. Il s'indignait non moralement, mais commercialement, de voir les femmes si nues et demanda à M. Dessard s'il n'allait pas bientôt cesser d'habiller ses clientes de telle façon qu'elles ne pouvaient pas porter de chemises.

Le couturier répondit :

— J'ai fait beaucoup pour étoffer la femme. Voyez les modèles que mes mannequins portent ce soir, je reviens aux dessins de 1830, mais je n'y réussis que pour la jupe. Ne croyez pas que nous, couturiers, obligions la clientèle à ne pas s'habiller le buste. La femme n'a allongé la jupe qu'à la condition de baisser le col. Vous voyez quelques-unes le descendre jusqu'au nombril. Elles sont vêtues d'un grand

éventail de plumes qui complète le corps de robe réduit à la dimension d'une ceinture. Le buste nu abat la lingerie. Nous avons fait la jupe ample ; la femme n'est pas pour cela revenue au jupon frou-frou, tout au contraire, elle n'a qu'une petite culotte fort commode pour l'échancrure qui montre la jambe. Sous ces jupes fendues de la taille à l'ourlet, il y a des pantalons de soie, c'est un progrès sur le maillot ou sur la nudité absolue. Je ne suis pas l'ennemi de la lingerie, j'en fais. Mais aucune maison de couture de Paris, ni aucun Dieu n'est capable de faire porter beaucoup d'étoffe à une femme dans les temps où elle veut montrer sa peau. Ces temps sont revenus. Et savez-vous pourquoi ? Parce que la guerre a tué un million et demi de jeunes Français et peu de jeunes Françaises. Il y a des femelles en trop. La race se féminise. Les femmes se battent pour avoir les hommes qui restent. Cela crée la folie de coquetterie, la demi-nudité, la robe-chemise, la diminution de lingerie.

— Voudriez-vous qu'on tuât un million et demi de Françaises ?

— N'abîmez pas la clientèle. Mais voyez que si elle est vicieuse c'est à cause de l'artillerie et des mitrailleuses.

Il était minuit et demi, les mannequins descendus de l'estrade étaient enfin libres de s'amuser. Elles retrouvaient leurs amis et partaient dans les salons où la musique incessante par orchestres relayés ne laissait aucun repos aux danseurs. La rage des bals qui sévissait en même temps que la dénudation dans la toilette, emplissait les salons d'une foule où tous les coudes se touchaient. Dans la cohue aux chairs suantes, remuaient lentement les femmes au dos nu. Le grand luxe des robes exhibées par les maisons de couture éteignait les vêtements modestes de filles qui avaient mis ce qu'elles avaient de plus beau, vendeuses et essayeuses,

aucune ouvrière. La fête de la vente n'était pas pour l'atelier.

A une heure du matin, les chefs de maisons et les commerçants venus pour voir les robes commencèrent à partir. Les danseurs eurent un peu plus d'aisance. On commençait à rire.

M. Etsans mena M. Dessard au buffet et lui versa du champagne qu'il choisit de grande marque, car il l'offrait au nom de la maison Wavelet :

— Il y a plus de choses qu'on ne croit, dit-il, dans le bon vin et dans le beau tissu. Une femme pense selon la façon dont elle est vêtue. Je songe ce soir à cette terrible puissance : la mode. Est-ce une épidémie de l'esprit ? Elle se répand comme une peste. Autrefois les campagnes résistaient. Le costume local les empêchait d'imiter Paris. Mais les petites paysannes d'aujourd'hui ne mettent plus la robe des grand'mères, le chapeau a aboli la coiffe. Toutes les femmes qui sont ici sont des passionnées de la mode. Si on leur donnait à choisir entre la possibilité d'un grand amour et celle d'être toujours en chic d'habit, elles choisiraient le chic. La plus grande passion de la femme c'est sa toilette, ensuite vient l'amour puis la gourmandise et enfin la religion. Dieu s'est toujours conduit en tailleur pour hommes. Dans ses spécialités : le poil et la plume, il habille mieux les mâles. Vous, couturiers mettez sur les femmes la plus riche étoffe. La cliente veut qu'on la jalouse. C'est une rude souffrance morale pour elle que d'être la mal vêtue. Les déclarations de mode qui ont la vigueur des déclarations de guerre, n'agissent pas pour la toilette de l'homme. Il ne fait que des effets de cravate, comme le pigeon. Il a depuis cinquante ans très peu changé la forme de son costume et de sa coiffure ; tandis que la femme la modifie chaque saison. Dans la lutte entre les tissus et la peau, elle a voici vingt ans raccourci la jupe pour montrer ses jam-

bes. Aujourd'hui elle l'allonge et l'amplifie ; le métrage y revient, mais il diminue dans le corsage. Voyez ce soir cette étrangeté nouvelle dans l'histoire du costume : le bas du corps très habillé et le haut nullement. Elles n'ont pas encore osé paraître les seins nus, elles n'ont cette audace que pour le dos, cela tient peut-être à la rareté des jolis seins. Moi, linger, marchand de fil et de batiste, dans cette terrible bataille, je suis le vaincu. Le nu est l'ennemi du linge. Je suis venu voir cela ce soir. Je réfléchis à la terrible force de la mode française.

— Elle est grande, dit le couturier. Les Français sont le peuple du monde le plus détesté à cause de la grâce et de la beauté des Françaises jalousées par les femmes du monde entier. Dans un salon de couture, une étrangère ne parle du chic d'une Parisienne qu'en aspirant ses mots ; à ce sifflement on reconnaît la haine féminine. Dans la rage que les armées ont eue à envahir la France, il n'y a pas que le désir du pillage et le goût du vin, mais surtout de la curiosité à l'égard des femmes. C'est à cause de la beauté des Françaises que la France a été si souvent assaillie. La Française fait la loi de la toilette féminine dans le monde entier. Cela ne lui sera jamais pardonné. Sa grâce insulte la médiocrité des femmes des autres nations. On dit des Anglaises : « Quand elles sont bien, elles sont remarquables. » C'est une grave injure qu'on adresse à leur race. Par cette parole, on prétend que la beauté leur est exceptionnelle. On voit passer en un quart d'heure place de l'Opéra plus de jolies femmes qu'on n'en peut voir en huit jours à Piccadilly.

Combien d'étrangers se sont ruinés pour des Françaises. Depuis qu'à la cour de Louis XIV dont le manteau d'hermine traînait dans la crotte des escaliers de Versailles, de grands seigneurs venus de loin ont perdu leur argent au jeu du roi et fait des folies pour les dames de la Cour, mal

lavée mais superbe, il y a eu de par le monde de fortes haines de famille contre la France.

Les grandes maîtresses sont des Françaises. Des hommes de toutes nations viennent à Paris uniquement pour voir les femmes. Ils dédaignent les leurs qui enragent. Ils retournent appauvris auprès de leurs épouses qui ne peuvent lutter contre les Parisiennes qu'en essayant de s'habiller comme elles. Le crime de la France est dans la beauté de ses femmes.

Après les Françaises, ce sont les Américaines du Sud et les Espagnoles qui portent le mieux la toilette. Des nations comme l'Allemagne, l'Amérique, ont essayé vainement de créer une concurrence au chic parisien et de se passer des couturiers de la rue de la Paix. Berlin, New-York ont appelé des premières, des dessinateurs, des mannequins, des ouvrières, mais malgré le soin que ce personnel prenait à se tenir en contact avec Paris, au bout de deux ans, la qualité du travail était détériorée. La mode a des crûs comme la vigne. Si on transporte en Australie un cep du Bordelais, il ne donnera pas du vin de Bordeaux ; de même les ouvrières parisiennes exilées, au bout de deux ans ne donnent plus la mode de Paris.

Aux races gracieuses, le couturier n'est pas nécessaire. Une Espagnole vêtue du châle s'habille par le mouvement qu'elle lui donne. Ce n'est qu'un tissu jeté, mais la palpitation de la femme lui communique la même vie que le mouvement de l'oiseau donne aux plumes des ailes.

M. Etsans félicita le couturier :

— Cela fait toujours grand plaisir d'entendre un homme qui connaît bien son métier.

Ils passèrent entre deux gardes municipaux à plumet rouge sur le casque de cuivre.

— Demain, dit M. Etsans, je verrai d'autres beaux soldats ; les Suisses de l'Église Saint-Honoré d'Eylau. La fille

du patron se marie. Lui avez-vous fait une robe digne de la maison ?

Le couturier répondit :

— Rien de ce qui est ici ce soir n'est comparable à ce qu'elle portera : tissu de pur lin et panneaux de dentelle de la ceinture jusqu'en bas : une cathédrale de fil.

Les riches familles françaises de l'industrie du tissu emplissaient l'église Saint-Honoré d'Eylau. La laine de Normandie et du Nord, le coton des Vosges et de Rouen, le lin de Flandre, étaient présents ; la filature, l'apprêt, le blanchiment, la teinture, tous en grand apparat : les diamants aux oreilles des femmes, les perles à la cravate des hommes. Les chefs de maisons se rassemblaient devant l'autel, les employés sur les bas-côtés et vers le bénitier. Mr Stevens et M. Debakker étaient venus de Courtrai honorer une grande famille linière.

Déjà bien alimentés de porto, sévères et rouges, ils préparaient leurs compliments : l'Anglais une poignée de main en silence et le Belge une cordialité plus distinguée :

— Ça est pour faire plaisir à nous tous.

Les bureaux des maisons Wavelet et Deprieux avaient congé. Les hommes et les femmes qui inscrivaient le prix du fil et du tissu, le bénéfice et l'escompte assistaient au mariage du patron, mais aucune fileuse ni aucun tisseur. Les métiers à Lille et à Cambrai continuaient de tourner et de battre. Il y avait beaucoup d'ordres à livrer. Les patrons debout devant les prie-Dieu se demandaient s'ils

étaient contents des affaires. La laine reprenait bien, le coton partait en vive hausse. Les liniers manquaient toujours de marchandises, mais vendaient à fort prix.

La dorure abondante et les cierges nombreux de l'autel faisaient une masse d'éblouissement au-dessous du Christ auréolé ouvrant ses bras vers les riches fidèles de cette église opulente. L'orgue, les violons et les voix retentirent sur la douce mariée qui entrait au bras de M. Jean Deprieux rouge, raide, chevalier de la Légion d'honneur, avec toute la dignité seyante au premier filateur de lin de France en numéros fins. Jeanne Wavelet regardait le Christ doré aux mains tendues. Devant elle, les Suisses au chapeau emplumé frappaient fortement à terre le pied de leur hallebarde au fer nickelé. Le manteau de la mariée recouvrit entièrement le dossier de son fauteuil de velours rouge. Elle fit une grande tache blanche répétée dans l'église par un rang de filles de la Charité dont les amples cornettes remuaient doucement quand elles inclinaient la tête pour prier. Le prêtre posa les mains sur le parement d'autel brodé par sœur Claire. Deux magnifiques étoffes s'opposaient : la nappe sacrée et la robe de mariée en linon de main endentellé de point de Paris. La fumée de l'encens qui séparait les deux belles œuvres de tissu montait comme une buée de filature sur le Christ illuminé. Les mains de sœur Claire qui avaient brodé pour la gloire de Dieu étaient jointes. Au lieu de Jésus dans l'or et la lumière, elle voyait un pauvre homme dont le visage livide semblait celui d'un vieux tisseur du Cambrésis. La chasuble sur l'officiant était si épaissement brodée qu'il semblait revêtu d'une armure de métal ornée d'une croix rouge. La splendeur des tissus s'étendait de l'autel somptueux à l'assistance riche. Les plus belles choses de ce trésor de travail étaient la profondeur du fil d'or sur le prêtre et la délicatesse du fil de lin sur l'autel et la mariée. Autour du Dieu amoureux de

souffrir, l'encensoir traçait les figures de tous ceux qui avaient peiné pour ce travail : les ouvriers souterrains d'Avesnes-les-Aubert qui perpétuaient dans la misère l'habileté de leur vieux métier.

Dans le triomphe du Dieu Lin devant Jésus, sœur Claire voyait l'image des fileuses à main qui depuis tant d'années usaient leurs yeux et leurs doigts pour faire le plus fin fil du monde. Au milieu d'elles, la Vierge Marie filait à la quenouille. Les vieux tisseurs lançaient l'épeule. C'était la dure journée, chacun à sa besogne, priant, travaillant. Puis le tissu de lin blanc éclaira les taudis de Paris. Les souffrances des femmes de l'aiguille apparaissaient à sœur Claire parce qu'elle demandait au Seigneur miséricorde pour toute la peine des hommes. Une révélation commençait dans l'âme de la fille de la Charité : Jésus n'était pas le secours contre la misère, mais la misère elle-même et l'exemple de souffrir. Elle le voyait parmi tous les pauvres gens de dur travail : lui et sa mère mêlés à leur rude vie. Jésus n'attaquait pas la misère du monde mais enseignait à la supporter et à l'aimer.

A la gauche du prêtre, un assistant en surplis blanc avait l'air d'un saint très malheureux. Parmi tant d'ecclésiastiques portant la raie à gauche, il était le seul à cheveux ras. L'évêque mitré annonça le grand honneur fait aux mariés :

— Sa Sainteté Pie IX prend part à votre joie et vous a envoyé par télégramme sa bénédiction apostolique.

C'était une distinction bien due à ces grandes familles du tissu pratiquantes et donatrices. Les chants résonnèrent avec l'orgue, les harpes et les violons. Dans la lumière électrique et les voix d'Opéra, le mariage riche s'accomplissait élégamment. L'évêque ôtant parfois sa mitre apparaissait calotté de rouge. Quelques dames de la soierie blâmaient que la mariée fût vêtue de lin. Ses dentelles et ses linons étaient d'une telle rareté que presque toute l'assistance

admirait cette douce audace. Les liniers en avaient grand orgueil et disaient que cela ferait la mode des robes en toile de Flandre. Sœur Claire entendait le Christ murmurer : « Voyez les lys des champs. Ils ne travaillent, ni ne filent et cependant je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. »

Elle pensait :

— O mère des hommes, pour laquelle Jésus était mort et saint Vincent de Paul avait œuvré, la misère était-elle l'éternité ? Toujours la terre porterait-elle des créatures abîmées par la faim et la maladie, souillées par le travail ? Les riches de cette église pensaient-ils à la souffrance tissée dans la robe de la mariée ? Jésus-Christ seul aurait lavé les pieds sales des fileuses de lin qui vivaient dans la buée comme le Dieu dans la vapeur d'encens.

La religieuse en extase murmura :

— Seigneur, comment accomplir ta charité pour que la misère du monde cesse, comment faire que la charité soit dans le cœur des riches. Ils profitent du travail, ils en jouissent, ils en font leur luxe et leur gloire et ils ne voient pas que dans ce qui est leur joie il y a de l'horreur et des cadavres. Ils ne sont point coupables, ils ne savent pas. Mais rendez-les capables de comprendre la misère humaine. C'est par votre miséricorde, Seigneur, qu'on est dans la Foi et dans l'Amour. Il y a une grâce de la Foi et une grâce de la Charité que vous aviez si magnifiquement donnée à votre serviteur saint Vincent de Paul. Seigneur, à tous ceux qui sont ici présents et à qui vous avez accordé la grâce de la Foi, accordez encore la grâce de la Charité, afin que tous vos enfants sur la terre vivent en fraternité dans l'amour de vous.

Où était sœur Claire dans le rang des cornettes ? Parmi les huit filles d'un même vêtement, toutes penchées et mains jointes, une s'inclinait si bas et d'un tel abandon de

tout son corps qu'il semblait qu'elle allait toucher la terre, s'étendre comme une morte, ainsi qu'avait fait la carmélite de Nevers. Son visage où coulaient les larmes, se leva vers le Christ. Sœur Claire pleurait d'extase terrible. Sortait-elle du désespoir ou y était-elle davantage précipitée ? La fumée d'encens avait cessé. La multitude des lampes électriques restituait au Christ doré son éclat somptueux. Près du bénitier, M. Serre le comptable de la maison Wavelet, empestait l'alcool. Ce fidèle serviteur, toujours très sobre pendant son travail, avait dans l'intempérance comme dans la tenue des livres, une grande régularité. Il buvait chaque dimanche les mêmes liqueurs, aux mêmes heures, chez le même cafetier. Ce jour étant pour lui comme un dimanche, il était un peu ivre et bavard. Il approuvait le mariage :

— Le fil et la toile, cela va bien ensemble. Les Deprieux sont une bonne maison. En un an je n'ai relevé qu'une erreur sur leurs factures. On peut se tromper une fois. Ma caisse est à jour. J'ai travaillé avec le patron jusqu'à onze heures. Il était en habit de cérémonie et signait les traites pour ne rien laisser derrière. Il est souvent là après tout le monde et il me garde. Le comptable est l'esclave de la maison de commerce.

Il ne récriminait pas ; il était fier d'être assujetti par la confiance.

M. Dessard donnait beaucoup d'éloges à la mariée :

— Elle sait défiler. J'aime les clientes capables de se servir de leurs avantages. Nous ne sommes de grands couturiers que parce que la race des Françaises porte bien la toilette.

M. Etsans répondit :

— Nous devons beaucoup à la clientèle. Elle nous donne son argent et ses idées, puis il parla à M. Tresse :

— J'attends vos ordres en lin. La mode du blanc va revenir. Aujourd'hui je n'ai rien à vendre, je suis trop

heureux. Mon plus grand bonheur a toujours été de placer la marchandise et ensuite de faire plaisir à ma femme. Marier la fille du patron, cela passe par-dessus tout. Cependant je ne veux pas vous faire du tort. Si vous vous sentez en disposition d'acheter : je note. Il n'y a pas de bonheur qui tienne contre le Métier. Combien de pièces ?

Dans la gloire de la musique, la mariée venait pure comme le fil. Les lèvres de René Deprieux étaient prêtes pour le baiser qui tomberait sur la chair, l'étoffe et la dentelle, sur le vêtement nuptial, mouillé par la salive de la vieille fileuse à la quenouille. L'épouse chaste et vêtue de lin commençait de trembler devant l'amour dont elle était doucement avide. René Deprieux adorait dans sa parure la souffrance du monde. Sur la palpitation des dentelles, surgissait la noblesse de la beauté chaste. Majestueuse et émue, Jeanne souriait, cherchant dans le rang des filles de la Charité, la figure aimée de sœur Claire. Elle ne la vit point. Une sœur de Saint-Vincent de Paul était encore en prière.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUILLET 1924
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

843.89 H22A

a39001 008038518b

843 89 H22A
HAMP P LA PEINE DES

INSERT BOOK
MASTER CARD
FACE UP IN
FRONT SLOT
OF S.R. PUNCH

MASTER CARD

UNIVERSITY OF AR
LIBRARY

53922

G.E.STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)